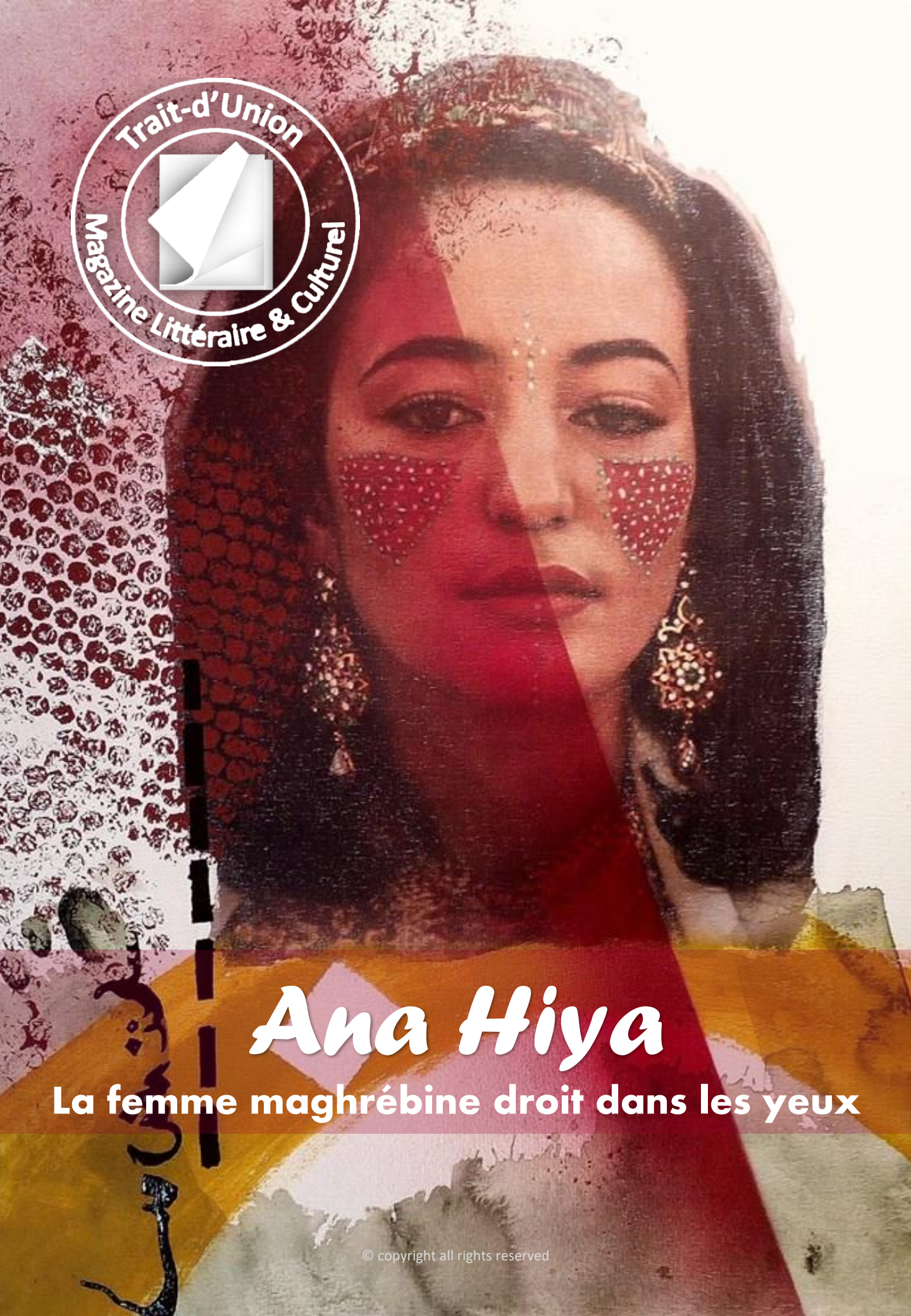

Trait-d'Union
Magazine Littéraire & Culturel
Ana Hiya
La femme maghrébine droit dans les yeux
© copyright all rights reserved

Couverture par: 🇹🇳 Dorra Mahjoubi
📸 dorra.mahjoubi

© copyright all rights reserved

MENTIONS LÉGALES:
• Directeur de la publication :
Abdelhakim YOUCEF ACHIRA
dp@traitdunionmagazine.com
• Directeur de la rédaction:
Adil MESSAOUDI
rc@traitdunionmagazine.com
• Rédactrices en chef:
Dr. Imèn MOUSSA
imenmoussa@traitdunionmagazine.com
Jacqueline BRENOT
jacquelinebrenot@traitdunionmagazine.com
• Couverture : dorra.mahjoubi
• Site web: traitdunionmagazine.com
• Facebook : @traitdunionmagazine
• Instagram : @traitdunionmagazine
• Twitter : @magtraitdunion
• E-Mail :contact@traitdunionmagazine.com

Rédactrices en chef:
• Dr. Imèn MOUSSA
• Jacqueline BRENOT
L'invitée d'honneur :
• Christiane CHAULET-ACHOUR
Ont contribué:
• Dora MAHJOUBI
• Donia BOUBAKER
• Hasna IBRAHIMI
• Hanen MAROUANI
• Myriam Bouabid
• Edia LESAGE
• Aya AMOR CHRIKI
• Oumayma DZIRI
• Saadia MOSBAH
• Benaouda LEBDAI
• Jihane KHIARA
• Rania MECHRGUI
• Nawel AYADI
• Mariem mint DERWICH
• Nadia AGSOUS
• Abderrahmane BENMOKHTAR
• Ahmed CHEINE SIDI
• Abdelkader DJEMAÏ
• Lynda CHOUITEN
• Ouarda BAZIZ CHERIFI
• Sadid MERAHBA
• Djilali BENCHEIKH
• Kaouther KHLIFI
• Mohamed ABDALLAH
• Rachid EZZIANE
• Mehdi MESSAOUDI
• Najla SHAWKAT FITOURI
• Malika DIAGANA
• Amie SOW
• Faiza RAMADAN
• Sarah TAÏBI GUETTARI
• Ichraq BOUZIDI

© copyright all rights reserved

Note d'intention

Il est des sujets qui mobilisent l'attention générale de tout citoyen par la nécessité et l'urgence d'apporter une réflexion sur ce qui en 2021 pose encore problème dans la majorité des sociétés. Les droits fondamentaux de l'individu résultant des principes d'égalité de l'Homme au sens large, soit des deux sexes et ce, dans tous les domaines de la société civile et privée est l'une des problématiques majeures que nos institutions peinent encore à concrétiser. Il ne se passe pas un jour aux quatre coins du monde, sans que des faits violents rappellent que les femmes sont trop souvent les premières victimes et désignées comme le boucs-émissaires des phénomènes complexes de société et de problèmes sociaux-économiques aigus. La femme maghrébine n'échappe pas à ce constat injuste qui porte atteinte à sa dignité.

Chaque jour est un jour pour agir, c'est pourquoi, à l'occasion la Journée Internationale pour l'égalité des droits de la Femme du 8 mars, et sur le choix de l'équipe responsable de Trait-d'Union Magazine, un numéro spécial, dédié à la femme maghrébine se décide.

« Ana Hiya » : la femme Maghrébine droit dans les yeux est un projet de grande envergure, porté par deux femmes sensibles à la question du féminin, passionnées par les arts et la culture ; Imèn Moussa docteure en littératures française et francophone et poétesse et Jacqueline Brenot professeur de Lettres, auteure et chroniqueuse littéraire à l'hebdomadaire "Le Chélif". Soutenues par le directeur de la publication du magazine Abdelhakim Youcef Achira alias et directeur de la rédaction Adil Messaoudi, nous entendons donner plus de visibilité au travail des femmes en Lybie, en Mauritanie, au Maroc, en Algérie et en Tunisie.

C'est aussi avec une immense joie que pour le lancement de ce premier numéro spécial nous avons fait le choix de mettre à l'honneur Madame Christiane Chaulet Achour. Professeure émérite, grande spécialiste des littératures francophones et plus particulièrement de la littérature algérienne, ses nombreux travaux, notamment sur question féminine au Maghreb, contribuent depuis des années au rayonnement de la culture maghrébine dans le monde. Pour cela, au nom de toute l'équipe Trait-d 'Union Magazine, nous lui en sommes reconnaissants.

Nous tenons à remercier l'artiste Dorra Mahjoubi d'avoir illustré la couverture de ce numéro spécial. Nous exprimons également toute notre gratitude à chaque participante et à chaque participant. L'enthousiasme, la richesse et la variété des contributions proposées ont donné le premier grand souffle pour la naissance de « Ana Hiya ». Détail de circonstance et pas des moindres, parmi les premières contributions, celles d'auteurs masculins évoquant les défis des femmes de tous temps. Preuve également que les questions relatives aux femmes sont l'affaire de chacun. Les fondements d'une société stable ne peuvent reposer que sur l'équilibre appliqué d'une égalité entière et complémentaire entre les individus hommes, femmes. À travers notre invitation à montrer le féminin dans tous les domaines où il exerce son engagement quotidien, nous avons souhaité que chacun et chacune des intervenants puissent enrichir de son expérience personnelle la vision à 180 degrés sur celles qui depuis toujours contribuent à la culture, à l'économie et au rayonnement de son pays, qu'elles soient au foyer ou occupe un poste de dissidence. L'exercice de ses fonctions sont souvent doubles, méritent respect et attention.

© copyright all rights reserved

Cette Journée du 8 mars dédié aux Droits des Femmes dans le monde existe depuis le 8 mars 1909. Ce jour-là, 15 000 travailleuses descendirent dans les rues de New-York pour obtenir de meilleures conditions de travail, l'abolition du travail des enfants, un salaire égal à celui des hommes et le droit de vote. Plus de cent ans après, malgré des progrès avérés, l'égalité des droits au respect et à la dignité est loin d'être atteinte dans la plupart des pays. Espérons que ce magazine spécial « Ana Hiya » par la qualité de ses contributions apportera sa pierre à l'édifice, afin que les filles et petites-filles de demain soient fières de l'engagement de la génération précédente !

Imèn Moussa

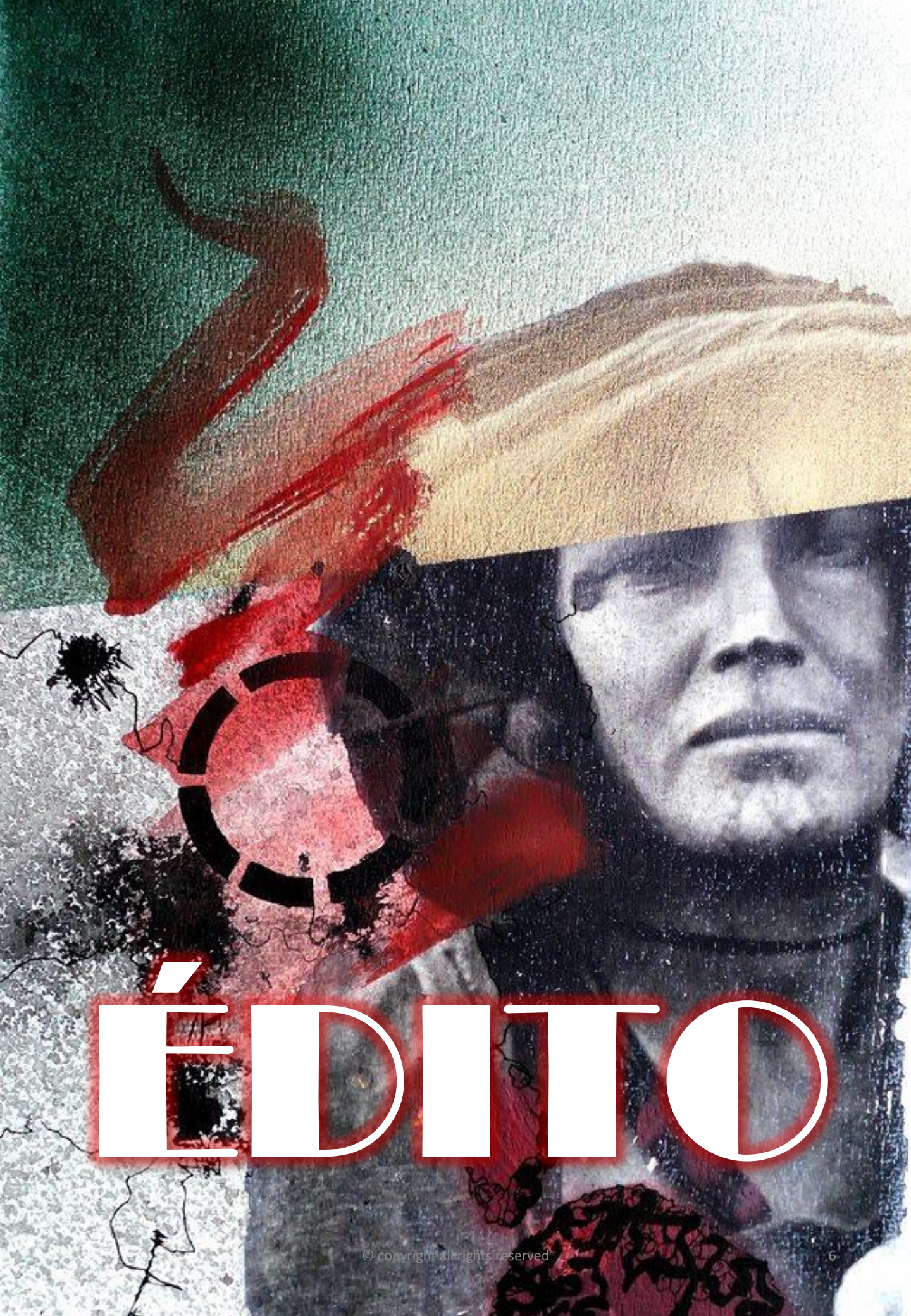
Née à Bizerte en Tunisie, Docteure en littérature française et francophone, diplômée de l'université de CY Cergy Paris Université, Imèn Moussa consacre ses travaux de recherches à la situation des femmes dans le Maghreb contemporain. Co-fondatrice des Rencontres Sauvages de la Poésie en Île de France, elle publie ses textes dans des magazines francophones comme World Words Magazine (Allemagne) et World Poetry Mouvement (Colombie). Imèn Moussa est l'auteure d'un recueil de poésies: Il fallait bien une racine ailleurs, l'Harmattan, Paris, 2020.

Son engagement dans le travail associatif auprès de réfugiés et de demandeurs d'asile en France mais aussi sa passion pour les voyages, font naître dans son écriture poétique le thème de « l'identité nomade et plurielle », dont elle a fait un mode de vie...

Jacqueline Brenot

Née à Alger où elle a vécu jusqu'en 1969. Après des études de Droit, de Lettres Modernes et de Philosophie, elle devient Professeur de Lettres. Conceptrice et animatrices d'ateliers d'Écriture et de Théâtre. Plasticienne avec le groupe Lettriste d'Isidore Isou. Auteure de nouvelles et poèmes inédits, elle a publié « La Dame du Chemin des Crêtes-Alger-Marseille-Tozeur» chez L'Harmattan en 2007,dans la collection « Graveurs de Mémoire ». Participe à des ouvrages collectifs, comme « Une enfance dans la guerre » et « À L'école en Algérie des années 1930 à l'Indépendance » chez les Éditions Bleu Autour. Des nouvelles et de la poésie à la « Revue du Chèvrefeuille étoilée ». Chroniqueuse à l'hebdomadaire Le Chélif depuis février 2018, a publié « Œuvres en partage » Tome I et II, présentés au SILA 2019 à Alger.

© copyright all rights reserved



ÉDITO

© copyright all rights reserved

Femmes à l'horizon toujours !

Quel bonheur – et quel honneur –, d'ouvrir ce nouveau numéro de *Trait d'Union* consacré aux femmes ! Je vis cette sollicitation comme la continuation d'années pleines, lumineuses et actives, dans les nombreux articles écrits sur ce sujet et dans les deux groupes de femmes auxquels j'ai appartenu (1984-1994) : « Présences de femmes » et « le groupe Aïcha ». Ils ont été un lieu où il était possible de parler, d'écrire et de penser en dehors des sentiers balisés par leurs publications et leurs débats. Le second a choisi le « marrainage » des Aïcha-s, tout en participant à des actions et table-rondes dans une société en pleine effervescence. Son petit manifeste… avec ces références : « Aïcha Vivante. VIVANTE comme Aïcha Bent Abi Bakr… Aïcha Bent Talha… Aïcha al-Mannubiyya… Aïcha Laabo… Aïcha Kandicha… Aïcha Radjel,…»

Trait d'Union fait le choix d'embrasser plus largement que l'Algérie et se mesure, avec raison et talent, à la Tunisie, très présente dans ce numéro, la Libye et la Mauritanie. Les femmes de ces pays se sont manifestées de tous temps dans le domaine artistique et littéraire en des gestes créatifs dévolus à certaines, repérées dans les familles et dans les villages, leur notoriété ne dépassant pas de leur berceau d'origine. C'est par l'accès lent et progressif à la modernité que quelques individualités vont se détacher du groupe indifférencié « des femmes » pour se lancer dans l'aventure périlleuse de l'écriture. A leurs côtés, les chanteuses, les danseuses, les cinéastes, les peintres, les humoristes et les conteuses, toutes ouvrent largement leur espace de création et de diffusion. Tradition et modernité sont étroitement dépendantes l'une de l'autre dans leurs œuvres ; les exemples pourraient être multipliés de leur conformité à la doxa de leur temps ou, plus souvent, de leur impertinence. Elles allient souvent la culture la plus ancienne et leurs rêves, leurs désirs, leurs contraintes dans le présent.

Comme l'a remarqué Fatima Mernissi, hommes et femmes au Maghreb – au sens du Grand Maghreb –, sont concernés par les recherches sur les femmes, par les femmes dans la création et, en conséquence, par la question du féminisme. *Trait d'Union* s'ouvre à des écritures masculines montrant ainsi leur contribution à ce combat d'égalité non encore achevé. A ce titre des dates incontournables sont à rappeler pour le Maghreb sur la voie ardue de l'égalité : en Tunisie, Le 13 août 1954 ; en Algérie, un recul s'opère par rapport à la Guerre de Libération nationale par l'adoption, en 1989, d'un code de la famille rétrograde ; au Maroc, ce fut la bataille autour de la Moudawana, adoptée en octobre 2003.

Cet arrière-fond politique et législatif doit toujours rester à l'esprit quand on savoure telle ou telle création. La grande variété des contributions qu'on va lire témoigne d'un renouvellement constant des formes et des styles du côté des femmes. Alliant poèmes, nouvelles, extraits de romans, cet ensemble offre aussi performances artistiques (peintures, photographies, installations) et essais sur la littérature et autres créations. C'est dire qu'on sort de cette lecture en affirmant avec une des essayistes que si l'écriture est femme, la création dans toutes ses inventions, est femme.

Il me semble intéressant de mettre la sortie de ce numéro en lien avec un livre collectif qui est sorti au début de cette année 2021, J'ai rêvé l'Algérie. Il est le fruit d'une collaboration entre la Fondation Friedrich Ebert Algérie et les éditions Barzakh [Ouvrage disponible (fichier pdf) sur le site : https://algeria.fes.de/publications]. Ici, pas de diversité de formes artistiques mais quatorze textes répartis entre fictions et témoignages avec sept auteurs et neuf autrices. Des écrivains confirmés côtoient des auteurs débutants

© copyright all rights reserved

D'un texte à l'autre, même quand ce n'est pas le sujet central, la présence des femmes s'impose. Pour Samir Toumi, ce sont Selma H. et Amira ; pour Hajar Bali, c'est Zohra, femme de l'ex-président déchu et aussi Atiqa, la vieille bonne dont ce président, comme tout homme, ne peut se passer pour survivre au quotidien ; pour Mohamed Larbi Merhom, c'est Betbota, de milieu pauvre mais devenue architecte ; pour Louisa Mankour, c'est le désespoir d'une neurologue face au désert médical qu'elle affronte chaque jour. Mais quatre textes s'imposent comme des coups de poing pour dire les impasses de la vie des femmes aujourd'hui et l'espoir d'un changement : celui de Wiam Awres, « La dernière danse », celui d'Atiqa Belhacène, « Capharnaüm » dans le milieu des prostituées, celui de Sarah Haïdar, « Petit scénario d'anticipation à l'usage des tyrans », dans une prison de femmes. Enfin, dans son « rêve », « Terre inconnue », Habiba Djahnine, s'interroge : « Avons-nous un pays de rêves ?/ Ou un pays de fantômes ? » La réponse qui s'énonce dit la lutte à poursuivre : « Je ne rêve pas pour l'Algérie / Année après année, j'apprivoise mes / cauchemars / Avons-nous tout perdu ? »
Une sortie collective n'en efface pas une autre : au contraire, les collectifs se valorisent l'un l'autre et leur lecture peut être accompagnée de ce si beau poème d'Andrée Chedid :

Doublant rocs et lacis
Ou remontant les canaux tranquilles

Stagnant parfois à en mourir
Ou chevauchant les tumultes

Dérivant sur l'eau plane
Affrontant les rafales
Et les volte-face du temps

NOUS NAVIGUONS DANS L'AUJOURD'HUI
VERS NOS OMBRES FUTURES

Christiane CHAULET ACHOUR

Qui est Christiane CHAULET ACHOUR

Née en 1946 à Alger, Christiane CHAULET ACHOUR a été successivement, de 1967 à 1994, enseignante à l'ENS de Kouba et à l'université d'Alger au département de français. Elle a dû quitter le pays, début 94. Et a enseigné à Caen puis à Cergy-Pontoise (universités) comme Professeure de 1994 à 2015. Elle a toujours contribué, par son enseignement et ses recherches, à élaborer une connaissance en profondeur des littératures des Suds en français, nées dans un contexte conflictuel et ayant construit un dialogue interculturel et un humanisme d'apport des Suds vers le Nord. Parmi ses principaux axes de recherche figurent en position centrale, ses recherches sur les écrivaines et leurs visibilités. Elle a participé au réseau associatif des femmes en Algérie (co-fondatrice, en particulier, entre 1984 et 1994, de "Présences de femmes" et du "Groupe Aïcha"). En retraite depuis 2015, elle collabore régulièrement à deux revues : la Revue A (suite d'Algérie Littérature/Action) et Diacritik (revue culturelle en ligne) : « Reprenons la question de l'homme. Reprenons la question de la réalité cérébrale, de la masse cérébrale de toute l'humanité dont il faut multiplier les connexions, diversifier les réseaux et réhumaniser les messages » : cette exhortation de Frantz Fanon nourrit son horizon.

© copyright all rights reserved

Parmi ses nombreuses publications (articles et ouvrages) consultables sur son site libre d'accès : http://www.christianeachour.net/, signalons :

•Assia Djebar (1936-2015) Écrire pour se raconter. Variations sur une œuvre, Médiaplus, Constantine, 2019, en collaboration avec Amina Azza-Bekkat, Afifa Bererhi, et Bouba Tabti-Mohammedi.
•Dans le sillage de Frantz Fanon, Casbah éditions, 2019
•Les Francophonies littéraires, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, collection « Libre cours », 2016.
•Jeux de dames – Postures et positionnements des écrivaines francophones, Christiane Chaulet Achour, Julie Assier, Marie Fremin et Cécile Jest (dir.), Amiens, Encrage éditions et CRTF/Université de Cergy-Pontoise, 2014.
•Écritures algériennes – La règle du genre, Paris, L'Harmattan, 2012, coll. « créations au féminin »
•Malika Mokeddem – Métissages, éd. du Tell, Blida (Algérie), coll. «Auteurs d'hier et d'aujourd'hui », 2007.
•Noûn, Algériennes dans l'écriture, Biarritz, Atlantica, 1998.
•Et : « Entretien de Christiane Chaulet Achour avec Belabbès Bouterfas », RAL, n°2, Revue algérienne des Lettres, Univ. d'Aïn Temouchent, 2018.

© copyright all rights reserved

1. Littérature & arts visuels P.11
2. Parcours d'exception P.52
3. Pleines plumes P.67
4. Immersion photos P.104

© copyright all rights reserved

1.Littérature et arts visuels

1. «Artiste plasticienne… Et la famille dans tout ça!» par Dora MAHJOUBI P.12
2. « Azza Filali, l'écriture à échelle humaine » par Donia BOUBAKER P.13
3. « Le nomadisme ou la femme libre Cas de « Souviens-toi qui tu es » de Bahaa Trabelsi » par Hasna IBRAHIMI P.16
4. « Du Harem au bar : renouvellement des espaces romanesques et intranquillité des femmes dans le roman de Sonia Chamkhi » par Imèn MOUSSA P.20
5. « Entre deux univers » l'étrangère dans le roman de Leila SLIMANI par Hanen MAROUANI P.24
6. « Faire date » par Jacqueline BRENOT P.28
7. « Le reculement des frontières dans Le Jasmin noir de Wafa Ghorbel : L'expérience vocale au-delà de l'enveloppe corporelle » par Myriam BOUABID P.30
8. « Points de rencontres : Quand le tissage renoue avec le patrimoine » par Edia LESAGE P,36
9. « Cinéma, femme et lutte : la féminisation de l'industrie cinématographique dans les pays du Maghreb : le cas de la Tunisie, l'Algérie et le Maroc » par Aya AMOR CHRIKI P.42
10. « Le digital au féminin » par Oumayma DZIRI P.48

© copyright all rights reserved

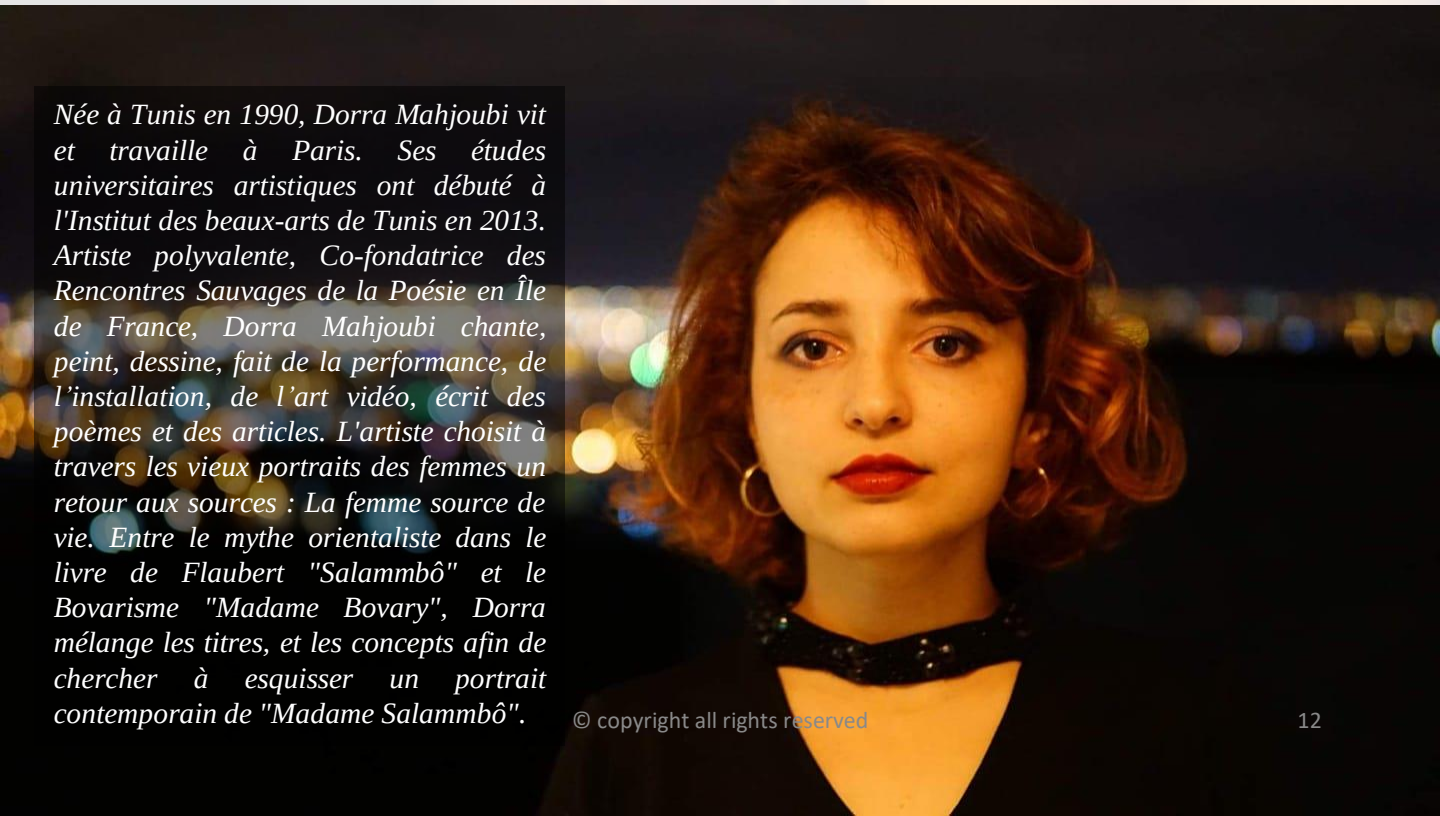
Artiste plasticienne…
Et la famille dans tout ça!

Cheffe d'entreprise avec un diplôme universitaire de droit en poche, je me souviens du jour où j'ai annoncé à ma famille que je voulais reprendre les études et faire les beaux-arts !

Une pluie de questions et de regards déçus s'étaient abattus sur mes ambitions. Pourquoi elle fait cela ? Pourtant elle a une vie stable et confortable, qu'est-ce qu'elle cherche au juste ? Elle est folle de croire qu'elle pourra un jour vivre de son art ! Les artistes meurent le ventre vide. Elle est folle ! Comment une femme veut pouvoir s'affirmer dans un domaine réservé aux hommes ? Benti – me demandait un parent intellectuel, proche de la famille – t'en connais-toi des personnes diplômées des beaux-arts et qui ont percé dans le domaine ? C'est fini tout ça Benti, nous sortons de décennies de dictatures qui ont avorté toutes les voix qui les dérangeaient, surtout celles des artistes… à moins d'un miracle l'art ne fleurira plus en couleur ici ! Les derniers plasticiens qui ont fait parler d'eux datent des années 70… Où sont-ils aujourd'hui ? En plus toi tu es une femme ! Je ne dis pas cela pour te vexer mais saches que dans ce monde tu vas devoir travailler deux fois plus que les hommes pour te frayer un chemin ! Tu dois impérativement avoir des ambitions démesurées et surtout te donner les moyens de les réaliser ! Te sens-tu d'aller jusqu'au bout de tes ambitions ? Il n'existera pas de demi-mesure pour toi… Tu ne dois jamais oublier que tu es une femme dans une société conservatrice. Mais tu seras paradoxalement un jour amenée à oublier que tu es une femme ou une mère, es-tu prête pour mener des batailles sur plusieurs fronts ? Est-ce que tu choisiras l'art à chaque fois que tu devras faire un choix ?

Le choix a été tout de suite fait. Ce fut la première fois où j'ai choisi l'art.

Par Dorra MAHJOUBI



Née à Tunis en 1990, Dorra Mahjoubi vit et travaille à Paris. Ses études universitaires artistiques ont débuté à l'Institut des beaux-arts de Tunis en 2013. Artiste polyvalente, Co-fondatrice des Rencontres Sauvages de la Poésie en Île de France, Dorra Mahjoubi chante, peint, dessine, fait de la performance, de l'installation, de l'art vidéo, écrit des poèmes et des articles. L'artiste choisit à travers les vieux portraits des femmes un retour aux sources : La femme source de vie. Entre le mythe orientaliste dans le livre de Flaubert "Salammbô" et le Bovarisme "Madame Bovary", Dorra mélange les titres, et les concepts afin de chercher à esquisser un portrait contemporain de "Madame Salammbô".

© copyright all rights reserved

Azza Filali, l'écriture à échelle humaine

Écrire à échelle humaine, tel est certainement le fondement de la poétique de l'autrice tunisienne Azza Filali. Née en 1952, Filali, qui est également médecin, a su s'imposer comme l'une des plumes incontournables de la littérature tunisienne francophone, publiant régulièrement, depuis 1991, essais, romans, nouvelles et articles d'opinion. Ses écrits romanesques offrent aux lecteurs une galerie de personnages pittoresques, souvent grotesques, marqués par l'ennui, la désillusion et l'intranquillité. Chacun de ses textes est une invitation à plonger dans l'intériorité de femmes et d'hommes dont le malaise intime est inextricablement lié à un environnement social et politique en crise. Individus et société sont ainsi méticuleusement scrutés par l'écrivaine dont la pratique scripturale se fait art du dévoilement. Les œuvres de Filali effeuillent, en effet, les faux semblants et les non-dits d'un monde désenchanté et désenchanteur, sans chercher pour autant à imposer LA vérité à ses lecteurs. Cette nuance est importante dans la mesure où la définition même du dévoilement implique la notion de vérité. En effet, si l'on interroge la symbolique du voile, l'acte de dévoiler assure l'accès à la connaissance en mettant en lumière ce qui était caché. Dévoiler revient ainsi à révéler, mais peut également remettre en question la réalité, à savoir le produit de l'interaction du sujet et de son environnement.

Les personnages de Filali sont les premiers à être exposés à ce processus. Dans Ouatann (Elyzad, 2012), un roman polyphonique dont l'action se déroule en 2008 — soit quelques années avant la chute de la dictature —, le dévoilement se fait déflagration et consume en un instant les croyances et les certitudes de personnages presque tous dépassionnés. Issus d'horizons différents, marqués chacun à sa manière par les blessures de l'existence, ces derniers sont des êtres de solitude, pétris de contradictions, dont les destins finissent par s'entrecroiser, près de Bizerte, dans une propriété isolée en bord de mer, devenue espace du lien éphémère. Avocate, la fille de Si Mokhtar, le propriétaire de cette villa, est le principal personnage féminin du roman. Michkat a développé un attachement profond envers cette maison de vacances qui abrite ses souvenirs d'enfance et ses premières amours. La demeure constitue dès lors une forme de lieu de mémoire intime et, par extension, un refuge quelque peu idéalisé. La maison est de ce fait un espace de la nostalgie, que modèle en partie la mémoire omniprésente de Monsieur Jacques, le précédent propriétaire de la maison, colon français qui a fait le choix de rester en Tunisie après l'Indépendance. Grand voyageur et amateur de botanique, il représente une figure de l'évasion, du rêve, et de l'ouverture à l'altérité. Cette mémoire est pourtant mise à mal par la découverte fortuite de son implication auprès de l'organisation clandestine la Main Rouge et dans l'assassinat de Farhat Hached. En multipliant les points d'exclamation, d'interrogation et de suspension, la mise en récit de cette révélation, appréhendée du point de vue interne du personnage de Michkat, souligne l'incompréhension de la jeune femme et la construction graduelle du sens de cette information. Le choc ressenti est d'autant plus grand que l'avocate est un être entier, une femme de principes en décalage avec le monde qui l'entoure. S'il comble des zones d'ombre précédemment évoquées dans le roman, le dévoilement oblige le personnage à évoluer, à gagner en maturité en appréhendant autrement la réalité avec l'aide de Naceur, un ingénieur corrompu mais repenti : « "Je n'arrive pas à croire qu'il ait trempé dans ce meurtre !" / Naceur s'assied à mes côtés. "[…]. Nous sommes tous des amalgames de contraires ! » (p.270). Cette phrase, qui a force de vérité générale, clôt la prospection de la jeune femme pour concilier les deux faces opposées de Monsieur Jacques, l'obligeant à admettre la dualité d'autrui et la complexité de la nature humaine. Cet épisode apporte, par ailleurs, un éclairage intéressant au sort réservé à Michkat : l'avocate férue de justice est condamnée à perdre progressivement la vue. Ce voile symbolique serait-il alors la seule protection possible face à un monde en déperdition ?

© copyright all rights reserved

Dans l'œuvre de Filali, le personnage n'est pas toujours l'objet du processus de dévoilement. Il peut en effet en être le sujet et faire le choix de se livrer corps et âme au regard d'autrui. C'est notamment le cas des personnages du dernier roman de l'autrice Le Rideau (Nirvana, 2019). Après son roman phare Les Intranquilles (Elyzad, 2015) qui porte sur la Révolution tunisienne et le recueil de nouvelles De face et sans chapeau (Elyzad, 2016) où elle procède, dans la lignée des grands romans de mœurs, à la « mise à nu » systématique de ses personnages et de leur société — nous noterons ici la mobilisation des mêmes procédés descriptifs participant de « l'écriture-diagnostic » relevés dans des œuvres antérieures par Samia Kassab Charfi et Adel Khadher dans Un siècle de littérature en Tunisie (Honoré Champion, 2019) —, Azza Filali publie un récit qui dépeint un monde de fiction absurde à l'extrême composé de deux pays : le Sudistan, dont les personnages de l'intrigue sont les citoyens, et le Nordistan, Eldorado qui fait rêver tous les candidats à l'émigration légale et clandestine. Dépassant la simple caricature d'une actualité brûlante, le Sudistan est sur le plan démographique un véritable melting pot et sur le plan socio-politique un agrégat de tous les courants autoritaires et réactionnaires qu'a connus ou qui menacent la Tunisie. Renouant avec des thèmes qui lui sont chers comme le désir de l'Ailleurs, la corruption et la solitude, Filali interroge dans cette fable douce-amère l'impossibilité d'une part, d'accéder à une « vie bonne » et d'autre part, de circuler librement. Le titre du roman comprend donc une double référence. Sur le plan symbolique, il renvoie à un « rideau de fer » qui sépare les contrées et condamne les êtres à l'enfermement. Sur le plan matériel, et conformément à la couverture du roman, il réfère à un rideau de scène. Ce dernier est un élément clé de l'intrigue. Représentant une frontière entre réel et illusion, il participe activement au processus de dévoilement des personnages. Or, dans l'incipit du roman, les comédiens d'une troupe de théâtre sont obligés de faire une représentation, rideau baissé, pour un public restreint de malvoyants. Ces femmes et ces hommes se retrouvent ainsi confrontés à un double voile qui crée une forme de huis-clos et les amène paradoxalement à dire leurs vérités, leurs histoires personnelles prenant le dessus sur les rôles qu'ils jouent. Le réel supplante alors l'illusion et le rideau participe au dévoilement de l'intime. L'influence du théâtre moderne sur ce texte, en particulier celle de Pirandello, est indéniable et apporte énormément à sa dimension critique. Toutefois, les personnages de Filali ne sont pas en quête d'auteur mais bel et bien en quête de sens, une quête que l'explosion des frontières à la fin du roman et un retour — sans doute temporaire — à la liberté ne rendent que plus essentielle. Réunis après moult aventures qui ont fait découvrir au lecteur divers facettes de ce monde de fiction aux lois de plus en plus absurdes et aliénantes, les comédiens font ensemble le choix de vivre pleinement cette liberté en s'affranchissant des codes et des restrictions, en se dévoilant aux autres : « Le réel finit toujours par nous rattraper au détour d'une tirade. Donc, assez déclamé les phrases des autres. Tirons pour une fois, ce rideau de mots factices, d'histoires qui ne sont pas les nôtres, et offrons nos vies ! Oui, nos vies, ces parents pauvres, que nous plaçons en bout de table, au repas de l'existence… C'est à nous autres, qui vendons du rêve, que revient la tâche de bousculer cette ultime barrière ! […] Soyons les fossoyeurs de nos limites ! […] si nous ne trouvons rien, du moins aurons-nous essayé… […] la vie est le seul spectacle qui mérite d'être représenté ! » (p.171-173). Le discours de Tago, le directeur de la troupe, défend l'idée que la véritable liberté est endogène. Elle implique le fait de se réinventer, de sublimer individuellement et collectivement l'existence en embrassant pleinement le réel. Être libre et progresser, c'est être vrai avec soi-même et avec les autres dans une démarche de partage et cela, qu'elles qu'en soient les conséquences.

Les personnages de Azza Filali sont d'abord et avant tout des individus, des êtres sociaux. En sondant leur intériorité et leur rôle au sein d'une collectivité, Azza Filali questionne le partage du sensible. Aussi le processus de dévoilement cher à l'autrice s'inscrit-il dans une démarche critique où les récits de la solitude, profondément mélancoliques, interrogent le monde et consacrent l'humain dans toute sa complexité. Écrivaine citoyenne, créatrice impliquée, Azza Filali relève ainsi le défi de conjuguer tunisianité et universalité.

Donia BOUBAKER, Docteure en Littérature française et comparée,

Université de Tunis El Manar (Tunisie)

© copyright all rights reserved

Qui est Donia BOUBAKER ?

Docteure en Littérature française et comparée, Donia Boubaker enseigne à l'Université de Tunis El Manar (Tunisie). Elle est membre du Laboratoire Analyse Textuelle, Traduction et Communication de l'Université de la Manouba. Ses recherches portent sur les productions littéraires d'auteurs français et francophones de l'extrême contemporain comme Rachid Boudjedra et Laurent Gaudé. Ses travaux s'intéressent principalement aux interactions entre Histoire et fiction, en adoptant une approche pluridisciplinaire et en bénéficiant de l'éclairage de l'histoire des idées. Elle a récemment publié les articles « Altérité, communauté, théâtre : Laurent Gaudé et l'influence de Bernard-Marie Koltès » (dans Codicille à la querelle des Anciens et des Modernes – Mélanges pour Violaine Houdart-Mérot, C. Chaulet Achour et A.-M. Petitjean [éds.], Paris, L'Harmattan, 2019, p. 175-182), « Sans-voix, résistance et liberté dans Ouragan de Laurent Gaudé : une mise en fiction de l'ouragan Katrina » (dans Les écritures francophones de la catastrophe naturelle, S. Brodziak et C. Chaulet-Achour [éds.], Arcidosso, Effigi Edizioni, 2020, p. 187-197) et « Les Mille et une nuits influencent-elles encore la création littéraire ? » (dans Diacritik [en ligne], mis en ligne le 17 juin 2020. URL : https://diacritik.com/2020/06/17/les-mille-et-une-nuits-influencent-elles-encore-la-creation-litteraire/).

Azza Filali

Le nomadisme ou la femme libre Cas de « Souviens-toi qui tu es » de Bahaa Trabelsi

Le nomadisme : Recomposition perpétuelle de l'identité

Comme l'affirme Claude Lévi-Strauss dans un séminaire '' l'identité se réduit moins à la postuler ou à l'affirmer qu'à la refaire, la reconstruire ; et toute utilisation de la notion d'identité commence par une critique de cette notion '' (L'identité, Séminaire dirigé par Claude Lévi-Strauss, Paris,1977 :331), cela veut dire que l'identité est loin d'être un concept figé, stable voire fatal. Il est au contraire soumis à un processus d'évolution ou tout simplement de métamorphose. En effet, l'individu tire sa première essence de son entourage, un entourage étroit qu'est la famille et un autre plus vaste qu'est la société mais cette « première essence » pourrait être influencée par d'autres facteurs endogènes et exogènes telles que les expériences vécues, la réaction ou la réception de tout un chacun face à tout ce qu'il a appris et accueilli de son milieu socio-culturel. C'est là où réside le travail de tout être à devenir le propre sujet de son existence y compris la femme qui a été depuis toujours un personnage effacé dont l'existence est mutilée, un personnage typique produit par la société rassemblant soumission, indépendance et mutisme.

« [Safia et Aîda] passèrent leurs journées à papoter au coin du feu et à refaire le monde » tels sont les propos de la narratrice dans l'œuvre « Souviens-toi qui tu es » de son écrivaine Bahaa Trabelsi pour décrire le besoin dans lequel se trouve le sujet féminin à réécrire son existence. Ce désir de reconstruire une nouvelle identité est devenu par la suite le projet dans lequel s'engagent les écrivaines afin de rompre avec le modèle de la femme résignée, docile, obéissante produit par la société phallocratique. Dans l'écriture féminine, marocaine surtout qui fera l'objet de notre étude, nous avons affaire à des personnages féminins rebelles, n'hésitant pas à se révolter contre tous les obstacles artificiels que le sujet patriarcal a fabriqués pour dompter la femme et faire d'elle un être dépourvu de toute liberté.

© copyright all rights reserved

Dans ce sens, l'être féminin se retrouve dans l'impasse de remettre en question et l'identité et l'existence qui lui sont honnêtement transmises pour aller enfin à la quête de soi pour la seule raison que l'identité fixe du sujet est illusoire. Et le nomadisme demeure un choix incontournable pour toute femme assoiffée de découverte voire de liberté. Il est aussi l'identité évidente de toutes les femmes considérées comme des citoyennes de deuxième rang, cela rejoint l'idée que défend Virginia Woolf. Elle réclame : « Notre pays, tout au long de la majeure partie de l'histoire, m'a traitée comme une esclave ; il m'a dénié toute éducation et/ou toute partie de ses possessions (…). En fait, en tant que femme, je n'ai pas de pays. En tant que femme, je ne veux pas de pays. En tant que femme, mon pays c'est le monde entier ». (Virginia Woolf, three Guineas, New York, harbinger Book, 1983, p.108) De surcroît, la vie nomade souligne ce qu'a nommé Rosi Braidotti « la subjectivité féminine ». Laquelle fait allusion à un ensemble stratifié de variantes (la race, l'ethnie, la classe sociale, les croyances religieuses …) et qui explique la multiplicité de la condition féminine liée bien évidemment à sa localisation dans le temps et dans l'histoire. Ces voix féminines du Maghreb qui s'érigent au sein de l'univers littéraire francophone pour mettre en scène la particularité de la femme maghrébine nomade. Tout en sachant qu'à l'intérieur même de l'œuvre, nous nous trouvons face à plusieurs portraits de personnages féminins ayant choisi le nomadisme comme mode de vie.

Le nomadisme et la liberté

Il s'agit dans cet article de réfléchir sur l'expérience de la vie nomade chez le personnage féminin et son rapport qu'elle entretient avec la liberté tant aspirée par les femmes nomades. Pour ce faire, nous avons choisi comme corpus le roman intitulé « souviens-toi qui tu es » de Bahaa Trabelsi qui, à notre avis, s'engage sérieusement dans la reconquête de l'identité tout en mettant en scène une large panoplie de personnages féminins exilés de toute condition (âge, nationalité, religion, …). Mais nous allons nous contenter de mettre l'accent sur l'expérience nomade d'un seul personnage qu'est Aîda sachant que la protagoniste de la même œuvre, Safia est une véritable exilée. Aîda, son nom est révélateur de sens, sens à la fois de liberté et de retour vers soi. La consonne ''a'' qui ouvre et clôt le nom traduit perpétuellement la liberté éternelle que symbolise son existence : une liberté identitaire ou originelle et une liberté conquise. La lettre ''a'' ouverte en arabe énonce un son ouvert, loin d'être limité ni dans l'espace ni dans le temps, donnant lieu ainsi à un écho envahissant l'univers entier pour s'adresser enfin à un non-point, à l'infini. En fait le nomade, contrairement aux stéréotypes qui lui sont collés, il n'est pas un vagabond qui erre sur terre sans destination mais il est celui qui est conscient de sa situation d'exilé sans avoir peur de déplacement perpétuel et de découverte de soi ou de la fin de cette aventure. Le mot ''Aîda'' en arabe signifie celle qui revient, celle qui retourne, à mon sens, vers soi. Et pour parcourir un tel trajet, il fallait être tellement conscient de soi et Aîda manifeste une compréhension profonde ce qu'elle est comme être : Je n'étais pas non plus faite pour être mère. Je préférais l'aventure, découvrir le monde, épancher ma curiosité intarissable. Les marmots qui braillent et qui s'accrochent à mes jupes, ce n'était pas ma tasse de thé. (Trabelsi, « Souviens-toi qui tu es, 2020, p.127)

© copyright all rights reserved

La fuite et la remise en question de l'institution conjugale

Aîda ou la voyante telle qu'elle est décrite dans le texte, elle semble être anticonformiste dans le sens où elle arrive à se débarrasser de ce qu'elle a appelé ''l'hypocrisie de son milieu [qui] ne lui convenaient pas'' (Trabelsi, p.127). Elle a une attitude subversive puisque « les nomades sont de grands voyageurs du monde : les plus grands voyages peuvent se faire sans bouger de chez soi car c'est la subversion des conventions qui définit l'état nomade et non pas l'acte de voyager » (R.Braidotti, Nomadic subjects, New York, Columbia, Press university, 1994, p.5) insiste Braidotti. Après avoir compris et un âge précoce (vingt ans) que l'institution de mariage l'ennuyait très rapidement, elle a pris sa fuite n'ayant même pas un sou en poche. Elle a osé dire non à une vie qu'on lu a préparé dans le cadre d'un mariage arrangé, elle a su et pu mettre fin à une vie qui ne lui appartenait guère. Une telle décision émane d'une personne pas seulement courageuse ou brave mais mûre et mature. Ce que nous allons découvrir dans les pages à suivre.

Le rejet de la maternité

La fuite ou l'éloignement de sa vie ancienne qui ne ressemblait pas à son être n'est pas uniquement à cause de la monotonie de sa vie avec son mari mais aussi à cause de son incapacité de se projeter dans un avenir où elle sera mère. Le rejet de la maternité conçu être à son tour parmi les missions ou les tâches auxquelles la société prépare la femme tout en classant ceci dans la nature féminine : Toute femme doit se marier et avoir par la suite des enfants dont elle s'occupe, ce qu'est sa première nature biologique même humaine ou humaniste. Toute son existence d'être, de femme, d'individu ou de citoyen se résume dans la reproduction. Le sujet féminin s'est révolté contre cette pensée masculine qui voyait en elle le seul pouvoir d'enfanter. C'est vrai qui les néo-féministes appellent à ce que l'individu féminin se réconcilie avec sa nature, elles l'invitent aussi à ne pas rejeter ses particularités qui lui sont propres et qui font sa richesse mais les féministes y compris Simone de Beauvoir, le référent de bon nombre d'écrivaines du Maghreb, démontre que la maternité se met en travers de la réussite de la femme et son émancipation. Les enfants prennent son énergie physique et mentale et la rendent faible et surtout dépendante, ce qui l'empêchera d'être libre.

L'errance sentimentale et sexuelle

Ainsi le mode de vie nomade peut même devenir une identité nomade que définit Braidotti comme étant « la capacité de passer d'un état à un autre, dans un flux/flot d'expériences, de séquences temporaires, et de couches de significations qui est la clé pour le mode nomade » (R. Braidotti, p.159). Elle devient alors un art d'exister tout en menant une vie submergée par les expériences, par les aventures. Il est question d'un projet personnel auquel la figure féminine reste fidèle et honnête pour permettre ainsi à l'identité une certaine recomposition sans se figer dans la stabilité. Pour subvenir à ses besoins, Aîda a travaillé dans tous les domaines : serveuse automate, coiffeuse, toiletteuse pour chiens et courtière dans des casinos. Inconditionnellement, elle s'est livrée aussi chair et cœur à l'autre. Son errance sexuelle et sentimentale nous rappelle la prostitution sacrée de ces femmes qui s'adonnent aux premiers venus pour honorer la déesse de la fertilité, elles s'offrent à l'autre pour le rendre heureux. Tel sentiment que cherche aussi notre personnage féminin à faire éprouver chez les gens qu'elle rencontre dans son chemin sauf qu'elle ne se sacrifie pas au contraire une telle expérience lui procure un plaisir si intense. En d'autres termes, être nomade exige comme finalité ou visée la redécouverte du moi et non pas de l'autre, certes l'autrui permet au sujet féminin de se reconstituer ou d'évoluer mais c'est le moi qui porte le plus dans une telle expérience. Aîda n'est pas une religieuse, elle ne croit pas en une religion bien déterminée mais elle est spirituelle.

© copyright all rights reserved

Elle trouve une certaine magie et un certain confort dans l'expérience spirituelle lorsqu'elle se plonge dans de longues méditations, puis joue du tambour chamanique. Elle fait preuve d'une grande maturité et d'une immense sagesse, le fruit de ses expériences multiples et diverses dans son long voyage.

En effet, elle console la protagoniste Safia dans ses moments de crise et de dépression, elle n'hésite pas d'être à l'écoute de ses troubles tout en lui offrant des conseils pour surmonter ses difficultés de vivre. En niant qu'elle ne croit pas au grand amour ou qu'elle n'est pas patriote, elle nous rappelle la position de Malika Mokeddem au sujet des racines qu'elle rejette sévèrement tout en annonçant : « Deux mots me hérissent « nationalité » et « racines » (…). Ma grand-mère disait : « Il n'y a que les palmiers qui ont des racines. Nous, nous sommes nomades. Nous avons une mémoire et des jambes pour marcher » (Helm, 2000, p.32). En contemplant ces confessions, pourrions-nous dire que l'identité nomade est l'identité de tout un chacun ? Faut-il juste avoir l'audace et aller dans la quête de soi pour le découvrir ?

BIO EXPRESS

Hasna IBRAHIMI, Enseignante de français au cycle secondaire qualifiant et doctorante au sein du laboratoire Langue, Littérature, Communication et Identité à la faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Université IBN ZOHR, Agadir.

© copyright all rights reserved

Du Harem au bar : renouvellement des espaces romanesques et intranquillité des femmes dans le roman de Sonia Chamkhi

Elles sortent quand elles veulent et vont où elles veulent ! C'est en ces termes que nous pouvons présenter le mouvement des personnages féminins dans la fiction romanesque de la littérature maghrébine du 21ème siècle. Inscrite dans une dynamique de changements et de remises en question des fondements sociaux politiques, celle-ci fait émerger des représentations et des interrogations nouvelles. C'est pourquoi, depuis les années 2000, de plus en plus d'écrivaines comme Bahaa Trabelsi, Maïssa Bey, Aïchetou Mint Ahmedou et Emna Belhadj Yahia rompent avec l'imaginaire autrefois dominant de la femme statique, recluses et exclusivement dévouées à sa famille. C'est dans ce sens que les activités de leurs protagonistes, leur statut social et leurs ambitions nous donnent à voir des personnages féminins en action qui, en phase avec les mutations de leurs environnements, brisent les codes archaïques entre l'espace intérieur réservé aux femmes et l'espace extérieur réservé aux hommes pour être acteurs d'une grande force d'action. Dans ce sens, les personnages féminins, longtemps exclus de l'espace publique et invisibilisés, dépassent la division séculaire entre l'espace du dehors réservé au masculin et l'espace du dedans réservé au féminin, pour aller vers d'autres directions et devenir des êtres en constante mobilité.

Les déambulations, les déplacements, l'immigration et les départs sont très présents dans les travaux de l'écrivaine tunisienne Sonia Chamkhi. Cinéaste de formation, auteure de plusieurs essais et de deux romans, Sonia Chamkhi participe à l'adaptation de nombreux longs métrages. En 2012, elle est à la fois actrice et réalisatrice du film documentaire Militantes qui retrace le climat des premières élections libres de la Tunisie post révolutionnaire et met en scène la mobilisation et l'engagement des femmes tunisiennes pour la construction d'une société démocratique. Son premier roman Leïla ou la femme de l'aube, publié en 2008 (prix Zoubeîda B'Chir de la création féminine et le prix Comar du premier roman), prend comme toile de fond la Tunisie contemporaine.

© copyright all rights reserved

L’auteure raconte la vie presque ordinaire de Leïla, femme noire, universitaire, artiste, divorcée, qui ne cesse de s’interroger sur la liberté conditionnelle des femmes de son pays. Outre le personnage principal, le deuxième chapitre du roman marque l’entrée en scène de Nada, l’amie retrouvée. À l’instar de Leïla, Nada est une jeune femme indépendante qui, après un douloureux divorce, entend vivre sa vie en marge des convenances sociales jugées hypocrites. Les protagonistes s’inscrivent alors dans un mouvement de déplacement presque frénétique tout au long de la fiction. Un mouvement, qui peut à la fois se lire comme un signe de suffocation et d’intranquillité mais aussi comme une quête de territoire et une stratégie de résistance dans un pays en proie à ses multiples contradictions.

Leïla ou la femme de l’aube présente des espaces emboîtés : la maison familiale, le nouvel appartement, les rues de Tunis, les bars et les cafés. L’incipit dépeint un appartement vide prenant forme progressivement. D’emblée, cet espace se teint d’une empreinte négative. À chaque fois que le narrateur focalise sur un détail de l’appartement, comme les cartons non déballés, les cafards qui se cachent dans les recoins et le vide autour, nous apprenons une information supplémentaire sur la protagoniste du récit. Comme le note Gaston Bachelard dans Poétique de l’espace (1957), l'espace n'est pas seulement un environnement simple, une géométrie creuse ou un contenant vide et inerte. Au contraire, l’espace est à lire dans son épaisseur comme un langage dynamique. Ainsi, dans un point de vue épistémologique, l’espace, véritable révélateur psychologique, permet ici de découvrir le délabrement émotionnel de Leïla qui, blottie contre le plancher de son nouvel appartement, se décrit, à son image, vide et vidée par ses propres « luttes » (p.39-40).

Au fil des lettres envoyées à son amant Iteb expatrié à Bruxelles, nous découvrons que l’installation dans ce nouvel appartement est le fruit de la déconstruction d’un espace antérieur ; la maison familiale que la jeune femme cherche à écarter. En effet, dans un va-et-vient entre le passé et le présent, la narratrice raconte l’histoire de son retour chez ses parents après son divorce. Elle souligne l’étroitesse de l’espace qui lui est attribué. Une chambre sans porte laissant pénétrer le regard hostile de ses sœurs et de sa mère. Celles-ci n’hésitent pas à juger ses allées et ses venues comme un signe de débauche tout en la rappelant à l’ordre. Leïla ne supporte plus la surveillance sous laquelle elle est placée. Elle ne supporte pas non plus le manque d’intimité. La maison familiale devient une sorte d’univers vorace et néfaste qui nourrit chez la protagoniste son envie d’être en perpétuel mouvement. C’est d’ailleurs pour cette raison que Leïla confesse dans l’une de ses missives à Iteb ne jamais vouloir s’approprier un espace. De ce fait, Leïla enchaîne les déménagements. Elle ne se limite pas à un simple changement d’habitat, elle change aussi de ville, de rue et ambitionne de changer de pays pour aller vivre en Europe.

© copyright all rights reserved

D'ailleurs, son « errance » explique la quantité de lieux évoqués tout au long du roman : Bruxelles, Monastir, Zarzis, Borj Cédria, Chédly Kallala, Tunis, le Théâtre municipal, Sidi Bou Saïd. D'autre part, la jeune femme entretient un rapport complexe avec les rues de son pays. À pieds ou en voiture, seule ou accompagnée, Leïla épouse la route pour apaiser ses tourments. Mais, comme l'espace est marqué par le sceau de l'ambivalence dans ce roman, l'épanouissement de la marche et du déplacement cède toujours la place à l'intranquillité surtout lorsque l'hostilité de la ville rattrape la jeune femme. Cette dernière déplore le harcèlement de rue imposé à ses consœurs au quotidien. C'est pourquoi elle assure que l'espace extérieur, en dépit de son importance dans l'épanouissement psychique, demeure un espace prosaïque car il s'appréhende dans une grande tension. Empreint d'un sexisme intériorisé, il expose les femmes aux dangers des violences urbaines. C'est pourquoi, la nuit tombée, elles doivent rentrer « en courant ».

Avec son amie Nada, Leila fréquente régulièrement des lieux nommés le « Café vert », « l'Univers », « Café de Paris », « Café Sidi Béchir » ou encore « l'International ». Mais, dans un pays où, de toute évidence, les femmes investissent librement les rues, certains espaces demeurent pourtant totalement inégalitaires. Le bar est l'un de ces lieux régis par des règles tacites qui imposent aux femmes des frontières mentales à ne pas franchir. Communément proscrit à la gente féminine, traditionnellement considéré comme étant le sanctuaire des hommes, le bar est l'un des lieux de prédilection de Leïla et de son amie. En s'attardant sur la description du bar du centre de Tunis, la narratrice parle d'« hésitation » et d'« atmosphère pesante » (p. 118). Il faut noter que, même si le bar est un lieu public et censé être ouvert à tous, il demeure investi par une majorité masculine. Il est ainsi indéniable, que la présence peu commune des femmes perturbe l'ordre social et peut être considérée comme illégitime (surtout lorsqu'elles ne sont pas accompagnées d'hommes). C'est pourquoi la narratrice souligne que certains de ces lieux ne sont fréquentés que par des « femmes libérées ». Cette précision met l'accent sur la présence hors-normes de la gente féminine dans ces endroits qui, selon la pensée dominante, ne sont pas conçus pour des « femmes bien » (p.141). Celles qui désobéissent à ces codes sociaux-spatiaux doivent assumer ce que la narratrice, désigne dans le récit par « l'insolence » de leur posture. La transgression des « frontières » spatiales communes et la conquête de nouveaux espaces se font dans une sorte de malaise et d'inquiétude continue. La démarche du personnage est alors à lire comme un acte de résistance à la pensée normée et encore dominante. Les personnages féminins, ne se contentent pas seulement de quitter l'espace fermé où s'exerce le pouvoir de la domination masculin (pour Leila celui de la mère traditionnaliste et raciste, pour Nada celui du mari violent puis celui de l'amant manipulateur). Nada et Leïla affirment surtout vouloir reprendre possession de ce qui leur revenir de droit : la rue. Le rapport à l'espace devient alors une arme pour l'affirmation de soi.

Incontestablement, les déplacements des personnages et les espaces de ce roman sont soumis à une domination masculine intériorisée. En dépit de leur apparente liberté de mouvement, les deux personnages féminins sont conscients que l'espace public « appartient » aux hommes et qu'elles évoluent dans un terrain à acquérir en permanence. Par conséquent, elles avancent sur le qui-vive et l'envie d'un plus grand départ s'impose à la fin du roman. Le projet de l'exiler nous renvoie au sentiment de suffocation décrit dans l'incipit. Les deux postures se rejoignent lorsque le personnage fait face aux limites de ses espaces et de ses mouvements. Leila réalise que le genre demeure, encore aujourd'hui, un facteur déterminant dans la structuration spatiale de son environnement. La rue perd sa qualité de refuge. Ainsi, Tunis (la ville ouverte) et la maison familiale (l'espace fermé), s'avèrent être topologiquement les mêmes. Les espaces comme les rues, les cafés et les bars sont encore porteur d'une liberté « sous restrictions » où les femmes sont presque des indésirables.

Par Imèn Moussa

© copyright all rights reserved

Sonia Chamkhi

© copyright all rights reserved

«Entre deux univers», l'étrangère dans le roman de Leila Slimani

© copyright all rights reserved

Au Maghreb, la production littéraire féminine d'expression française est en émergence dans un contexte social et politique bien particulier surtout au cours de ces dernières années. De même, la voix des écrivaines s'est fait entendre parmi celles des hommes qui semblent dominer, pour de longues années, la scène littéraire. D'ailleurs, plusieurs romancières maghrébines ont été lauréates dans des concours littéraires à l'échelle nationale qu'internationale. Pour ce numéro spécial dédié à la femme maghrébine, j'ai voulu qu'on regarde ensemble droit aux yeux de l'écrivaine franco-marocaine Leila Slimani pour voir comment elle va nous dire « ANA-HIYA ». Elle a reçu le prestigieux prix Goncourt en novembre 2016 pour son deuxième roman Chanson douce (2016) et un an tout juste après en novembre 2017, elle a été nommée représentante personnelle d'Emmanuel Macron pour la francophonie à l'âge de 36 ans. Je vais essayer de me focaliser, dans ce présent article, sur son écriture romanesque et son aspect polyphonique à travers l'évocation de l'expérience de certaines femmes qu'elle a essayé de broder les portraits en s'inspirant des grands ressentis déclenchés devant tout ce qui se passe devant ses yeux. Il s'agit d'une écrivaine à multiples casquettes : journaliste, essayiste, ambassadrice, romancière avec un petit rôle en 2006 dans le film Wak up Morocco (Inhad ya Maghreb) de Narjess Nejjar au cinéma. Notre romancière avait à son actif trois romans dont le dernier Le pays des autres (2020) qui est le premier tome de l'histoire d'une famille racontée sur plusieurs générations déjà sorti en mars 2020 et qui a été primé, à son tour, par le Grand Prix de l'Héroïne Madame Figaro-Roman français 2020 et son premier roman un peu moins connu que les deux autres Dans le jardin de l'ogre (2014), mais pourtant récompensé par le prix littéraire de la Mamounia au Maroc en 2015.

Le plus important dans cette distinction est que Leila Slimani était la première femme à en avoir depuis la création de ce prix. Son œuvre majeure aborde des sujets dérangeants mais propres à l'écriture maghrébine d'expression française par l'évocation courante et fréquente de la double appartenance mal vécue par certaines femmes et leur rapport à la société, aux préjugés, au corps et à elles-mêmes. Par ailleurs, le style de Leila Slimani la féministe littéraire auquel je m'intéresse sera abordé en lien avec le thème de la femme étrangère voire la femme « entre deux mondes ou deux univers » qu'elle en est déjà figure et que jouent aussi ses personnages féminins qui se confondent souvent avec la narratrice ou avec ses environnements restrictifs. Malgré la distance culturelle, sociologique, psychologique et fictionnelle, on relève considérablement d'innombrables traits en commun. Lors de son dernier passage dans La Grande Librairie avec François Busnel sur France 5 le mercredi 20 janvier 2021, elle a répondu à la question sur le choix du lieu dans Les parfums des fleurs la nuit (2020), son dernier essai récemment sorti où elle a passé une nuit blanche « confinée »dans un musée d'art à Venise qui s'appelle La Punta della Dogana, en évoquant l'importance de la double appartenance dans son expérience d'écriture et sa symbolique fructueuse et mystérieuse qui a alimenté son inspiration : […] Pour quelqu'un comme moi qui vient du Maroc qui est immigré, qui vient d'un monde qui est aussi un monde où la question de l'immigration, du départ, de la douane donc est une question complexe, douloureuse, très dure et qui m'a toujours habitée. Et puis, Venise est un lieu très particulier parce que c'est pour moi une sorte de confluence de l'Orient et de l'Occident (…) C'est le lieu où le monde arabe et le monde byzantin ont rencontré le monde chrétien […]je me suis sentie complètement perdue entre ces deux mondes là, entre ces deux univers, j'ai trouvé que c'était très fort ».

D'après cette déclaration qui résume, en quelques sortes, la complexité de l'appartenance à deux univers à partir d'une expérience intime, personnelle et réelle, trois questions peuvent constituer les idées majeures de l'écriture romanesque chez Leila Slimani dans le cadre d'un jeu de miroir entre la romancière et ses personnages féminins :

© copyright all rights reserved

Comment les personnages féminins de Leila Slimani répondent-ils aux critères de la maghrébinité et de l'étrangère ?
Le corps de la femme étrangère et l'écriture maghrébine : Quel rapport entretiennent-ils chez la romancière ? Est-ce que la rhétorique de l'appartenance à deux univers invite-t-elle à taxer une certaine catégorie de femmes différentes ou même déplorables ou pousse-t-elle à se révolter contre une société intolérante et dominée par les préjugés à l'encontre de cette catégorie de femmes qui sont en quête perpétuelle d'un équilibre à travers une identité double ou multiple sans jamais pouvoir l'atteindre surtout quand elles demeurent « étrangères » dans les deux mondes auxquels elles ont eu un (r)attachement et comment peut-on imaginer cette catégorie de femmes telles Adèle l'obsédée sexuelle de Dans le jardin de l'ogre ou Louise la nounou qui le complexe de la famille dans Chanson douce ou Mathilde et la petite Aicha de Le pays des autres lors d'une situation sanitaire comme celle de notre actualité ? L'œuvre littéraire de Leila Slimani pourrait être lue comme une part biographique ou une mise en récit d'une expérience intime surtout par rapport à la situation de la femme maghrébine que certains de ses personnages féminins représentent explicitement ou implicitement. Malgré le nom français que porte Adèle, l'héroïne du premier roman, le lecteur relève beaucoup de points en commun entre les deux parcours de l'héroïne du premier roman et celui de son écrivaine. Elle est bourgeoise, journaliste et a presque le même âge qu'elle pourtant, la romancière a osé présenter une femme libérée qui s'est protégée de toute différence avec les autres par l'institution du mariage, elle a cédé à des conquêtes voire à des exploits sexuels en brodant un portrait de femme en nuances car elle aime son mari mais elle n'aime pas « sa naïveté, qui la persécute, qui alourdit sa faute et la rend méprisable encore » (Dans le jardin de l'ogre, 2014).
Une expérience différente d'une femme atypique reflétant que Leila Slimani est dotée d'une intelligence stylistique qui s'appuie sur les intrigues choquantes, effrayantes, bouleversantes, violentes et brulantes tout en n'étant pas juste d'aspect social ou sociologique mais surtout d'aspect psychologique. Le portrait d'Adèle ou de Louise est aperçu descriptif d'un malaise intime, d'un sentiment persistant de cette douleur de ne jamais pouvoir être à l'aise dans son propre corps. Le personnage féminin hors-norme, atypique, étrange vu qu'elle représente la Maghrébine libérée et figure de l'« étrangère »,semble tiraillé entre les deux univers de l'intellectualité et de la sensualité, du mariage et de l'adultère, de la lucidité et de l'incapacité de contrôler son addiction sexuelle et c'est ainsi que l'erreur se reproduit sans cesse jusqu'au dégoût et jusqu'à l'autodestruction. Cette marque distinctive donne à l'histoire les traits d'une fiction psychologique basée sur le croisement des deux dimensions fictionnelle et personnelle qui révèle les interdits, les tabous, les points de suspensions et les interrogations emboitées où se réitère un combat permanent d'une femme à double appartenance qui essaie de briser les stéréotypes, la rigidité des traditions, l'accentuation des inégalités et qui ressent le mal d'habiter son corps comme une honte ou un espace de déception. Une idée qui se trouve dans Chanson Douce mais sous une autre optique à travers le portrait de la nounou Louise qui devient centrale et indispensable dans le foyer du jeune couple. Les activités corporelles de la nounou sont très bien décrites et sont principalement d'ordre ménager et éducatif. Un rapport de domination s'installe mais petit-à-petit, les rôles se renversent jusqu'à la dépendance mutuelle ou l'addiction ce qui va mener l'intrigue à un scénario d'horreur à la fin. La baby-sitter qui a instauré l'ordre au début, a semé le chaos à la fin ce qui convient à la définition donnée par la romancière dans la préface. La nounou éduque les enfants comme une mère seconde mais demeure étrangère. C'est le centre de toute la complexité du personnage de Louise dont le couple tiraillé entre la vie professionnelle et les exigences de la famille ne

© copyright all rights reserved

connait pas l'intimité et les galères et l'abandonne en toute indifférence malgré les efforts de vouloir faire un monde avec eux.

Un peu plus loin, on trouve Mathilde dans Le pays des autres qui est la « Gawriya » qui épouse un marocain et quitte l'Alsace pour vivre enfermée au fin fond du Maroc dans une ferme : « elle était étrangère, une femme, une épouse, un être à la merci des autres » un personnage qui donne une épaisseur psychologique à tout le roman avec une mention spéciale à Selma, la sœur marocaine éprise de liberté.

La littérature maghrébine féminine et féministe a interrogé cette question depuis son apparition. La misère, le corps féminin par rapport à l'esprit conservateur, l'immigration, la confrontation entre l'orient et l'occident, la violence sur plusieurs niveaux et la résistance à la reconstruction d'une identité de différence pèsent parfois lourdement sur la vie d'une femme peu importe son appartenance. Pour finir, il est important de dire que la représentation de la femme dans deux mondes contradictoires dans les romans de Leila Slimani vise à promouvoir non seulement l'idée des libertés des femmes dans la région du Maghreb généralement ou au Maroc particulièrement mais aussi et surtout l'idée de l'égalité homme-femme en faisant illustration souvent par des couples mixtes ou par des témoignages surtout à travers le genre de bande dessinée qu'elle adopté dans. Le parcours engagé de Leila Slimani au profit de la femme mérite notre fierté et intérêt en tant que femmes maghrébines. Il donne encore une piste de réflexion sur cette problématique de double appartenance en rapport avec la situation pandémique actuelle : il faut juste imaginer Louise seule et sans enfants à garder, Adèle renfermée avec son mari et enfant sans exploits sexuels ou Mathilde empêchée de revenir à son pays et entourée la haine de tous les côtés. Il faut les imaginer « confinées » pour comprendre le malheur accentué de cette catégorie de femmes obligées à affronter une destinée doublement tragique sans jamais comprendre leur intimité.

Par Hanen MAROUANI,

Qui est Hanan Marouani ?

Tunisienne résidente entre l'Italie et la France, Hanen Marouani est docteure en littératures françaises et francophones. Elle consacre ses recherches à la question du discours rapporté dans des contextes variés littéraires et sociaux. De même, elle s'intéresse dans ses recherches à la situation de la femme par rapport à l'énonciation comme affirmation ou effacement dans la société. Elle est auteure de quatre recueils de poésies et traductrice :

Tout ira bien …, Éditions Le Lys Bleu, Paris 2021.

Vainement, je chante (recueil traduit de l'arabe au français par Hanen Marouani) Éditions L'Harmattan, Paris, 2020.

Le sourire mouillé de pleurs, L'Harmattan, Paris, 2020.

Le soleil de nuit, Alyssa édition & diffusion, Tunis, 2020.

Les Profondeurs de l'Invisible, Edilivre, Paris, 2019.

© copyright all rights reserved

Faire date

Entendre les femmes, au moins un jour dans l'année, c'est écouter d'abord celles qui nous ont conçus et offert la vie. Avant même de louer leurs mérites et de défendre leurs droits fondamentaux, entendre les femmes et les voix de ceux qui prennent le temps de les écouter, c'est revenir à l'évidence que nous sommes tous issus du corps féminin, de cette molécule d'ADN, de cette alchimie de code génétique allié naturellement à celui de l'homme géniteur. Ne jamais perdre de vue cette notion-clé essentielle sans laquelle nous n'existerions pas. Nous vivons chaque seconde de notre existence de l'existence même du corps féminin qui nous a engendré, de son sang, de son souffle. Impossible de l'oublier, au risque de s'oublier soi-même. Comme nous avons habité le corps de nos mères, le corps de nos mères nous habite de la première seconde à la dernière seconde de nos existences. Ce sont nos demeures éternelles.

Et il aura fallu des siècles et des siècles de mépris, d'exploitation, d'asservissement, de persécution, d'exclusion, de viols, de féminicides, toute société confondue, pour célébrer cette moitié de l'humanité une journée par an ! Sans tomber dans une analyse réductrice ou pseudo-comportementale, il faut vraiment que certains individus soient animés d'un ego démesuré, éventuellement d'une aversion d'eux-mêmes, les extrêmes se rejoignent parfois dans l'anéantissement de l'autre, ou d'une mémoire très sélective, à moins que ce ne soit aussi le résultat inattendu et contraire d' une éducation maternelle surprotectrice et privilégiée, pour arriver encore et toujours à cette maltraitance des femmes, à cette colonisation d'un genre par l'autre genre, qui persiste malgré nombre de débats et de réformes en vue d'une quête nécessaire d'égalité hommes-femmes.

Au nom de quelles doctrines, de quelles lois, de quels préceptes et principes, pouvons-nous oublier une seule seconde, qu'avant d'être différenciés sexuellement homme ou femme par un seul chromosome supplémentaire, notre corps a été lové et façonné au cœur de la femme qui nous a engendrés. Il fut un temps relativement récent et dans des pays un peu éloignés, où dès sa naissance un bébé de sexe féminin finissait automatiquement sous le tas de fumier des animaux du village. Certaines régions du monde ne trouvent actuellement plus d'épouses pour leurs fils tant les fillettes nouveau-nées ont été impunément supprimées pour des enjeux économiques. Combien de crimes pratiqués et peu sanctionnés sur toute la terre ont été et sont commis au nom d'une conception entachée de la femme ?

De cette ébauche de bilan en forme de réquisitoire ou de plaidoyer, comme il plaira au lecteur d'envisager la coupe pleine de la situation, nous arrivons au temps fort de ce numéro spécial du magazine "Trait-d'Union" consacré, à l'occasion du 8 mars, à la Femme Maghrébine, qui a mobilisé les forces vives de l'écriture pour aborder la création artistique et les domaines les plus quotidiens où la femme exprime sa place, ses talents, avec constance, brio et générosité. Une esquisse de panorama des cinq pays du Maghreb, qui apporte des témoignages riches et variés sur celles qui, souvent, doivent conjuguer les devoirs domestiques avec leurs talents personnels pour ne pas léser la famille. La mémoire des fils le sait bien et le rappelle ici dans des récits très émouvants. Ces hommages personnels, témoignages, constats, essais, extraits de romans, réalisations artistiques, ont le mérite d'éclairer cette célébration de la Femme Maghrébine, mais également l'Histoire en devenir, dans laquelle celle-ci s'inscrit à part égale avec les hommes.

© copyright all rights reserved

La multiplicité des angles de vues collectés pour ce magazine, tout auteur et auteure confondus, permet d'éclairer les consciences, de les enrichir de la connaissance d'un patrimoine féminin omniprésent, souvent oublié, d'effacer l'opacité de préjugés ou clichés qui pourrait se glisser entre le vécu quotidien et certains accommodements trompeurs qui font le lit de l'intolérance et de la discrimination.

N'oublions jamais le rôle déterminant et résistant des Femmes Maghrébines auprès de leurs frères combattants au cœur des révolutions et de leurs sacrifices contre les régimes oppressants. La planète change et l'individu aussi. L'accélération des actuelles contagions virales et leurs effets économiques désastreux qui acculent tous les peuples à modifier leur mode de vie pour survivre, ne tolère plus les différenciations de genre. Ironie du sort ou rappel d'évidences : il apparaît que le personnel soignant en première ligne, est composé presque essentiellement de femmes, qui ont déjà payé de leur vie un lourd tribut. Les Femmes Maghrébines ont depuis longtemps été parties prenantes des pays dans lesquels elles exercent leurs responsabilités et leurs talents à tous les niveaux de la société. Elles n'ont jamais cessé de montrer le chemin de l'émancipation de l'Individu, face aux entraves et adversités de toute sorte, ne serait-ce que pour la réussite sociale de leur progéniture. La littérature maghrébine ne manque pas de le souligner à travers de prodigieux portraits de femmes. Souhaitons à chacune de nos sœurs maghrébines et concitoyennes de cette Terre si malmenée, un 8 mars quotidien et universel, comblé de solidarités, d'espoirs et d'avancées concrètes avec tous ceux qui les soutiennent, pour que cette célébration prenne sens !

Par Jacqueline BRENOT

© copyright all rights reserved

Le reculement des frontières dans Le Jasmin noir de Wafa Ghorbel L'expérience vocale au-delà de l'enveloppe corporelle

« Je n'avais pas assez de patience pour apprivoiser un instrument extérieur à moi », écrit-elle dans son Tango de la déesse des dunes (2017, Prix Béchir Khraïef 2018, Prix Zoubeida B'chir 2018). Wafa Ghorbel, universitaire, écrivaine et chanteuse-parolière franco-tunisienne, a su en revanche orchestrer des mots, des sons, des voix... des mots sans voix et des voix sans mots... avec sa baguette humide… sa plume. Jacques Brel, Édith Piaf, Léo Ferré, témoignent d'un dépassement des frontières musicales, culturelles et chantent tous sur une même scène en arabe dialectal (tunisien). De son Oriental jazz standards (spectacle de W.G.) à ses tissages métissés (2èmespectacle Mes Tissages), Billie Holiday, Oum Kolthoum, Chet Baker, Fairuz et bien d'autres l'accompagnent dans ses récits, et participent à la narration de son histoire dans Le Jasmin noir (MTL, 2016, Prix Comar-Découverte 2016). Ce livre est constitué de trois lettres écrites par une jeune femme tunisienne et adressées à son violeur. Ces lettres jamais reçues deviennent le lieu privilégié d'un questionnement sur des maux étouffés, sur une expérience douloureuse, un spasme, une contraction involontaire. Il s'agit ici de s'interroger sur un mutisme égorgeur, abusif qui représente une frontière symbolique et physique, à la fois, renseignant sur la représentation d'un corps aphone dans le texte.

© copyright all rights reserved

Si le personnage avait longtemps décidé de se taire, l'écriture de l'auteure et la posture de la narratrice, en revanche, rendent compte d'un reculement des frontières géographiques, sociales et culturelles, s'inscrivent hors du continuum local des idées et bravent, ainsi, l'interdit. À travers l'écriture des lettres, la narratrice anonyme crée une mise en scène de soi et de la mémoire, actualise le passé, le saisit dans son côté palpable. ELLE, narratrice anonyme, se mue en actrice ou en metteuse en scène pour recréer son passé. Le lieu du corpus lui permet d'encadrer son récit mémoriel, sans créer une situation d'échange. Le Jasmin noir devient donc le théâtre d'une résurrection narrative où une jeune femme parle d'un traumatisme de l'enfance et de ses fâcheuses conséquences sur sa vie, son corps. Les lettres du Jasmin prennent la dimension d'un lieu d'une « réappropriation de soi où [le] personnage [peut] s'immerger dans [ses] pensées et revivre le passé. L'évocation des souvenirs, des espaces parcourus, impliquent une représentation de soi » (Alice Borrego, « Béances de la mémoire : l'esthétique de la fragmentation », Littératures, 2017, p.68). Ces missives illustrent la présence de deux voix dans un corps, privilégient cette double fragmentation qui concerne à la fois « la fragmentation visible, esthétique, et la division interne du personnage » : la voix de l'énonciateur et celle du personnage.

Le topos dans ce récit mémoriel privilégie la notion d'iconicité car un bout de mémoire capté en image est étroitement lié à l'espace mémoriel. La mise en scène du processus mémoriel investit les lieux où se situent les « narrateurs ». Nous pouvons dès lors affirmer que dans ce sens, la spatialité est devenue un outil d'expression de la recherche mnésique. Nous retenons l'exemple suivant où les bribes d'images évoquées joignent l'espace fictif : « Une coupure de courant avait éteint la veilleuse que je mets toujours en marche avant de me coucher. Elle éclaire l'espace de ma chambre et celui de mes pensées. Elle m'aide à chasser momentanément les monstres effroyables qui me hantent sans relâche, qui me dévorent par petits bouts… le monstre que je suis… Le Monstre que tu es. » (p.22). Le sens est étroitement lié au contexte. Les connexions multiples qui se sont suivies dans le texte, entre le corps et l'espace, seraient à l'image de « la mémoire incorporée aux murs » dont parle Marguerite Duras dans ses Lieux (Les Lieux de Marguerite Duras, Minuit, 1997, p.96).

Le corps écartelé, ici et là-bas

Le corps dans Le Jasmin se soumet à un processus d'occidentalisation sur les bancs de la Sorbonne qui lui permettent de se mouvoir plus librement. L'école française devient signe de mouvement et de réappropriation corporelle. Le corps dans un espace occidental se hasarde dans un sentiment de libération auquel se mêlent culpabilité et inhibition émotionnelle, vit de nouvelles émotions et d'ardents désirs qui ne seront jamais consommés, car cet affranchissement n'est qu'apparent, le corps demeure assujetti sous les traits d'un agresseur symbolique. ELLE se condamne au rôle de fille et refuse celui de femme : « Je ne suis pourtant que l'ombre errante d'un semblant de femme… Je suis une enfant qui a oublié de grandir… Tu sais de quoi je parle ?!…une enfant de huit ans enfouie au fond d'une femme de trente ans…» (p.131-132)

© copyright all rights reserved

Le corps, dans Le Jasmin, fait l'expérience d'une douleur pure, vit avec les yeux une souffrance ambiguë mais indispensable à la trame narrative, une douleur sans nom qui suscite la curiosité du lecteur. ELLE s'adresse à une ombre vacillante, persistante, et tente de se libérer d'une déchirure dans la chair comme d'un mauvais sort. La jeune femme dans le texte balance entre les valeurs de la société occidentale et celles de la société arabo-musulmane. Elle marque ce déchirement entre deux cultures, deux espaces. « Suis-je condamnée à être en perpétuel état de manque ? [se demande-t-elle]. Ici je ne pense qu'à là-bas, je ne rêve que de là-bas, et là-bas, je n'arrive pas à me détacher d'ici, définitivement nostalgique, irrémédiablement noyée dans mes souvenirs, aussi bien les bons que les mauvais. » (p.89). Son corps se fait le continuum de la joie et de la souffrance, et se trouve écartelé entre une Tunisie nostalgique et une France fantasmée. Cette représentation du sujet féminin situé entre deux polarités, tradition et modernité, trouve à s'exprimer au niveau de son corps, c'est-à-dire dans sa chair même. Le personnage est pris de panique à l'idée de franchir le corps. L'intromission est synonyme de douleur. ELLE gémit, crie et pousse, comme pour se défaire d'un démon. Le corps abusé revient à se demander s'il arrive à se libérer un jour. ELLE se sert de cette idée inculquée comme alibi pour faire taire les sévères réprimandes de son compagnon : la femme arabe est traditionnellement perçue comme sexuellement limitée. Le viol tu(e), enferme le corps.

Le corps dans la vapeur tressaille

L'auteure pense la dualité au sein d'un espace littéraire. Elle met en évidence les contradictions et les ambiguïtés du monde arabe et représente la somme des contradictions qui le compose. La narratrice-observatrice évoque à plusieurs reprises la culture locale et marque son rejet d'un certain discours traditionnaliste, considéré comme schizophrène : ELLE, décrie à la page 79 du livre « ce temple de la nudité, de l'impudeur, de l'ostentation du voyeurisme » qu'est le hammam, où le corps se trouve être le théâtre d'un paradoxe pour la femme arabe : la chair doit toujours être latente, voilée, mais dans cet espace nous assistons à un « débordement universel de chairs, de corps flasques, de seins énormes, pendants, suspendus au buste, par une peau flétrie … » (p.79). Le personnage à jonction entre deux visions du monde diamétralement opposées, nous offre une vision plus nuancée, nie la dimension de fantasme souvent associée à la notion de migration : dans l'imaginaire commun, l'Europe est synonyme d'Eldorado et l'Afrique favorise l'enfermement et la précarité. Pour ELLE, l'idée de retourner au territoire natal est itérative dans le texte, un besoin irrépressible de rentrer en Tunisie resurgit constamment et sera chanté à la page 32 du Jasmin : « J'ai quitté mon pays, j'ai quitté ma maison, ma vie, ma triste vie, se traîne sans raison, j'ai quitté mon soleil, j'ai quitté ma mer bleue, leur souvenir se réveille, bien après mon adieu » (p.32).

Le corps figé. La main, la voix, en mouvement

« Quand tu chantes, tu as une voix tellement différente de ta voix quand tu parles… plus grave, plus profonde, plus mûre… tes deux voix sont très différentes. J'ai l'impression d'avoir écouté une chanteuse de cinquante ans… une femme de forte corpulence, d'un certain âge avec une histoire… beaucoup de souffrance. » (p.130). À l'expression corporelle, vient se greffer celle du verbe, portée par la musique. Le chant prend ici les allures de performativité. De cette écriture binaire articulée autour de la dichotomie liberté/enfermement, oscille le sujet entre des espaces antinomiques, ses mouvements sont de perpétuels va-et-vient. ELLE rompt les disjonctions spatiales par les lettres et la musique. Par ailleurs, la pluridimensionnalité du signe spatial atteint la scène, qui est considérée dans le récit, à la fois, comme le lieu de l'interdit et du dépassement. Le personnage jouit de la possibilité de transgresser les contours corporels et de mener sa voix/voie vers un espace de délivrance.

© copyright all rights reserved

Distancée du monde extérieur, la scène devient signe d'affranchissement et de liberté, de guérison et de folie. Elle se situe sur un niveau mitoyen entre un « ici » et un « ailleurs », représente un espace limitrophe qui n'est pas tout à fait coupé de la réalité, mais qui reste liminaire, ayant un pied dans le monde réel et un autre dans un univers fantasmé : « Je ne suis moi-même que sur scène… je n'arrive à me libérer de mon passé, mes monstres, mes ténèbres, à me décharger de mes peurs, ma haine, mon angoisse, à communiquer mon amour, ma passion, à embrasser l'infini que sur scène […]. Sur scène, nous nous aimons, nous nous caressons, nous nous offrons complètement l'un à l'autre, nous nous enlaçons, nous fusionnons, nous nous emmêlons, nous mélangeons nos salives et sueurs, nous faisons l'amour comme nous n'avons jamais réussi à le faire. » (p. 113).

La scène n'est pas uniquement le théâtre conventionnel. C'est tout espace où ELLE peut se libérer en chantant. D'ailleurs, la musique est elle-même un espace, une scène : « Et la musique. C'était notre jardin secret, notre oasis de paix, notre temple commun. Quand ses doigts et son archet cajolaient les cordes de son violoncelle, plus rien ne comptait. Tout vacillait autour de moi, tout s'évaporait, disparaissait comme par enchantement. Une brume légère enveloppait mes yeux, mon corps, mon existence. Une merveilleuse déchirure se produisait dans la surface du réel accablant, l'allégeant, me déchargeant, me soulageant. La terre dansait sous mes pieds, mes chagrins, mes peurs, ton image aussi. […] Tout devenait limpide. Il ne restait plus que lui et moi, ses doigts et mon gosier, ses yeux et mes yeux, dans un dialogue qui excède l'éloquence de tous les mots réunis, immergés dans un rayonnement exaltant, extragalactique. » (p.38-39).

Il se produit dans le livre un phénomène passible de différentes mutations du signe de l'espace entraînant des transformations au niveau du signe spatial. Ce havre s'octroiera par la musique de nouvelles significations et fonctions qui vont jusqu'à atteindre l'espace de sa chambre d'étudiante qui s'élargit et repousse ses murs pour prendre les dimensions de l'univers : « Ma petite chambre d'étudiante de douze mètres carrés prenait alors une dimension cosmique, en sa présence. » (p.32). Nous nous référons dans ce contexte à la topique freudienne qui prolonge l'analogie qui se dessine entre la psyché et les lieux (les pièces d'un appartement). Freud s'interroge si notre perception de l'espace ne serait pas « une extension de l'appareil psychique » (Résultats, idées, problèmes, T. II (1921-1938), PUF, 1985, p.288). Un mouvement vertical, vocal, traduit le rehaussement, efface la douleur, libère de l'intérieur et « permet le redressement, ce qu'on congédie l'avachissement » (Gaston Bachelard, La Poétique de l'espace, PUF, 1957, p.27). Nous retenons les propos de Michel Onfray dans La Sculpture de soi (Grasset et Fasquelle, 1993, p.80) : « Et l'on sait tout ce qui advint de cette position verticale : libération de la main, du cerveau, de l'intelligence, gain de cérébralité, prise de distance à l'égard de la bestialité, hominisation sous toutes ses formes, substitution de la vision à l'olfaction, de l'ouïe au toucher ». Par la musique, le chant, l'énonciatrice fait affranchir au lecteur des espaces distaux disjoints par des frontières murales à l'image d'une caméra mobile : la voix du texte traverse les parois et voit, à travers les tracés, la voix arabe qui chante en français. Le corps, source de souffrance, gît en victime. Le mâle dans le texte est incontestablement source du mal mais, à travers l'écriture, le corps cesse d'être victime, se redresse et se mue en sujet cherchant à se défendre.

L'irruption du filmique au sein du littéraire

Dans le Jasmin, « il est courant de distinguer, l'espace objectif et l'espace intérieur : les sentiments, les idées, les perceptions, les sensations… il y a une rencontre permanente entre ces deux espaces, l'un prolonge l'autre, l'un exprime l'autre, l'un agit sur l'autre et réciproquement » (Noureddine Kridis, Vitamines de sens, Tunis, Annawras, 1992, p.63).

© copyright all rights reserved

Ces deux espaces, imbriqués et indissociables, provoquent la représentation par leur mise en tension. Il est intéressant de noter qu'après regarder, c'est voir, ensuite c'est l'ouïe qui poursuit les descriptions visuelles dans le texte. Il y a également les perceptions tactiles qui viennent renforcer l'image mentale et rendre saillants ses détails. Le Jasmin noir est un récit lové entre papier et pellicule. Son écriture oscille entre page et image. Elle constitue, en effet, un espace transgressif, détruisant les normes des genres littéraires et donne sur le dehors, ou « l'outside » filmique. Le Jasmin « dérape » et vire vers le « visuel ». Des rapports d'inférence sont créés entre les segments spatiaux. Ils se trouvent contigus au moyen d'une écriture sensorielle : la vue, l'ouïe, le toucher, c'est-à-dire des raccords de nature visuelle, sonore et tactile exprimés par un aller-retour, un va-et-vient entre deux espaces : l'un mémoriel et l'autre matériel. Ceci permet d'accroître le potentiel scénique des lettres et offre au texte la possibilité de s'affranchir de la forme romanesque et de virer vers une forme cinématographique.

De cette écriture mnésique qui annonce l'irruption du filmique, ne naîtraient pas des images en mouvement ?

Par Myriam BOUABID

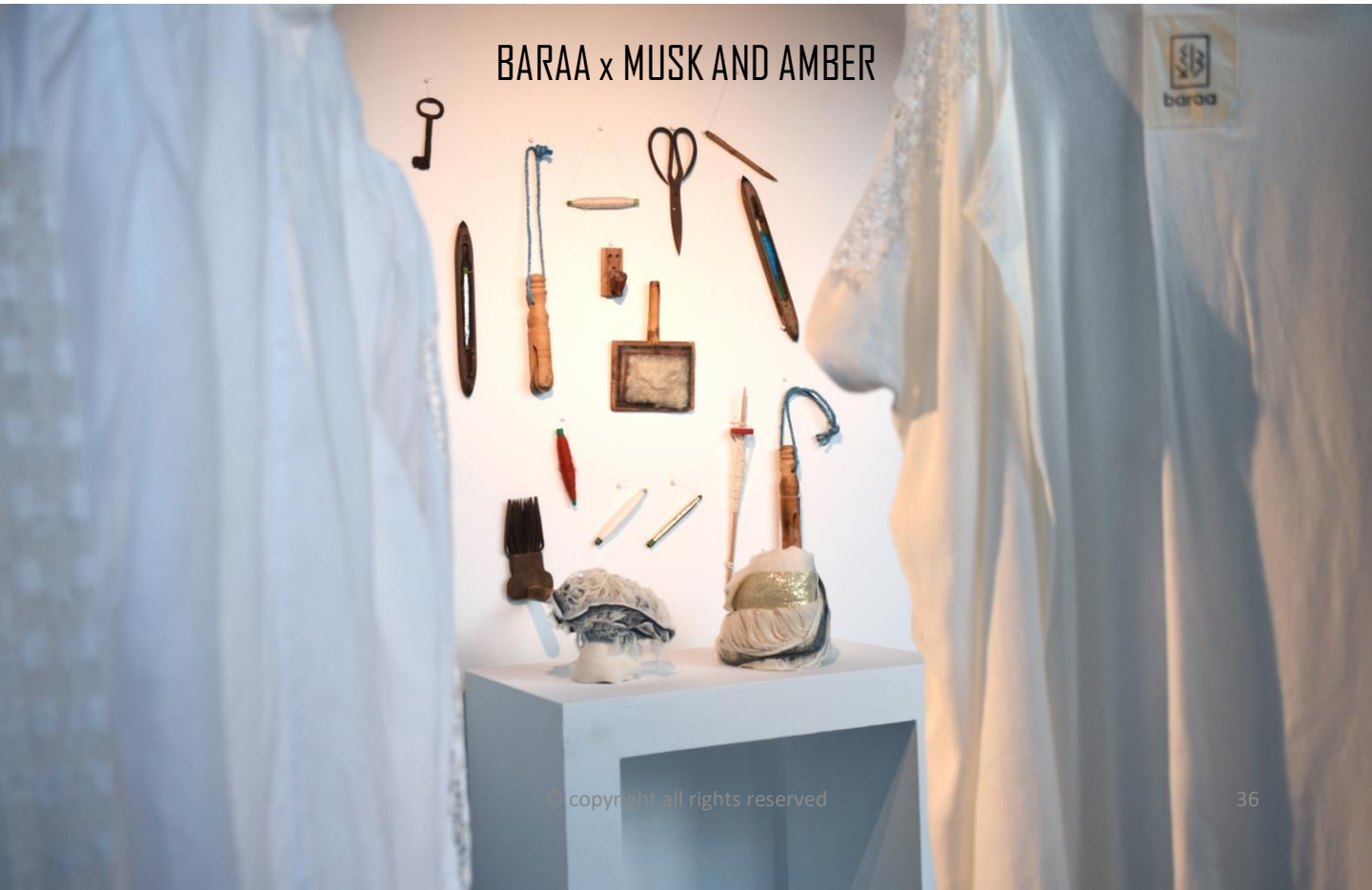
Qui est Myriam BOUBID ?

Myriam Bouabid, chercheuse en sémiotique et enseignante de langue française à L'Ecole d'Art et de Décoration, titulaire d'un Mastère en Littérature et Linguistique Françaises intitulé : «L'espace entre énonciation visuelle et scripturale dans Détruire dit-elle de Marguerite Duras ». Elle entame cette année un doctorat interdisciplinaire en recherches sémiotiques sur les études frontière.

© copyright all rights reserved

Points de rencontres: Quand le tissage renoue avec le patrimoine

Le tissage de la laine en Tunisie remonte au néolithique.
Selon certains spécialistes, la tradition du tissage et du tapis de laine serait née à Gafsa pour s'étendre à toute la Méditerranée. La région de Gafsa a perpétué cette tradition et jusqu'à une cinquantaine d'année, le commerce des couvertures et tapis de Gafsa était très prospère.
Aujourd'hui, la situation se dégrade : la relève des artisans n'est pas assurée et la commercialisation est problématique.
La Tunisie est un petit pays qui a été traversé par de nombreuses influences. Chaque région a aussi ses particularités et, de village en village, son tissage, sa broderie, son « point » caractéristique. Autrefois, une mère se devait de transmettre à sa fille ce patrimoine immatériel.
Pour plusieurs raisons, cette transmission ne s'opère plus.
Toutefois, aujourd'hui, en cette Tunisie si riche de son patrimoine textile, de jeunes entrepreneures semblent croire à nouveau en l'avenir du produit tissé et depuis la révolution un « retour aux sources « identitaire » s'est fait jour. De nombreux artistes se sont intéressés à l'artisanat de qualité ce qui a donné lieu à une révolution, celle des concept-store qui se sont répandus sur tout le pays à grande vitesse.



© copyright all rights reserved

Lamia Bousnina Ben Ayed reçoit dans sa galerie Musk and Amber aux berges du Lac en maîtresse de maison attentive. Si chaque exposition est différente d'une autre et nous emmène dans des univers très différents, la beauté est toujours au rendez-vous. Elle dit : « Il y a quelques années, après un parcours académique et professionnel à travers lequel je n'ai pas cessé de chercher ce qui me tenait le plus à cœur, à savoir cette soif insatiable de faire communiquer les cultures, les sensibilités, les civilisations, le projet de Musk and Amber s'est imposée à moi comme une évidence ». C'est le hasard du calendrier qui a vu se succéder dans le showroom deux artistes et créatrices et à travers celui-ci les artisanes de Tunisie. On lui a même demandé « tu te reconvertis ? », elle qui avait déjà organisé dans son showroom des présentations de capsules de Anissa Aïda, jeune fashion designer tunisienne.

Lamia Bousnina Ben Ayed avait prévu de présenter la collection estivale de BARAA x MUSK AND AMBER en juin en transformant son espace en plage de bord de mer avec ambiance estivale mais le confinement en a décidé autrement : c'est dans un cadre très sobre que BARAA est présentée en septembre. « Je tisse pour vous » est un plaidoyer pour un savoir-faire sublimé. BARAA Boubaker Guillou est convaincue que pour faire perdurer et revisiter le savoir-faire ancestral il faut encourager les artisans et les artisanes, « épine dorsale du tissage en Tunisie », pour la citer. Elle dit : « La Tunisie est le pays du tissage par excellence, qu'il soit artisanal ou industriel. L'artisanat emploie plus de 350 mille professionnels. A mon niveau, j'ai utilisé tous types de tissages avec des métiers à tissage vertical et horizontal ». Baraa, qui signifie « innocence », offre une mode durable, onirique et sincère, un vestiaire mixte pour des êtres libres et surtout un éloge à la Méditerranée. Baraa Boubaker Gouillou rêvait de valoriser le savoir-faire tunisien pour offrir un vestiaire intemporel empreint d'une fraicheur contemporaine. Sa marque voit le jour en 2009 et la créatrice se concentre sur le tissage du Hayek de Kairouan, en étamine de laine ainsi que sur le lin. Elle décide d'utiliser des tissages traditionnels aux rendus souples et plein de douceur, faire revivre des teintures naturelles, des coupes permettant à toutes les silhouettes de se mouvoir librement et de vivre la Méditerranée au quotidien de manière élégante et dégagée. Cette vision d'une mode durable et éthique lui ouvre les portes de prestigieuses maisons qui lui demandent des collections exclusives. Ses lins relevés de cuirs, ses ajourages que l'on pratiquait il y a encore trois générations et que l'on enseignait aux futures jeunes mariées se retrouvent dans ses créations. La « Maison by BARAA » est un retour aux parements de nos intérieurs : rideaux, jetés, plaids et coussins renouvellent les ambiances en donnant la sensation de retrouver un lieu authentique.

Ce qu'il faut retenir, au-delà de la success-story c'est que Baraa chérit le travail des artisans et des artisanes tunisiennes, derniers récipiendaires d'un savoir-faire ancestral. C'est sur ces derniers qu'elle s'appuie mais elle n'hésite pas à faire appel aux industriels tunisiens pour traiter les matériaux qui ne sont pas dans le circuit artisanal, comme le travail du cuir pour les vêtements ou pour les coussins. Elle a un projet de centre de tissage à Kelibia. Oui, le Tunisie est « le pays du tissage par excellence ».

© copyright all rights reserved

Latifa Hizem et NAKSHA

Latifa Hizem a eu plusieurs vies dans une vie mais elle suit le fil de sa passion : le patrimoine textile.

C'est avec une démarche similaire à celle d'une anthropologue qu'elle se met en 2010 à sillonner toute la Tunisie en en parcourant villes et villages pour y recenser des savoir-faire artisanaux et une multitude de richesses immatérielles soit insoupçonnées soit délaissées au profit de productions industrielles plus rentables. Dès lors, elle s'inquiète de voir cet héritage si particulier à chaque région de Tunisie disparaître et laisser la place à une folklorisation facile dont on ignorera au bout du compte les origines.

Latifa Hizem en parcourant le pays fait des rencontres magiques, généreuses et passionnantes. Elle est aussi, très probablement, inspirée par cette tradition selon laquelle le savoir-faire ancestral se transmet de mère en fille. Elle devient en quelque sorte et inconsciemment, la fille-légataire de toutes les artisanes dont elle croise le chemin. Elle créera la marque ASHKAN dont le sens est « passionnément » qui allie tradition et modernité en 2016. Elle collabore avec la Fondation Rambourg sur l'exposition événement, intitulée "l'éveil d'une nation". Elle fond en larmes lorsqu'elle voit l'état des habits beylicaux réduits à l'état de guenilles alors qu'ils sont placés sous la responsabilité de l'Institut National du Patrimoine. Elle réalise alors une collection capsule inspirée de l'époque beylicale et de ses fastes en Tunisie et met en place la boutique du musée dans laquelle les visiteurs peuvent prolonger de façon créative et originale leur expérience de l'exposition.

En créant ASHKAN au sein d'un groupe industriel elle inaugurait son premier concept-store aux Berges du Lac 2. Le succès a été immédiat et nombreuses sont les femmes qui se sont appropriées avec cette fierté du sentiment du « retour aux sources » cette première collection d'artisanat chic et revisité. Suivra la boutique de Hammamet, à Bab Errahma, au coin d'une ruelle pavée, avec une scénographie soignée. Tunisiens et étrangers s'y bousculaient. Ahkan store c'était la promotion de la création tunisienne et l'Association pour l'Accès au Financement et à la Compétitivité de l'Artisanat Rural (AAFCAR) exposait également dans le concept store qui organisait des événements autour du savoir-faire tunisien de qualité. Elle dit : « Pour moi, apposer l'étiquette made in Tunisia » sur mon produit, c'est un acte de patriotisme ! »

NAKSHA

Créée après la disparition de ASHKAN est un mot polysémique : « ciselage , beau travail) une marque originale dont l'ambition ultime est de faire voyager, à travers ses créations tissées (tableaux, jetés, chaussons, tenues …) l'Histoire, les histoires qui la font, la force de vie et la passion de tout un peuple traversé par plusieurs civilisations durant plusieurs millénaires et aux singularités multiples. Latifa les porte aussi, telle cette veste –cape en haïk noir-bleu, ou les expose, comme les portraits encadrés de femmes artisanes intitulés « soleils du monde ».

Latifa Hizem est intarissable lorsqu'il s'agit de patrimoine textile : elle est une grande collectionneuse et peut parler des heures des « hrems », les voiles que les mariées se devaient de fabriquer elle-même.

Désormais, elle crée des séries limitées qui racontent des histoires de vie.

NAKSHA x MUSK AND AMBER, exposé en décembre 2020 est une collection qui nous raconte nos origines et nous prédit notre avenir.

© copyright all rights reserved

Laissons la poésie parler d'elle-même :

« Quand, en ces temps incertains, dessiner s'impose et devient vital
Quand une étoffe de soie et un fil d'argent nous font voyager
Quand, irrésistiblement, nous mettons de la couleur sur nos passions
Quand, soudain, nos perceptions revêtent une subtilité d'orfèvrerie
Alors, la Vie elle-même s'élève, prend de l'ampleur et de la légèreté
Pour se raconter, pour raconter une histoire de Femmes …
Ces Femmes qui façonnent des poteries d'art, tissent lainage et soierie,
Brodent des rêves d'antan sur nos souvenirs d'enfance,
Sculptent, drapent, pétrissent et ornent
Argile, or, cuivre, terre, argent, fils, nacre, roseaux
Et redonnent aux matins ce goût unique du pain de nos grands-mères
Ancré dans nos mémoires…
Toutes ces Femmes qui, au quotidien, font naître de leurs mains
Les secrets de l'émerveillement de la Vie…
Femmes courage,
Femmes indépendantes,
Femmes rurales,
Femmes artisanes,
Femmes artistes,
Femmes créatrices,
Femmes mères,
Toutes les Femmes que sont les Femmes de mon pays… »

Latifa Hizem (décembre 2020)

© copyright all rights reserved

AAFCAR est une association pour l'accès au financement et à la compétitivité de l'artisanat rural. À sa tête, ses membres fondatrices Catherine Gobbi et Héla Annabi, architectes, se proposent de pérenniser les techniques artisanales ancestrales et de garantir leur valorisation par l'utilisation de matières premières naturelles et durables tunisiennes. Elles plaident en faveur de l'émergence d'un tissu micro entrepreneurial socialement responsable et équitable en matière d'égalité des chances. Elles ont pour but de faire revivre des métiers en voie de disparition par la transmission des savoirs et savoir-faire aux générations futures. Ainsi, AAFCAR contribue -t-elle à la consolidation du patrimoine culturel tunisien. Et puis c'est la bataille ultime de toutes ces créatrices : il s'agit d'ancrer chez les artisanes et artisans les valeurs d'estime de soi et de réappropriation de leur propre identité culturelle.

AAFCAR incite au voyage ! C'est souvent en découvrant un produit que l'on va vers sa région. C'est aussi une des missions de l'association : impulser un tourisme du terroir en vue d'un développement économique des régions. Les produits sont divers (poteries de Sejnane, cuivre de Kairouan, laine keffoise, Alfa de Sbeïtla et de Kasserine mais toujours caractéristiques d'une région).

Une collaboration avec la boutique « artisans » au mall of Sousse, nouvellement ouvert démontre qu'il y a de la demande pour l'authentique.

La devise d'AAFCAR est « un artisanat, des savoir-faire, une solidarité ».

De solidarité, parlons- en : pendant le confinement mars 2019, Latifa Hizem et AAFCAR ont mis en place une chaîne de solidarité pour aider les artisanes : elles ont fait confectionner des masques dont le produit allait aux petites mains dans le besoin, dans les régions.

Hella Annabi dit : « grâce à AAFCAR une dynamique s'est créée notamment au niveau du tissage de l'alfa : il n'y avait personne qui personne qui s'occupait de ce tissage si particulier à Kasserine et Sbeïtla. Désormais, outre des dessous de plats, plats objets décoratifs, l'alfa est incorporé à des tissages en étamine de laine kairouanais, tapis, coussins… »

Fatma Samette et KERKENATISS

Il y a trente ans, Fatma Samette artiste plasticienne réalisait un pari fou : faire revivre le patrimoine textile de kerkennah. L'archipel est particulier, situé au large de Sfax, à deux heures et quart de bac. Il est long de 42 km et sa largeur ne dépasse pas les 10 km. Autrement dit, il est minuscule. Ajoutez à cela une très faible densité géographique (quinze-mille habitants) et pas de transport en commun. Pourtant tout le monde se connaît – ou se déteste. Et ses tissages sont multiples et uniques. Les fils utilisés portent des noms spécifiques tels que : cannetille, jaseron, ou filé. Chacun de ces fils nécessite une technique de travail différente. Le point de kerkennah est un point compté sur une étoffe. Outre le géométrique point de croix bi-coloré kerkennien, réalisé sur plusieurs étoffes, la laine, le coton, le lin ainsi que la broderie anglaise et la dentelle sont des spécialités de l'archipel. Le métier se perdait et pour réaliser une pièce, il fallait aller courir d'un village à l'autre.

© copyright all rights reserved

Fatma Samette achète un entrepôt à Ouled Kacem pour regrouper les actrices (tisseuse, brodeuses, fileuses) et crée sa marque, Kerkenatiss. Créer un lieu où pouvaient se rassembler toutes ces compétences était un grand pas en avant. Organiser un réseau en était un autre et c'est chose faite aujourd'hui. Kerkenatisss est organisé telle une toile où chaque artisane travaille séparément et converge vers un but : la pièce accomplie. Pour le tissage, elle a deux têtes de réseau, ainsi que pour la couture. Les productions de kerkennatiss sont multiples : tapis aux points brevetés, nappes, parures et jetés, des hrems des écharpes, des tenues, principalement du prêt à porter, pour être porté tous les jours ... Fatma Samette est une encyclopédie intarissable sur le tissage et le savoir-faire de son archipel. Ecrire un livre sur la richesse du patrimoine textile de Kerkennah est son projet.

On ne peut que saluer l'engagement de toutes ces créatrices qui véhiculent au-delà des clichés une image plus juste de leur patrimoine, en le renouvelant, le revisitant, le magnifiant. Ces initiatives, qui sont féminines, mettent en lumière une des caractéristiques de la Tunisie depuis Elyssa, la fondatrice de Carthage : les femmes y jouent un rôle social, économique et culturel hors du commun.

Par Edia LESAGE

Qui est Edia LESAGE ?

Hédia Lesage a été conseillère des services publics au Ministère des Finances en Tunisie, chargée du budget des ministères de la Culture et de la Jeunesse et de l'Enfance. Elle a ensuite été chargée de la programmation budgétaire à l'Institut National du Patrimoine.

Aujourd'hui enseignante, elle continue à agir dans le domaine culturel et en relaie l'actualité en écrivant des chroniques et des articles dans diverses revues, qu'elles soient en ligne (Transverse, Ideo magazine, 1001 Tunisie, Highlights) ou sur papier (Femmes de Tunisie, Maisons de Tunisie, IDDco).

Cinéma, femme et lutte : la féminisation de l'industrie cinématographique dans les pays du Maghreb

Dès sa naissance en 1895, le cinéma était toujours présent sur la terre du grand Maghreb. Les territoires maghrébins étaient toujours un témoin pour plusieurs tournages des grands films étrangers comme “Les Cinq Gentlemen maudits”, le premier long métrage réalisé par Julien Duvivier sur le continent africain, tourné en Tunisie en 1919, "Tarazan, l'homme singe” tourné en Algérie en 1932 et “Les Hommes nouveaux”, un film d’Émile-Bernard Donatien et Édouard-Émile Violet, tourné au Maroc en 1922. Mais est-ce qu’on peut parler d’un cinéma national avec des réalisateurs et des équipes étrangères ? Un cinéma national avec des histoires non-nationales ? Les historiens du cinéma et les cinéastes affirment que nous pouvons parler d'un cinéma national tunisien, algérien ou marocain qu’à partir des années 60, après l’indépendance de ces trois pays voisins. En effet, ces derniers ont presque la même histoire mais chacun d’eux garde sa particularité. Aussi, nous pouvons dire que chaque pays du Maghreb a son propre cinéma avec des tournants presque identiques. Après l'apparence des réalisateurs hommes en Tunisie comme Omar khlifi, l’homme qui a voulu recréer l’histoire de la Tunisie avec ses films “L'Aube”, “Le Rebelle” et “Les Fellagas”, pour l’Algérie, c’est les combattants de l’A.L.N qui ont pris la relève pour réaliser des documentaires pour la télévision comme “Les Infirmières de l'A.L.N et au Maroc, c’est Mohamed Ousfour qu’a réalisé “Le Fils maudit”, le premier film marocain en 1958. Quant aux femmes maghrébines, elles s’imposent comme des cinéastes au tournant des années 1970. Ces femmes cinéastes ont proposé des images inattendues des luttes pour lesquelles elles s’engagent comme la critique des politiques étatiques, le combat féministe et même la lutte anti-impérialiste. Avec ces films, on a pu voir une autre image du peuple maghrébin, on a pu voir l’autre moitié du peuple.

© copyright all rights reserved

Le cinéma féminin arabe : quelques repères historiques

Salma Baccar, la première réalisatrice Tunisienne :

En Tunisie, le premier film réalisé par une femme était Fatma 75 de Salma Baccar. Salma Baccar était membre de la fédération tunisienne des cinéastes amateurs. Elle a commencé à travailler comme assistante-réalisatrice et réalisatrice de documentaires avec la télévision Tunisienne et c'est le cas de la majorité des réalisatrices arabes pendant cette période. Le film Fatma 75 est commandé par le premier président tunisien Habib Bourguiba pour célébrer l'année internationale des femmes et il est censuré par la suite par le même président. Salma Baccar a essayé avec son film de réécrire l'Histoire nationale de la Tunisie. Pour le régime tunisien, le film ne raconte pas la version officielle de l'Histoire dont Bourguiba serait le père du féminisme tunisien. Et même le choix du titre du film était révélateur de la position qu'elle prend la réalisatrice de la question des droits des femmes. En fait, pendant la période coloniale, toutes les femmes tunisiennes s'appelaient Fatma dans les films orientalistes. On remarque déjà avec ce film, ce cinéma, la volonté de changer l'axe de la perception de la lutte. Salma Baccar a pu dire dans son film que c'est grace au président que la femme a des droits en Tunisie. Mais, elle a choisi de mentionner aussi les autres activistes qui ont combattu pour ces droits.

Assia Djebar, la première réalisatrice algérienne :

L'universitaire, la romancière et la cinéaste algérienne, Assia Djebar, est l'une des figures qui ont marqué l'histoire du cinéma maghrébin. Elle a poursuivi ses études supérieures à l'École normale supérieure de Sèvres où elle sera exclue après, pour avoir participé à une grève organisée par l'Union générale des Étudiants musulmans algériens. Assia a aussi marqué son nom dans le monde de la littérature et elle est devenue un des noms des auteurs les plus célèbres et les plus influents du Maghreb. Assia est la première auteure nord-africaine qui a été élue à l'Académie française en 2005. La nouba des femmes du Mont Chenoua est la première œuvre cinématographique réalisée par Assia en 1977/1979. Ce film a gagné le prix de la critique internationale au festival de Venise. Un documentaire ou une fiction ? C'est une question qui ne se pose pas pour Assia Djebar. Dans un article apparu dans la presse algérienne en 1978, Assia a dit « Le documentaire ou la fiction, je ne sais pas trop : l'un dans l'autre, peut-être. Le film, pour moi, c'est la recherche de la parole, du son. De la parole d'autre que moi, qui est celle des femmes du Chenoua, par solidarité pour les femmes de mon enfance ». Assia, à travers ce film, a lutté contre l'oubli de ce qui s'est passé, l'oubli de ces grandes femmes et de leurs paroles. C'est un hommage aux femmes de Mont Chenoua. C'est une chance pour ces mères de parler et surtout d'être écoutées. Notre Assia a joué avec tous les armes disponibles sous ses mains pour mener son combat, celui de la femme.

Farida Benlyazid, pionnière du cinéma maghrébine et première réalisatrice marocaine :

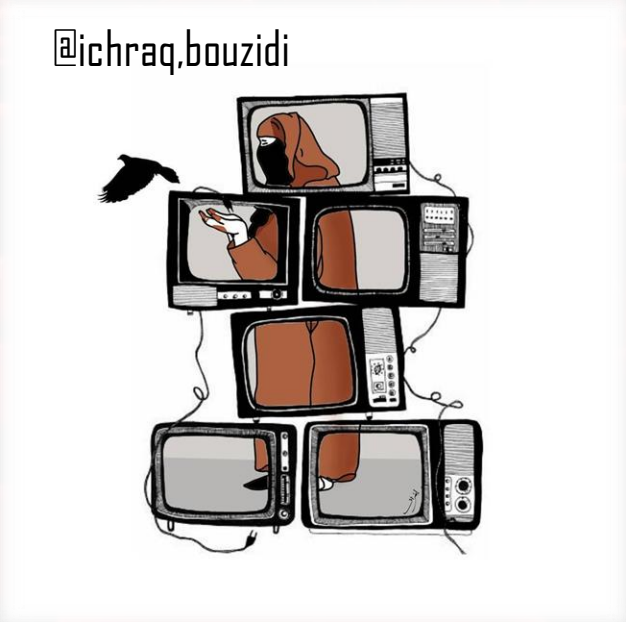
Farida Benlyazid est la seule femme maghrébine qui a commencé sa carrière en tant que productrice, scénariste et réalisatrice. Elle est l'une des rares femmes qui n'a pas passé par les salles de montages ou par les feuilles de la scripte pour arriver à la réalisation. Elle a poursuivi des études cinématographiques à Paris et l'école supérieure des études cinématographiques.

© copyright all rights reserved

Elle a aussi travaillé comme critique du cinéma dans plusieurs revues marocaines.Le premier travail, qui a marqué sa carrière, est sa collaboration en tant que productrice sur le premier long métrage de Jilali Ferhati, Une brèche dans le mur. Le succès inattendu de ce film les a amenés à retravailler ensemble sur l'écriture de son deuxième long métrage, Poupées de roseau, un film qui traite la condition de la femme dans les sociétés musulmanes contemporaines. En 1989, elle réalise son premier long métrage, Une porte sur le ciel. Avec ses films notamment Une porte sur le ciel, elle donne une autre image de l'ouverture de l'esprit et de la tolérence et une autre image de la femme dans la réligion, de la femme face aux traditions et aux cultures populaires. Ce film est dédié à une personnalité historique de Fès, Fatima El Fihriya. Un film profondément humaniste, où une femme transforme la maison de son père décédé en Zaouia, un refuge dédié aux femmes.

Le cinéma féminin arabe : « Silence, elles tournent ! »

Selon « les autres », avoir son bac avec une bonne moyenne puis décider de poursuivre des études cinématographiques pour réaliser son rêve n'est pas toujours une bonne "affaire" pour une fille, (Remarque : les autres sont les personnes qui pensent "faire des études cinématographiques" signifie "devenir une actrice"). Hélas, la SURPRISE, vous voulez étudier le cinéma pour devenir un cameraMAN, la honte. Alors, Ladies, je regroupe quelques réflexions que vous entendrez sûrement dès que vous prenez la décision de faire des études cinématographiques : Premièrement, "vous êtes dans une école de cinéma ? Nous allons vous voir jouer dans un feuilleton ce ramadan ?". C'est une question que tout le monde entendra. Deuxièmement, "Votre famille est-elle au courant que "leur fille" étudie le cinéma ?". La honte. Troisièmement, "Que pensez-vous des films tunisiens/algériens/marocains qui sont tournés dans des hammams avec des scènes de sex, où les acteurs disent des gros mots ?" allez-y réponds ! C'est un test pour savoir si vous êtes "une bonne fille" ou pas ! quatrièmement, "le scripte, c'est un métier pour femme, parce que les femmes sont passionnées par les détails et plus organisées par rapport aux hommes …" Huuum, oui pourquoi pas ! Enfin, "les salles de montage, les vraies cuisines du cinéma, sont faites pour les femmes, pas de déplacements, pas de tournages dans les déserts, pas de poids lourds à porter … et surtout travaillée comme monteuse, c'est avoir des horaires flexibles, donc, vous pouvez assurer votre travail en tant que mère, soeur, fille ou épouse…" oui, parce que les hommes ne sont pas des pères, frères, fils ou époux. Et devinez quoi ? Parfois, ce sont les enseignants de l'université qui peuvent dire des telles phrases. Ces réflexions peuvent vous sembler ironiques, mais je vous assure, qu'une fille qui poursuit des études cinématographiques a entendu au moins une de ces remarques. Alors, pour conclure, on peut dire qu'il y a des métiers cinématographiques qui sont considérées comme des métiers pour femmes et des autres métiers non ! Pour les hommes, ce n'est pas trop important, ils peuvent choisir n'importe quel métier, ils peuvent tout faire. La majorité des réalisatrices maghrébines, pendant les années 70, sont entrées dans le monde de 7ème art par ces métiers qui sont réputés "pour femme" principalement "le montage".



© copyright all rights reserved

Du montage à la réalisation

Moufida Tlatli :

Elle est née le 4 août 1947 à Tunis et vient de nous quitter le 7 février 2021. Notre Moufida décroche son diplôme de monteuse de l'IDHEC de Paris en 1968. Elle a travaillé comme monteuse dans plusieurs films qui ont marqué l'Histoire des cinémas arabes comme Halfaouine du tunisien Férid Boughedir, Omar Gatleto d'algérien Merzak Allouache … En passant deux décennies à manipuler les rushs des films réalisés par des hommes, Moufida, la femme qui a entendu le silence des palais, a réussi à se sortir de l'obscurité des salles du montage à la lumière des plateaux de tournage avec son long-métrage, Les silences du palais en 1994. Avec ce film, Moufida remporte un double succès national et international, succès auprès de la critique que du public, un succès jamais atteint par aucun film d'une femme arabe.

Yamina Bachir-Chouikh :

Yamina est née le 20 mars 1954 en Algérie. Elle s'est formée dans le centre national du cinéma algérien. Elle est passée par les deux grands métiers "réputés pour femmes", le scripte, en début de carrière et après le montage. Yamina a commencé sa carrière artistique en tant que scripte sur les plateaux de deux des grands films maghrébins, Omar Gatlato de Merzak Allouache en 1976 et Vent de sable de Mohamed Lakhdar-Hamina en 1982. Par la suite, elle devient la monteuse de la plupart des réalisations de son futur époux "Mohamed Chouikh". En 2002, elle réalise son premier long-métrage, Rachida, dont le scénario a été écrit depuis 1996. Dans son premier film, Yamina a abordé la violence qui a touché l'Algérie et le peuple algérien pendant la décennie noire à travers le regard d'une institutrice non voilée, qui était la victime d'une troupe des terroristes, dont l'un de ses membres est son ancien élève. Pour échapper à leur oppression, elle se réfugie chez sa mère, dans un petit village… Elle pensait que la violence ne s'était pas propagée dans toute l'Algérie …

Elles ont osé …

Pendant les années 2000, les réalisatrices maghrébines ont osé de projeter sur les grands écrans des salles du cinéma des sujets tabous comme la prostitution, le viol … Elles avaient certes un mot à dire sur ces sujets et ces tabous où les femmes étaient toujours le personnage principal, qui était toujours regardé/filmé par un regard masculin.

Maryam Touzani :

La réalisatrice marocaine Maryam Touzani, qui est journaliste par formation, a utilisé le cinéma pour filmer les autres femmes que la société ignore et marginalise à chaque occasion. Maryam Touzani a obligé le monde à voir ces femmes, qui vendent leurs corps par choix ou par obligation, ce n'est pas notre question. Ces femmes vendent leurs corps aux hommes pour quelques instants de "jouissance non réciproque". Et juste quelques secondes après, ils les jettent et pourquoi pas les insultent, en essayant de jeter avec elles, "leur péché". En 2014, elle a réalisé un documentaire, Sous ma vieille peau/Much loved, sur la prostitution au Maroc. Ce film sera, plus tard, utilisé comme une base pour le film de son époux, Nabil Ayouch, Much Loved. Dès qu'elles vieillissent, ces femmes de joie qui étaient utilisées comme des objets sexuels, personne ne veut les voir ou les entendre, même leurs proches. Maryam, avec ce film, a mis en évidence ces femmes et leurs histoires que la société a toujours voulu éliminer.

Kaouther Ben Hania :

Une femme a osé porter plainte et une autre a osé filmer. La belle et la meute est un film réalisé par la tunisienne Kaouther Ben Hania en 2017. C'est un film tiré d'une histoire vraie qui s'est passé en Tunisie post-révolution. C'est l'histoire de Myriam violée par les policiers pendant un contrôle et qui a lutté jusqu'au bout pour avoir condamné ses violeurs. Ce film nous fait découvrir ce qui est encore pire que la violence physique qu'elle a subie, c'est la violence verbale et morale qu'elle a vécu la combattante Myriam pendant toute la nuit passée dans l'office de Police.

© copyright all rights reserved

C’est l’une de ces histoires qui ont marqué les tunisien.ne.s après la révolution et l’une des histoires qui nous a donné l’espoir quel que soit la poste occupé par l’accusé, nous pouvons gagner la lutte. Une telle histoire doit être filmée et projetée sur tous les grands écrans. Avec ces femmes qui ont fait du cinéma, on remarque une évolution de l’image féminine, une autre vision et une vérité qui sort sur les grands écrans. Ces réalisatrices qui ont décidé de rester, parfois dans la simplicité technique, elles ont fait des choses réalistes mais efficaces, elles ont tourné des histoires honnêtes. Ces réalisatrices ne font pas seulement des films pour une élite mais des films pour le grand public. Elles ont cru au 7ème art et à l’image pour se parler et parler d’autres femmes.

Aujourd’hui les femmes maghrébines ont pris la parole dans plusieurs domaines pour s'exprimer et pour se défendre. Elles tombent parfois dans des clichés, mais elles essayent toujours de s’évoluer et elles n'arrêtent pas de le faire. Et surtout, qu’elles osent toujours filmer ce qu’elles veulent, sans censure et d’une manière honnête, surtout avec la démocratisation médiatique et l'émergence de festivals dédiés aux femmes qui jouent un rôle très important pour promouvoir ces femmes, leurs œuvres et un lieu de rencontre et d’échange.

Une pensée pour elles...

Pour l’amour de ces femmes, ces soldats invisibles qui passent toujours dans l’ombre, derrière les projecteurs et leurs noms passent toujours dans la fin de la liste du générique, les techniciennes du cinéma. Sans elles, aucun film, ni le cinéma, n'auraient existé sous sa forme actuelle. Pour l’amour de ces femmes, qui travaillent, jours et nuits, dans des conditions qui ne sont pas toujours bonnes, parfois exposées mêmes, aux harcèlements sexuels de leurs "collègues", leurs collègues qui minimisent, de temps en temps, leurs savoirs faire. Pour l’amour de ces héroïnes qui mènent ce combat pour arriver à marquer leurs noms malgré tout. Mesdames, merci ! Et en espérant qu’un jour, nous arriverons à féminiser tous les métiers du cinéma et même leurs noms.

Par Aya AMOR CHRI

BIO EXPRESS

Née en décembre 1995, à Gabès en Tunisie, Aya Amor Chriki est photographe, vidéaste et formatrice tunisienne, installée à Saint-Etienne en France. Aya est diplômée en cinéma et audiovisuel d'ISAMM de la Manouba. Elle a travaillé en tant que rédactrice, cadreuse, monteuse et créatrice de contenu avec plusieurs agences en Tunisie et en France. Elle a aussi occupé le poste de responsable dans le département film dans le festival international du cinéma “Gabec Cinéma Fen” en 2019. Elle s'intéresse dans sa recherche à la question de la femme dans l’art contemporain du monde arabo-musulman.

© copyright all rights reserved

Trait-d'Union

MAGAZINE

© copyright all rights reserved

Le digital au féminin

Interview avec Olfa Dabbebi

« J'ai eu le plaisir d'interviewer Olfa Dabbebi, une jeune illustratrice et designer graphique qui a fait preuve de beaucoup de courage et de détermination pour vaincre sa maladie et pour se prouver dans un domaine qui essaie de se faire une place en Tunisie.
Je vous laisse lire et contempler les tableaux de notre artiste atypique, et j'espère avoir pu vous transmettre le plaisir que j'ai eu lors de la préparation de cette interview. »

© copyright all rights reserved

TU: Qui est Olfa Dabbebi?

O. D: Une jeune tunisienne de 24 ans, passionnée par la peinture dès mon enfance. Après l'obtention de mon baccalauréat, j'ai intégré l'académie pilote des arts et de la création où j'ai obtenu mon diplôme de designer graphique. L'idée de commencer les illustrations m'est survenue au cours de ma première année académique, et, depuis lors, je me suis entièrement consacrée à développer mon savoir-faire artistique. Je suis arrivée, jusqu'à maintenant, à collecter une cinquantaine de tableaux.

TU: Vous souffrez d'une maladie rare, qu'est-ce que c'est ? Et est-ce que c'est bien elle qui vous a poussé à intégrer le domaine artistique?

O. D: Je souffre d'une dystonie néonatale, une maladie neurologique entrainant un trouble du tonus musculaire.
Mon handicap était peut-être la raison pour laquelle j'ai persévéré davantage mais il n'a jamais été la raison pour laquelle j'ai choisi le domaine artistique. Et je ne vous cache pas que l'art était mon refuge à une certaine période de ma vie, il m'a beaucoup aidé à dépasser mon handicap et de m'intégrer au sein de la société. De toute façon je ne m'imaginais pas faire autre chose, car si l'art ne m'avait pas choisi, je l'aurais choisi moi-même.

TU: Comment évaluez-vous l'intégration des personnes porteuses de handicap dans des métiers d'art et de culture, en Tunisie ? Et en quoi consiste votre rôle, en tant qu'artiste, dans cette intégration ?

O. D: Les réussites d'intégration professionnelles sont marginales et seuls les handicapés qui croient en leurs dons et qui cultivent leurs savoir-faire artistiques y arrivent. En tant qu'artiste, je me sens responsable de sensibiliser au handicap, d'inciter toute personne à besoins spécifiques, à dépasser sa peur et à se montrer confidente face à la société, et de prouver à autrui que le fait de porter un handicap ne fait pas de nous des handicapés et ceci va être très prochainement le sujet de mes tableaux.

TU : Quelle est la différence entre art digital et design graphique ?

O. D: En fait L'art digital c'est le concept qui englobe le design graphique, l'illustration… Le designer graphique est un métier à part entière qui touche tout ce qui en rapport avec l'identité visuelle, et la conception graphique des supports de communication.

TU : Qu'elle est la particularité de l'art digital par rapport à la peinture ?

O. D : Selon moi l'art digital est illimité par rapport à la peinture. D'abord, on dispose d'une palette de couleurs riches et infinies, et on a la possibilité de créer n'importe quel concept. Il permet aussi d'éterniser l'art classique et peut même lui donner une seconde vie.

TU: Rencontrez-vous des difficultés d'ordre matériel et d'équipement dans votre pratique artistique ?

O. D: Non, pas du tout, d'ailleurs l'avantage dans ce domaine c'est qu'on n'a pas besoin de beaucoup de ressources matérielles, il suffit d'une tablette ou d'un PC et d'une bonne qualité d'impression est le tour est joué.

TU: Comment voyez-vous l'avenir de l'art digital en Tunisie ?

O. D: Je suis optimiste pour l'avenir de cet art en Tunisie, et j'aimerais bien qu'il soit un jour reconnu comme un art parmi d'autres. Je compte sur la jeunesse pour promouvoir cet art et déterrer leurs œuvres parce qu'on a beaucoup de talents enfouis et ce sont justement ces talents qui sculpteront l'avenir de l'art digital.

© copyright all rights reserved

TU: Comment faites-vous pour vous ressourcer ?

O. D: C'est important de trouver des moyens pour se ressourcer parce que même si on est passionné, il y a des moments où on cède face à l'incertitude de la vie. Personnellement, je suis accro au camping, la nature me permet de me détendre, de renouveler mon énergie pour pouvoir continuer. J'aime aussi le ciné et le théâtre, les évènements culturels d'une façon générale me procurent un nouveau souffle.

TU: Y a-t-il une complémentarité entre vos études académiques et votre pratique d'art digital ?

O. D: Oui, en fait ma spécialité est design graphique, du coup j'avais l'avantage dans le cadre de mes études de manipuler les logiciels du design graphique : adobe Illustrator et adobe Photoshop, que j'utilise actuellement pour les illustrations.

TU: Des artistes digitaux qui vous inspirent ?

O. D: A l'échelle mondiale, il y a Alexis Rakun et Robin Eisenberg, deux illustratrices américaines qui travaillent sur les silhouettes de femmes et j'aime beaucoup leurs prestations. Et bien sûr je ne peux pas m'en passer de jeter un coup d'œil, au quotidien, sur Pinterest qui me procure une matière inspirante.

TU: Avez-vous une identité graphique ?

O. D: Oui, d'abord ce qui me caractérise c'est que je travaille avec la palette des couleurs de la galaxie: le rose, le violet et le bleu. Après, il y a ma signature qui est composée de mes initiales et la syllabe Om.

TU: Pourquoi la figure féminine tient-elle une place de choix dans vos tableaux ?

O. D: Parce que c'est ma principale source d'inspiration, pour moi la femme est le centre de l'univers, le symbole de la force et de la beauté.

TU: Votre tableau préféré ?

O. D: Chaque tableau porte une partie de moi, de mon vécu, de mon ressenti, je les aime tous sans exception. Avant, j'avais une petite préférence envers « The Aura »

«Aura is what reflects in the heart, what you bring into the world, and what people want to learn from you ». En ce moment, je sais qui je suis et de quoi je suis capable, plus rêveuse et déterminée qu'avant, je vise loin, je vise the top of the world…
« Top of the world »

TU: Les retours par rapport aux expositions que vous avez faites ?

O. D: J'ai exposé deux fois, la première était à Ibnou Rachik à Tunis, j'ai eu l'honneur d'introduire le concept de l'art digital dans cet espace et je n'ai eu que des retours positifs. Le public qui est venu à cette expo n'était pas très familiarisé avec le digital, mais il a beaucoup apprécié mon travail et m'a beaucoup encouragé à avancer.
Ma deuxième exposition « le digital au féminin » a eu lieu récemment à l'espace We Code à mutuelle ville, l'ambiance était chaleureuse et conviviale, en présence de plusieurs jeunes artistes tunisiens.

© copyright all rights reserved

TU: Quel est le public visé par vos expos ?

O. D: Mes tableaux sont faits pour tous, d'où l'hétérogénéité de mon public. J'ai accueilli des visiteurs de toute tranche d'âge, de tous les goûts artistiques, mais qui ont en commun, l'amour de l'art et de la créativité. D'ailleurs, J'étais agréablement surprise par l'intérêt qu'ils portaient aux thèmes abordés dans mes tableaux, au temps pris pour compléter chacun, et aux techniques que j'utilise, et ça m'a fait beaucoup plaisir de répondre à leurs questions.

TU: Êtes-vous ouverte à d'autres opportunités en dehors de la Tunisie ?

O. D: J'ai une dette de reconnaissance envers la Tunisie où j'ai beaucoup appris et j'y apprends toujours. Je suis une artiste en cours de construction, et je pense qu'on ne peut viser loin, qu'après être confirmé à l'échelle locale, sinon bien sûr que je suis ouverte à toute opportunité ou collaboration à l'échelle locale ou à l'étranger.

TU: Est-ce qu'on peut vivre de sa passion ?

O. D: En Tunisie, c'est tellement difficile voire impossible de vivre de sa passion. Personnellement, si je vais me limiter aux expositions, je n'atteindrai jamais le niveau de vie où je me sentirai à l'aise et capable de donner le plus, du coup, je faisais beaucoup de freelance puisque à la base je suis designer graphique donc je dirais plutôt qu'il faut bosser pour faire vivre sa passion.

TU: Le statut d'une femme artiste dans la société tunisienne, ça sonne comment à vos oreilles ?

O. D: Un challenge. Etre artiste déjà est un challenge, que dire une artiste femme, et dans mon cas, artiste femme handicapée, c'est vraiment une lutte perpétuelle. Mais on ne lâche rien.

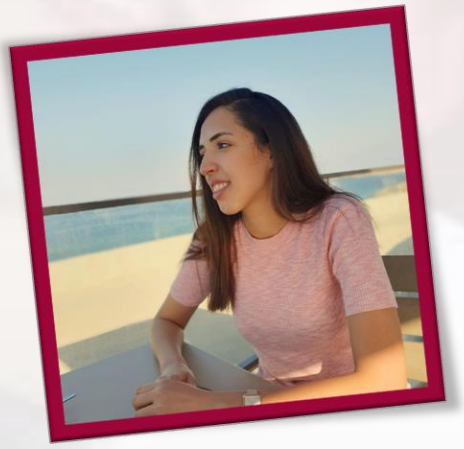
TU: Vos projets pour le futur ?

O. D: D'abord j'aimerais bien collaborer avec d'autres artistes féminines dans les différents pays arabes pour une exposition commune ou un évènement culturel pour justement promouvoir la femme maghrébine. Sinon, j'envisage, très prochainement, de lancer ma propre startup pour commercialiser des produits qui portent mes illustrations, mais je dois avant tout faire une bonne étude du marché pour pouvoir se lancer dans un projet pareil.

TU: Le message que vous voulez transmettre aux jeunes ?

O. D: C'est surtout aux jeunes femmes que je m'adresse, c'est vrai que le don vous met sur le chemin du succès mais c'est avec l'engagement et le dévouement que vous avancez. Fixez vos objectifs, concentrez vos efforts pour les atteindre et ne laissez personne vous rabaisser. Finalement, je voulais dire persévérez, persévérez et à jamais persévérez.

Propos recueillis par Oumayma DZIRI



Née en septembre 1996 à Tunis, Oumayma Dziri est graduée de la faculté de médecine dentaire de Monastir, Tunisie. Membre actif au sein de l'association tunisienne des étudiants en médecine dentaire, elle voue une grande passion pour l'art et la littérature.

© copyright all rights reserved

2.Parcours d'exceptions

11. «Ana hiya, hiya ana, ana houma, houma ana» par Saadia MOSBAH P.53
12. « Fadéla M'Rabet : une battante » par Benaouda LEBDAI P.54
13. « Malika el Fassi et le combat pour l'émancipation des femmes marocaines » par Jihane KHIARA P.58
14. « Femmes de Kroumirie » par Rania MECHRGUI P.60
15. « Comment je suis devenue vélotaffeuse à Tunis… » par Nawel AYADI P.36

© copyright all rights reserved

« Ana hiya, hiya ana, ana houma, houma ana »

Le tout réside dans cette petite phrase, cette suite de mots d'une logique que je croyais indéniable et d'une évidence indiscutable ! La vie associative, et les différents combats m'ont appris tant de choses et mes certitudes d'hier, s'évaporent une à une au fil des jours et des évènements.

Femme noire, Afro descendante, vivant dans une Tunisie dite « blanche » veut dire femme invisible, presque une ombre. Je ne suis de pas celles que l'on pourrait appeler une féministe pure et dure tout en étant intimement convaincue que le combat féministe est une locomotive, et que de ce combat peuvent naître, germer et éclore tous les combats pour l'égalité. Ma présence est toujours en accord avec mes valeurs et c'est la raison pour laquelle j'ai choisi de lutter contre tout complexe à la fois de supériorité et d'infériorité, les stéréotypes, la marginalisation et le « racisme » dans le respect des valeurs, des droits et des libertés.

Ce combat peut être porté par toute personne qui se reconnaît dans ces valeurs et ce quel que soit son genre. « Mnemty » est donc née de ce rêve de justice et d'égalité, ce rêve porteur d'espoir et d'espérance pour toutes ces femmes et ces hommes dont on a castré les voix, par oubli, par déni, par refus… Non je refuse et je pointe du doigt toute personne voulant m'exclure, nous exclure ! Congénères élevons nos voix et crions haut fort, revendiquons notre différence, notre présence, fondons-nous dans les foules et soyons les actrices et les acteurs de toutes les vies, politiques, sociales, culturelles …Ensemble luttons pour que l'égalité des conditions, sans discrimination aucune puisse être inscrite partout, pour que l'on puisse voir nos enfants grandir et s'épanouir dans une Tunisie, belle, plurielle, multiculturelle, multiethnique. Agissons pour que ce petit pays à la pointe de septentrion renoue avec sa belle et inaltérable histoire, une terre d'accueil si généreuse (mon pays a donné son nom au continent), sereine et paisible.

Droit dans les yeux en un mot comme en mille, dites-vous que « je suis une femme faite de toutes les femmes et qui les vaut toutes et que vaut n'importe qui » en espérant que Jean Paul Sartre ne m'en voudra pas pour avoir « féminisé » sa belle phrase « je suis un homme fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui ».

Par Saadia MOSBAH

Née à Tunis, Saadia Mosbah est une militante pour les droits de l'Homme. En 2013, elle crée l'association Mnemty, pour la lutte contre les actes racistes en Tunisie. Regrettant que la Constitution de 2014 soit imprécise sur les droits des minorités et la définition de la discrimination, regrettant aussi que les Noirs tunisiens soient peu représentés au gouvernement et à l'Assemblée des représentants du peuple, l'association Mnemty multiplie ses actions. Le but est de susciter un débat national sur ce sujet et d'obtenir la reconnaissance de l'esclavage comme un crime contre l'humanité. Saadia Mosbah contribue ainsi, par son action, à la large adoption (125 voix sur 131) de la loi antiraciste le 9 octobre 2018.

© copyright all rights reserved

Fadéla M'rabet : une battante Première féministe algérienne

Fadéla M'rabet n'est ni romancière ni nouvelliste. Inclassable littérairement, elle passe de l'essai contestataire pour défendre la femme algérienne au récit de voyage et d'humeur où elle se raconte. Elle publia La femme algérienne en 1965 et Les Algériennes en 1967, deux essais qui l'ont mise au-devant de la scène politique. En 2003 elle publie Une enfance singulière, en 2005 Une femme d'ici et d'ailleurs et d'autres textes qui suivront. Son dernier texte est Le bonheur d'être Algérien publié en 2020. Dans une langue concise, acerbe, sans fioriture, poétique et rebelle, elle revendique les droits de la femme. Beaucoup de femmes de son âge se seraient retirées pour faire des confitures, ce n'est pas son cas car elle s'investit toujours vis-à-vis en faveur des Algériennes. Sous une apparente fragilité, elle possède une volonté à toute épreuve pour dénoncer l'inacceptable à travers ses essais féministes. Rebelle et revendicatrice, elle porte sur la place publique les problèmes que subissent les algériennes comme au lendemain de l'indépendance. Elles avaient combattu le colonialisme au même titre que les hommes pour obtenir toutes les libertés mais elle écrit que nombreuses sont retournées aux cuisines. Ses prises de paroles lui ont valu l'ire des tenants de la tradition et des réfractaires à toute émancipation de la femme. Ses pensées les plus intimes comptent quand elle émet par touches successives ses revendications politiques, ses critiques acerbes sur les combats non gagnés, ceux des femmes algériennes.

© copyright all rights reserved

Elle fut l'une des premières algériennes à étudier au-delà des mers alors qu'elle est issue d'un milieu traditionaliste de Skikda. Son père était d'une grande tolérance. Il tenait à ce que ses filles réussissent leurs vies. Pendant la guerre de libération, Fadéla M'Rabet a milité pour l'indépendance de l'Algérie. Elle a fait la grève des étudiants algériens en France et a participé à des réunions de militants FLN à Strasbourg. Elle fut renvoyée d'un collège où elle était maîtresse d'externat pour ses activités nationalistes. Elle raconte ses parcours, ses coups de cœur et ses déboires avec des indics qui n'avaient aucun respect pour leurs sœurs algériennes. De cette expérience, elle retient l'apprentissage de son individualité en tant que femme se sentant libre : « En Algérie je me percevais comme une figurante. A Strasbourg, auprès de mes camarades d'études, je me suis sentie sujet … Je les ai tous perçus, les filles surtout, comme des personnes uniques. Alors que je venais d'un pays où les hommes comme les femmes semblaient interchangeables ». C'était en 1954. Elle raconte la construction de la femme qu'elle est devenue grâce à sa rencontre avec Tarik Maschino, son époux, militant pour la cause algérienne. Les idées et les opinions politiques de l'un et de l'autre, avec des principes et s'y tenir, tout cela fut fondamental et fondateur pour leur union qui dure toujours et qui donne raison à la volonté de surmonter les obstacles. Par ses écrits, Fadéla M'Rabet devient un repère pour la lutte des femmes algériennes pour leur liberté. Dans les années 1970 elle fut très critique de l'Union Nationale des Femmes Algériennes dont les représentantes étaient des bourgeoises qui ne s'occupaient que d'elles-mêmes, des « dames patronnesses qui manifestaient pour la libération du Mozambique et de l'Angola, mais pas pour celle des algériennes ». Cette Union des Femmes Algériennes avait tout fait pour la discréditer lorsqu'elle avait publié La femme algérienne car il ne fallait surtout pas critiquer les traditions rétrogrades ! Fadéla M'Rabet reconnait que de grands progrès ont été faits au niveau individuel, mais individuel seulement. Au niveau social global il reste beaucoup à faire. Elle s'en prend aux intégrismes de tout bord et elle n'hésite pas à accuser les femmes qui portent le hidjab de capituler, de cesser de se battre. « Ce sont des capitulardes » écrit-elle. Le voile devient un ghetto quand la génération des mères se sont suicidées parce qu'on les retirait du lycée « pour les voiler et les marier ». Aujourd'hui, l'ignorance de la lutte des algériennes pour leur liberté est souvent à la base de cette régression. La lutte pour l'émancipation de la femme doit être de tous les instants car les idées intégristes ne cessent de proliférer. La caractéristique de l'écriture de cette 'féministe' est la publication d'ouvrages courts dans lesquelles elle évoque sa grand-mère 'Djedda' à Skikda, omniprésente dans ses récits. Elle a influencé ce qu'elle est devenue. Dans Alger un théâtre de revenants, il est question de sa prise de conscience du traitement des femmes dans la société algérienne. Ses réflexions tournent autour du présent à partir du passé, celui d'Alger et des Algérois, celui de l'Algérie dans cette ville qui en est le miroir. Fadéla M'Rabet revisite les lieux et les gens et cela lui permet de faire le point tout en regardant dans le rétroviseur. Par exemple, elle use de métaphore de la Deglet-Nour pour dire le changement et la résistance. Elle décrit l'histoire du dattier Deglet-Nour qui a failli être récupéré par les Américains pour le cultiver dans l'Arizona : « Non ! Proclament les Algériens, c'est une trahison que de livrer le palmier-dattier de la Deglet-Nour, ce roi du désert, aux cowboys qui ont exterminé les Indiens ». En effet, certains étaient prêts à tout vendre, même leur âme. Cette allégorie résume un néocolonialisme rampant et la résistance des femmes et du pays authentique. La Deglet-Nour symbolise la noblesse et l'honneur qu'il faut préserver. Elle répète que ce sont les femmes qui ont su préserver et sauver cet amour et cette jalousie pour l'Algérie. Mais aujourd'hui, elle ne reconnaît son Alger des femmes libres des années 70, des femmes libres qui portaient le 'haïk', authentiquement algérien, en signe de protestation contre le colonisateur.

© copyright all rights reserved

Elle observe que les filles « sont devenues des souks ambulants ou des SDF qui portent tout ce qu'elles possèdent sur leur corps – sur le pantalon une jupe, sur la jupe une veste, sur la veste un voile qui recouvre la tête et les épaules. Sous le voile, un foulard qui enserre le front et écrase la chevelure ». Pour la féministe algérienne, ces vêtements ne sont pas choisis mais souvent subis. Ces accoutrements escamotent et cachent la féminité, ils ensevelissent la femme. Cela n'est pas l'esprit des Moudjahidettes. La question est pourquoi la femme algérienne en ce début du 21e siècle s'excuse d'être là, d'être dehors, d'être dans la rue, de cacher son corps ? Pour se faire accepter ? Alors elle se voile comme si elle disait aux hommes : « nous ferons tout pour ne pas vous déranger, comme si elles disaient merci de nous tolérer dans la rue ». Fadéla M'Rabet animait une émission à la chaîne III, « Le magazine de la jeunesse » avec Tarik Maschino sur la liberté des femmes où elle donnait la parole aux jeunes filles dont certaines étaient suicidaires ? La liberté de parole avait délié les langues et ces filles se libéraient par la voie/voix des ondes.

Aujourd'hui, le spectacle est douloureux pour l'écrivaine même si elle sait que nombreuses sont celles qui se battent toujours. Elle observe une jeunesse saccagée mais qui garde quand même le sourire. Elle rappelle que pendant la guerre d'indépendance « l'espoir ne nous quittait pas. Nous étions sûrs de la flamboyance de nos lendemains ». Ces lendemains sont tristesse et lassitude qui se lisent sur le visage des femmes. Les récits de Fadéla M'Rabet tournent autour de questions brûlantes, comme la politisation de l'Islam. Elle souhaite pour l'Algérie un état de droit qui sortira les femmes de cette force d'inertie qui les paralyse. Ses observations font mouche. Elle décrit une Algérie qui se modernise sur le plan technique, mais qui recule sur le plan des idéologies progressistes, alors que le pays était prêt au moment de l'indépendance à être moderne sur le plan sociétal. Son récit La salle d'attente, au titre symbolique décrit la mise en parenthèse des espoirs démocratiques. La salle d'attente est un lieu où rien ne se passe pour ceux qui y sont, où les gens tuent le temps en attendant 'Godot'. Les gens font semblant de s'occuper en lisant des pages qui datent. Ils sont dans cet entre-deux où l'espoir est présent en sachant que le désespoir n'est pas loin et c'est ce que vit le jeune qui tient les murs, qui attend un logement comme elle le décrit si bien : une jeunesse qui « déambule sur le trottoir, sur la chaussée, qui feint le détachement, la distance mais qui est trahie par un regard fiévreux ». Sans être dans la nostalgie, elle rappelle les fondamentaux, en l'occurrence l'apprentissage de la liberté grâce aux femmes, comme dans sa famille, illettrées, mais si riches en qualités humaines.

Son message est fort quand elle écrit que les Algériennes se cachent derrière des foulards, qu'elles ont intégré la honte de leur corps au point de le cacher, alors que leurs mères se sont battues pour s'affirmer dans une Algérie pleine d'espoir. Fadéla M'Rabet convoque Kateb Yacine qui disait que la condition de la femme était due à la jalousie de l'homme. Le problème, dit-elle, est que beaucoup de femmes prennent la jalousie pour une preuve d'amour : « Erreur funeste » crie Fadéla M'Rabet car « le désir de posséder la femme n'est pas le fait d'être amoureux, mais le fait d'un prédateur … qui remonte au système patriarcal ». Elle affirme que les hommes sont plutôt jaloux de leur statut « d'hommes survalorisés » depuis l'enfance. Fadéla M'Rabet dénonce avec force le fondamentalisme religieux des pays comme l'Arabie Saoudite, « pays le plus antidémocratique des pays musulmans », protégé par les grandes puissances européennes. Elle dit cette phrase terrible que beaucoup pensent tout bas : « L'Algérie actuelle devient de plus en plus étrangère aux anciens. Elle n'est pas celle qu'ils ont voulue ». Elle dénonce cette nouvelle idéologie rampante « qui permet de faire de toutes les femmes des ventres à guerriers et de tous les hommes des chairs à canons ». Dans Le chat aux yeux d'or, une illusion algérienne, avec en couverture une peinture de Modigliani 'la femme à l'éventail', et L'Algérie des illusions, ouvrage co-écrit avec son mari Tarik Maschino, le terme illusion revient, ce qui exprime la déception de voir une Algérie moderne et démocratique qui met du temps à voir le jour.

© copyright all rights reserved

La grand-mère mythique est sa mémoire positive quand la narratrice recrée grâce à ces femmes aïeules, le combat de femmes fortes qui ont su transmettre la flamme de la révolte contre l'occupant et pour la liberté. Cette Algérie dont elle parle n'existe plus et c'est peut-être là tout le problème de toute une génération d'Algériennes comme Fadéla M'Rabet. Elle ne décolère pas contre les islamistes qui ont déformé l'image de la femme algérienne d'une manière générale dont le corps « amplifié dans une espèce de gabardine sombre, comme le châle qu'elles n'enlèvent pas à l'intérieur comme à l'extérieur, quel que soit le temps ». C'est devenu l'image de l'Algérie des années 2000 et elle se lamente qu'aujourd'hui les mères sont devenues les pires ennemies de leurs filles, ce qui n'était pas le cas durant la lutte pour l'indépendance et au lendemain de l'indépendance. C'est un cri devant la déferlante rétrograde. Le chemin de la liberté s'éloigne à travers un fort sentiment d'incompréhension, de dépit, de colère par rapport au temps perdu : « que notre fin soit meilleure que nos commencements » écrit-elle. Les femmes devraient être conscientes des possibles quand elle parle d'un temps où l'on priait sans que cela ne soit une affaire ostentatoire. Elle parle d'une époque où la religion était vécue sereinement, sans agressivité, sans acrimonie, sans violence, où l'acte religieux était vécu dans la joie, un temps où on pouvait remarquer que le muezzin avait les yeux bleus et que sa voix était belle, mélodieuse, inspiratrice car ne passant pas par des haut-parleurs mal réglés et assourdissants : « Même les agnostiques, même les athées sont émus quand ils entendent le muezzin, émus comme par un souvenir d'enfance ». Le père adulé est aussi sa référence contre ceux qui ont utilisé et la langue et la religion au seul souci de leur profit. A l'âge de 85 ans elle n'abdique pas car elle écrit toujours pour défendre ses idées pour une Algérie moderne et démocratique. Dans un entretien que j'ai eu avec elle en 2009, je constate que son propos est d'actualité quant à la liberté de la femme algérienne. Elle me disait : « On fera un grand progrès le jour où les féministes auront comme objectif non pas le pouvoir pour être à leur tour des mollahs en jupon, mais la démocratie. Avec des hommes et des femmes réconciliés qui auront un désir commun : le bonheur – ici et maintenant. Dans le respect de soi et des autres. Dans la dignité. Dignité incarnée par les femmes de l'Algérie de mon enfance, ces magnifiques ambassadrices de leur pays et de l'Afrique, berceau de l'humanité ».

Pa Benaouda LEBDAI

Qui est Benaouda Lebdaï?

Benaouda Lebdaï est professeur des Universités au Mans où il est Directeur-adjoint du Laboratoire de recherche 3L. AM (Langues, Littératures, Linguistique des universités d'Angers et du Maine).

Il a enseigné pendant plus de quinze ans à l'Institut des Langues Étrangères de l'Université d'Alger.

Il a obtenu son PhD (Doctorat d'État) à l'Université d'Essex en Angleterre.

Spécialiste en littérature Comparée Africaine et Afro-Américaine, Lebdaï a participé à de nombreuses conférences Internationales dans ce domaine, en Algérie, au Maroc, au Sénégal, en Égypte, en Inde, en Espagne, en Angleterre et aux États-Unis d'Amérique...

Il est l'auteur de nombreux articles et ouvrages sur les littératures africaines anglophones et francophones.

© copyright all rights reserved

Malika el Fassi et le combat pour l'émancipation des femmes marocaines

Figure historique du Maroc moderne, Malika el Fassi est la seule signataire femme du Manifeste de l'Indépendance du 11 janvier 1944. Qui est cette femme d'exception, cette pionnière parfois oubliée, qui a participé à forger le destin du Maroc moderne ?
Issue d'une famille de lettrée, Malika El Fassi a très tôt pris la parole et la plume pour promouvoir l'éducation des filles, revendiquer l'émancipation des femmes et combattre leur marginalisation généralisée dans une société très patriarcale où l'analphabétisme des femmes était la règle, et où en tant que jeune femme, elle en était une exception. En 1947, elle milite pour l'ouverture d'une section féminine à l'université Al Quaraouiyine dont les premières filles obtiendront leur diplôme universitaire en 1955. Dès les premières heures de l'indépendance, Malika el Fassi lance un appel aux femmes pour les encourager à participer à la vie politique du pays. Elle dépose une motion pour obtenir le droit de vote et le droit aux femmes de se présenter aux élections, ce qui ouvre l'accès à la scène politique à tous. Militante acharnée, dès 1955, elle sillonne le pays dans le but de sensibiliser les populations à s'inscrire aux cours d'alphabétisation. Jusqu'à sa mort en 2007, elle s'efforcera sans relâche de combattre les inégalités sociales et œuvrera pour réduire la précarité des femmes.

Avant-gardiste, Malika El Fassi écrit en 1943, dans un article vibrant et intense, intitulé Le soleil s'est levé pour les femmes marocaines et publié dans le journal Rissalat Al Maghrib :
« J'ai ressenti du bonheur et de l'espoir en voyant des jeunes filles quitter l'école de Bab El Hadid à Fès, munies de leur certificat d'études primaires, témoignages de leurs talents et de leurs compétences. [...] L'éducation transforme ses bénéficiaires en citoyens actifs et utiles. Les hommes doivent veiller à la formation des femmes, en ignorant les arguments réactionnaires qui s'opposent à leur éducation […] Une jeune fille peut atteindre la vertu et le succès si elle a de l'assurance, si elle connait sa propre valeur dans la vie et si elle comprend les devoirs que lui dicte la société. […] Chers amis l'avenir de vos jeunes filles dépend de vous. […] les voix des femmes s'élèvent pour faire appel à vous ; répondez à leur appel et réfléchissez sérieusement aux conséquences de vos décisions » (Des femmes écrivent l'Afrique : L'Afrique du Nord, de Amira Nowaira, Azza El Kholy, Moha Ennaj).
Que son appel toujours d'actualité continue d'être répété et soit entendu !
En tant que femme, marocaine, maghrébine et qu'humaine je ne peux que lui rendre hommage et la remercier d'avoir permis à des femmes comme moi, d'étudier, de croire en l'avenir et devenir la femme émancipée et libre que je suis.

Par Jihane KHIARA

Qui est Jihane Khiara ?

Jihane Khiara est née en 1988 au Maroc où elle a vécu jusqu'en 2006. Ingénieur de formation, elle travaille à Paris dans le domaine de l'énergie et poursuit en parallèle des études de philosophie. Elle est l'auteure d'un premier recueil de poèmes intitulé " Les trois infinis" publié en 2020. Elle est également la cofondatrice du Poète Lab, une marque d'inspiration poétique qui a pour but d'inspirer, de révéler et d'encourager les jeunes talents à exprimer leur créativité et partager leurs écrits.

© copyright all rights reserved

Femmes de Kroumirie

Par Rania MECHRGUI

La Kroumirie, est une région montagneuse du Maghreb, Située dans le nord-ouest de la Tunisie. N'est en pas une division administrative, son paysage géographique rend ses contours aisément identifiables, elle tient son nom des Kroumirs (peuple qui y vivait traditionnellement), d'un point de vue ethnique, les Kroumirs sont proches des Algériens du nord-est, voire des Kabyles.

Des contraintes de tous ordres font de cette région une des plus pauvres de la Tunisie et ce sont les **femmes de Kroumirie** qui assurent la majorité des activités domestiques et agricoles lorsque les hommes sont employés comme journaliers sur des chantiers locaux, ou absents du domicile à la recherche d'un emploi, désaffectant les activités agricoles et la faiblesse de ses revenus. L'activité artisanale aussi est féminine par excellence comme le tissage, la poterie, le rotin, l'osier et la transformation de produits agricoles. Les activités féminines liées aux ressources naturelles sont : l'approvisionnement en eau à partir de points situés hors du logement, la collecte de bois, la récolte des produits de la forêt, extraction des huiles essentielles et végétales.

Femmes de Kroumirie :

Hadda Jennaoui (38ans), artisane potière qui gère seule un atelier qui date de 1940 et qu'elle l'a redonné vie après une fermeture de 25 ans.

© copyright all rights reserved

Hadda Jeannou (38ans), artisane potière qui gère seule un atelier qui date de 1940 et qu'elle l'a redonné vie après une fermeture de 25 ans.

Amel Znaidi (48ans), activiste et fondatrice de l'association jeunesse et horizon qui organise chaque année le festival « DREAM IN TABARKA ».

Chahla Mechergui (50ans), paysanne et activiste qui organise des manifestations féminines pour le droit à l'eau potable dans les zones rurales de Kroumirie.

© copyright all rights reserved

Zeineb Aridhi (55ans), cheffe, qui a écrit le guide de la gastronomie locale de Kroumirie et qui gère une table d'hôte typique.

Qui est Rania MECHRGUI ?

Rania Mechergui, tunisienne née à Ain Drahem au Nord-Ouest de la Tunisie. Par amour pour la nature dans laquelle elle a grandi, Rania a choisi de faire ses études sur la protection de l'environnement et le développement durable à la faculté des sciences de Tunis. En 2014 elle s'est ouverte au monde de l'entrepreneuriat social et solidaire en misant sur le savoir-faire de la femme rurale et artisane et sur le potentiel naturel et socio-culturel de sa région pour créer une dynamique économique alternative locale. En 2015, Rania a dirigé l'entreprise sociale et solidaire KOLNA HIRFA pour la promotion et le soutien des femmes artisanes rurales de la région du nord-ouest de la Tunisie sur les trois gouvernorats du Kef, Jendouba et Siliana. Élue En 2017 « Femme entrepreneur de Tunisie, secteur artisanat » par le magazine Manager et la fondation Friedrich Naumann pour la liberté. En 2018, Rania Mechergui a lancé son projet DAR EL AIN dans le secteur de l'écotourisme dont la mission est la valorisation du potentiel naturel de la Kroumirie ainsi que le patrimoine culturel et historique de la région.

© copyright all rights reserved

Comment je suis devenue vélotaffeuse à Tunis ...

« Comment réagiriez-vous si je venais enseigner à l'université à vélo ? ». Une question que j'ai posée il y a 9 ans, plus précisément en septembre 2011, à mes étudiants tunisiens au début de l'année universitaire. Moi, qui revenais définitivement m'installer en Tunisie après une expérience professionnelle en France où j'avais pris l'habitude d'aller enseigner à l'Université à vélo.

Je tâtais en quelque sorte le terrain psychologique avant le terrain physique. Est-ce que la société tunisienne en général et mon nouvel environnement professionnel en particulier étaient prêts à ce moment-là à accepter, voire saluer ma potentielle activité de vélotaffeuse ? La réponse était clairement non, vu les réactions de mes étudiants à ce moment-là. Mes retrouvailles, la même année, avec la mobilité urbaine dans la capitale m'avaient définitivement découragée. J'avais alors décidé de ne pas racheter de vélo et de jeter aux oubliettes l'idée même de redevenir vélotaffeuse.

Depuis, la société tunisienne a mué. La jeunesse tunisienne a muri. Les mentalités ont évolué. L'infrastructure s'est quant à elle, considérablement détériorée.

Petit à petit, et au gré des rentrées universitaires, à ma question que je reposais systématiquement à mes nouveaux étudiants, «Comment réagiriez-vous si je venais enseigner à l'université à vélo?», leurs réponses et réactions devenaient moins interloquées, moins moqueuses, plus encourageantes et plus enthousiastes.

Mais avant toute chose, que signifie vélotaffer ? Soyons clairs, ce mot n'existe pas (encore) dans les dictionnaires français, mais cela ne saurait tarder. Mais, ce mot existe ben et bien dans le jargon cycliste et urbain. Vélotaffer c'est tout simplement l'acte d'aller au travail à vélo. Un acte des plus citoyens, des plus libres et des plus écologiques.

Les années passant, je devenais de plus en plus révulsée par la mobilité urbaine à Tunis. Je me retrouvais, sans le vouloir, ni le concevoir, emprisonnée dans une sorte de bulle automobile, assise des heures et des heures durant la journée dans ma voiture, prise dans des embouteillages interminables, et de plus en plus fréquents, à toute heure de la journée. Je ne pouvais plus accepter ni supporter de vivre au quotidien ces moments désagréables où chacune de mes sorties devenait un supplice urbain. Mais, l'idée de faire du vélo à Tunis était encore impensable pour moi. Moi qui ai eu la chance inouïe d'adopter un mode de vie centré sur le vélo...dans une autre vie...dans un autre pays. Je faisais mes courses à vélo. J'allais au boulot à vélo. J'allais au Ciné à vélo. Je me baladais à vélo. Ma frustration était donc tellement immense à l'idée de me retrouver prisonnière de ma voiture. Des embouteillages. De l'immobilisme qu'impose Tunis et son trafic désordonné, indiscipliné et anxiogène !

Huit ans après, lors d'une discussion autour d'un café avec un ami et voisin, je découvrais avec enchantement et un brin de résurrection, qu'il était vélotaffeur ! Il avait partagé avec moi de manière spontanée et rafraichissante son expérience réussie avec son vélo pliable. Émoustillée par cette découverte fortuite, je décidais d'acheter un vélo pliable porte-clef chez le même vendeur que mon ami. L'idée de devenir vélotaffeuse comme lui était encore inimaginable à ce moment-là. Je ne m'imaginais absolument pas rouler à vélo dans ces mêmes routes que j'empruntais tous les jours, ni côtoyant les mêmes voitures que je croisais tous les jours, ni m'adaptant à cette circulation que je maudissais tous les jours.

© copyright all rights reserved

© copyright all rights reserved

Sans parler du fait que durant les 8 années, je n'avais jamais aperçu une seule femme à vélo à Tunis ! Ce constat était terriblement décourageant ! Je ne savais pas vraiment ce que j'allais faire du vélo pliable mais l'idée de reposséder de nouveau un vélo me grisait, et plus précisément l'idée de pouvoir le transporter en voiture m'enthousiasmait.

Un mois plus tard, j'ai commencé à faire des petits trajets à Hammamet à l'occasion de mes vacances d'été. Hammamet, où le trafic est nettement moins dense que dans la Capitale. C'était dur. Les gens me regardaient bizarrement avec mon vélo porte-clef et mon casque protecteur. Je les ignorais et je persévérais. Je me rendais compte petit à petit que le mélange femme, vélo porte-clef et casque attirait l'attention, surprenait, et intriguait.

De retour à la Capitale à la fin de mes vacances, je n'osais toujours pas faire le grand saut à Tunis. Je me contentais des petits trajets vers l'épicier du coin et la boulangerie. Ma peur de la route, la vraie, était incommensurable. Le bruit des voitures m'assourdissait et me paralysait littéralement. Les gens me toisaient toujours aussi curieusement. Je les ignorais et je persévérais…jusqu'au jour où je suis tombée sur Facebook sur des annonces de sorties à vélo organisées dans la Banlieue Nord de Tunis. Je décidais de saisir l'occasion et d'y participer. J'avais pris dès lors l'habitude de balancer mon vélo pliable dans le coffre de ma voiture et de pédaler, mais toujours accompagnée, dans des groupes, avec des guides, dans des circuits courts bien balisés et à des horaires fixes. Je restais pourtant fébrile, incapable de prendre mon vélo seule et de m'aventurer dans le trafic indomptable de Tunis, loin de l'atmosphère paisible de la Banlieue Nord.

Un mois plus tard, je tombais, encore une fois par hasard, sur Facebook sur la vélo-parade organisée par l'association Vélorution Tunisie au centre-ville de Tunis. Chaque vendredi du mois, l'association donne rendez-vous aux amateurs de vélo au centre-ville de Tunis pour une gigantesque balade cycliste collective au cœur de Tunis. J'hésitais à y aller. Une heure avant la parade, je décidais de ne pas y aller. L'idée de devoir garer ma voiture au parking du centre-ville, de sortir mon vélo pliable et de pédaler jusqu'à la Porte de France, me décourageait, voire m'accablait. Je ne connaissais personne qui y participait. C'était le saut dans l'inconnu. Une demi-heure avant la parade, je changeais d'avis. C'était l'occasion de savoir si je pouvais oui ou non pédaler dans Tunis. Autant le savoir une bonne fois pour toute. Je décidais donc un peu dans l'urgence d'y participer. J'y suis allée en voiture, mon vélo dans le coffre. Ma voiture est restée dans le parking et j'ai fait le tour de Tunis avec une centaine de cyclistes amateurs, passionnés et fiers, dont beaucoup de jeunes femmes. Je m'en suis pris plein les yeux en découvrant toutes sortes de vélo, toutes sortes de visages, et toutes sortes de profils. Tout en pédalant dans un peloton qui ne cessait de chanter joyeusement, louant l'usage du vélo et déclarant son amour pour cet instrument magique, je me faisais accoster par des participants, sourires aux lèvres, intrigués par mon vélo porte-clef et curieux d'en savoir davantage sur mon histoire avec ce vélo. Quelques heures après, je me rendais compte, la nuit tombée, que j'avais réussi à boucler tout le circuit de la parade !

C'était le déclic. Cette parade a complètement démonté une à une toutes ces barrières psychologiques et physiques qui me hantaient. Là, j'ai compris que je pouvais faire du vélo à Tunis sans souci, si je m'y prenais bien et si j'appliquais certaines règles de sécurité et de conduite.

Depuis ce tournant, je me suis lancée des défis de distances à faire à vélo SEULE sans accompagnement. Je poussais à chaque fois un peu plus mes limites...Mais je n'avais toujours pas fait le trajet de chez moi au centre-ville seule. Un challenge qui, si je le réussissais, m'ouvrait grande ouverte la voie vers le boulot, le centre-ville étant un passage obligé, le point névralgique de mon trajet de possible vélotaffeuse. J'ai donc participé aux autres vélo-parades de Vélorution Tunisie mais en y allant toujours en voiture, mon vélo pliable dans le coffre.

© copyright all rights reserved

Entre temps, la pandémie COVID-19 a débarqué de manière aussi brutale qu'inattendue. Plus de vélo-parades. Plus de sorties-vélo organisées. Ma frustration était immense. Aux premières lueurs du déconfinement, je décidais de participer à la Vélo-École de l'association. Je devenais, sans m'en rendre compte, formatrice bénévole le samedi ou le dimanche, où j'essayais d'apprendre à des adultes à faire du vélo ! Une sensation incroyable m'envahissait en voyant sur les visages des apprenants leur bonheur émouvant quand ils arrivaient à pédaler tous seuls. Je prenais alors conscience de la chance que j'avais de savoir déjà faire du vélo et que je devais en profiter et réaliser mon plus grand challenge, vélotaffer dans mon pays.

Je décidais d'acheter un "vrai vélo", correspondant à ma taille, S. L'expérience du confinement suite à la pandémie COVID-19 a amplifié mon désir de vélotaffer rendant cette perspective presqu'inévitable. Mon expérience en tant que formatrice à la Vélo-École m'avait permis de côtoyer les bénévoles de Vélorution Tunisie, et j'ai pu découvrir grâce à eux, le monde du vélo. Certains ont partagé avec moi leur vision, leur expérience, et leur usage du vélo. Malgré un marché du vélo avare en offres suite à la fermeture des frontières, j'ai pu dénicher un vélo neuf à ma taille. Un VTT. L'état déplorable de notre infrastructure routière a fini par me dissuader d'acheter un VTC.

Un mois plus tard, je faisais le trajet de chez moi au centre-ville de Tunis à vélo, SEULE, sous un soleil de plomb. J'ai mis une heure mais ma joie était immense. Mon sentiment de liberté retrouvée était indescriptible. J'ai enchaîné le jour-même avec la parade de Vélorution Tunisie mais ma tête était encore ailleurs. En rentrant chez moi, je pensais encore à mon petit exploit personnel, je ne pensais jamais y arriver. Et mon prochain défi se pointait déjà devant mes yeux, insistant et terriblement attirant : redevenir enfin vélotaffeuse, dans mon pays...

La rentrée universitaire 2020 est là. Je fais pour la première fois le trajet de chez moi au boulot, à vélo. Je deviens 'officiellement' vélotaffeuse. Je plane. Je lévite. 7km de chez-moi au boulot faits dans la joie immense de ne pas étouffer dans les embouteillages et avec un arrêt café improvisé pour profiter du soleil redevenu doux. J'ai réussi à dépasser mes limites et à rompre cette peur que nous les femmes avons de notre espace public hostile et extrêmement misogyne.

Un mois plus tard, en regardant mon compteur kilométrique, je découvrais ébahie que j'avais franchi la barre des 300 km parcourus depuis l'été et l'achat de mon VTT. 377km de pur cyclisme urbain...un pur plaisir...une redécouverte permanente du Grand Tunis, de ses ruelles, de ses avenues, de ses rues ombragées, de son architecture tantôt en ruine et tantôt criarde de modernité inutile, et de...ses nids de poule fascinants ! Chaque trajet de vélotaffeuse est une nouvelle découverte, toujours plus surprenante, rafraichissante mais surtout exaltante ! Aller au travail est devenu une virée-découverte de Tunis autrement, une sorte de mini-aventure avec son lot de rencontres, de pauses-cafés improvisés et de plaisirs toujours plus intenses.

Depuis, les étudiants me croisent à vélo en entrant et en sortant de l'université. Leurs sourires approbateurs m'enchantent. Un des étudiants m'a même proposé d'attacher mon vélo à côté de sa moto pour plus de sécurité. Je suis une vélotaffeuse comblée.

Par Nawel AYADI

BIO EXPRESS

Nawel AYADI est enseignante-chercheuse à l'ISG Tunis, Université de Tunis. Passionnée de vélo, elle milite pour développer et propager la culture du vélo en Tunisie.

© copyright all rights reserved

3. Pleines plumes

16. Poésies de Mariem Mint DERWICH P.68
17. « Rouge Impure » par Nadia AGSOUS P.74
18. « Guerrières de l'ombre » par Abderrahmane BENMOKHTAR P.78
19. « Le destin de Mrayouma » par Ahmed CHEINE SIDI P.81
20. « Six lettres bleues » par Abdelkader DJEMAÏ P.84
21. «Ce qui reste de l'hiver», Par Lynda CHOUITEN P.85
22. Poésies de Ouarda BAZIZ CHERIFI P.88
23. « A ELLES » par Sadid MERAHBA P.91
24. « LE PARDON, LA GRACE DES MERES » par Djilali BENCHEIKH P.94
25. « Si l'écriture n'est pas femme ? » par Kaouther KHLIFI P.96
26. « Un Cœur Exilé » par Mohamed ABDALLAH P.98
27. « Femmes du Maghreb, comme si cela datera d'aujourd'hui… » par Rachid EZZIANE P.100
28. « Une femme » par Mehdi MESSAOUDI P.102

© copyright all rights reserved

Poésies de Mariem Mint DERWICH

© copyright all rights reserved

Où sont les mines ?

(aux pays perdus et à ceux qui les arpentent)

Où sont les miens
dont je n'entends plus que des voix
lointaines?
Où sont les miens ?

Sont-ils dans le flanc des pirogues
dans la trace sur le sable
dans le vol silencieux d'un oiseau
dans l'aube qui blanchit la porte de la nuit ?

Où sont les miens
les miens racines
les miens maisons

Où sont-ils les miens d'ici
les miens d'ailleurs ?

Je les suis, doigt hésitant,
je soulève les pierres
je plonge tout au fond des mers
j'entre dans les arbres
je demande aux animaux

Les miens sont fantômes
ils murmurent en moi
mais je ne sais pas où les trouver

Je n'ai qu'une valise
en elle dorment tous les secrets
les secrets miens
et mon acte de naissance
et un passeport usé par les aéroports
Où sont les miens ?

Je ne sais pas, je ne sais plus.

Où sont les miens ?
Je m'allonge dans ma valise
et j'apprends par cœur le numéro de mon siège
en face de moi il est écrit " Interdit de..."

Où sont les miens ?

Là bas, là bas, sur la terre perdue

(Extrait de « Anthologie des femmes poètes du monde arabe », Maram al Masri, Editions Le Temps des Cerises, 2019)

© copyright all rights reserved

Je ne sais que t'aimer

Je ne sais que t'aimer
et pour ce crime
ils disent que je suis devenue impure
que j'ai oublié Dieu
que j'écris ton corps et ton nom
que le feu me guette
quand moi je parle de lumière

Je ne sais que te dire et dire et dire
et la nuit dit avec moi
les mots des amants
les mots des yeux
elle parle, la nuit,
la nuit africaine, la nuit de la femme,
la nuit bavarde de tous ses silences

Ils disent aussi que je brûle la poésie
que je tue la rime et la rythmique aux roulis de mon corps
que je suis l'impudique
la fille perdue
la lapidée
l'immorale

Pourtant je ne sais que te murmurer et murmurer et murmurer
et la mer murmure avec moi
le geste devenu caresse
le geste devenu musique
Que savent-ils de l'alphabet du monde ?

Le ciel, les nuages, la pluie, les étoiles, la mer

© copyright all rights reserved

Je ne sais que t'aimer
alors ils essaient de tuer la parole
mes yeux et ma peau
le chant
Ils ont la morale pour horizon
Mais ne savent-ils pas que l'horizon est une femme ?

Je ne sais que t'aimer
arrondie en la matrice liquide
je compte mes doigts
je compte mes cheveux
un mot et un mot
Je dis Ta main
Ils crient que je mérite la mort des pierres
le fouet
que l'on doit couper mes lèvres
moi l'offensante

Je dis l'amour
ils disent la mort

Où sont leurs mères ?

Je ne sais que t'aimer
Interdit, permis,
permise, interdite,
Impur, pur,
pure impure

La mer dort-elle derrière des barreaux?

Je ne sais que t'aimer
Ne savent-ils donc pas que j'aime ?
Où sont leurs mères ?
Où sont leurs mères ?
Ne savent-ils donc pas que je t'aime ?

N'entendent-ils pas la rime perdue ?
Le monde renaît à chacun de mes Je t'aime
Pure impure je suis
Je ne sais que t'aimer

© copyright all rights reserved

LA ROBE

Il y a au fond de l'âme mille ruisseaux
(Mais qui es-tu ?)

Il y a au fond de l'âme mille ruisseaux
ils ont pourtant lavé de sang ma robe
ma robe
mes jambes

Je n'ai pas parlé

Il y a au fond de l'âme mille ruisseaux
et une voix
et mille voix
une voix pour chaque langue disparue
ils ont lavé de sang ma robe
ma robe
mes jambes

Je n'ai pas crié

Il y a au fond de l'âme mille ruisseaux
et mon corps
corps de ma mère
corps des mères de ma mère
l'enfantement infini
le bleu du ciel
l'amour
le sucre et le thé
le sourire d'un enfant poussière
une prière
des murs blancs dans le soleil
un livre et une pensée
un phare et une étoile

Il y a au fond de mon âme mille ruisseaux
(et une robe brodée de vents)

Mais au bout du fusil des juges
le monde est vide

© copyright all rights reserved

Qui est Mariem mint DERWICH ?

Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres en France, Septembre 2017, Mariem mint DERWICH est née le 18 Août 1964 à Nouakchott de mère française et de père mauritanien.

Elle étudie l'histoire et se spécialise en Histoire de l'Afrique au Centre de Recherches Africaines à Paris, Paris I. Chroniqueuse pour l'hebdomadaire francophone mauritanien Le Calame de 1995 à 2017. Enseignante en histoire géographie, enseignante en communication à l'École Polytechnique de Nouakchott et journaliste pour la première radio libre de Mauritanie, la Web Radio Kassataya, Mariem mint DERWICH milite pour les droits des femmes.

Poétesse, elle publie :

"Mille et Un Je, poèmes et notules", Éditions 15/21, collection Lettres Mauritaniennes, Nouakchott, 2014.

Elle publie dans :

•"120 nuances d'Afrique", Anthologie établie par Bruno Doucey, Nimrod et Christian Poslaniec, Éditions Bruno DOucey, 2017

•"Anthologie des femmes poètes du monde arabe", anthologie établie par Maram al Masri, Éditions Le Temps des Cerises, 2019

•"Entre ciel et sable", anthologie de poésie mauritanienne d'expression française. Lycée Français Théodore Monod, Nouakchott, 2018

•Revue La Otra (Mexique), poésie traduite en espagnole. 2018. La Otra est une revue de poésie, d'Arts visuels et autres...

•Un spectacle à Nouakchott autour de ma poésie mise en musique et en danse "Quand je serai grande", 2019

© copyright all rights reserved

Rouge Impure

Sang de mes menstrues. Sang de mes entrailles. دم الحيض. Sang cyclique. Sang impur, de la fille devenue femme. Femme-diablesse. Folle fieffée. Femme pécheresse. *Âsiyah* ! *Ya latif, ya latif !*

En ce premier jour de l'écoulement de mes menstrues, je serai confinée dans la pièce de mes supplices éternels, loin de l'odeur capiteuse du jasmin de notre jardin. Je passerai deux jours et une nuit dans ce lieu, sans fenêtres, situé dans l'aile sombre de notre demeure, noyée dans l'obscurité. A l'entrée de la pièce, ma mère allumera trois bougies et brûlera de l'encens de la Mecque ; il paraît que اللُّبَّان, cette résine odorante a le pouvoir de neutraliser les forces viles et d'annihiler toute velléité de liberté.

Je ne toucherai pas au Coran Saint. Je ne me mêlerai pas aux autres afin de ne point les souiller. Je ne parlerai pas afin que ma voix impure ne tue pas l'essence des mots. Je ne courrai pas dans la maison pour que mes pas n'éloignent pas les anges de la miséricorde. Je ne me laverai pas pendant deux jours afin que le sang de mes menstrues ne souille pas l'eau du robinet. Ma mère veillera à ce que je n'enfreigne pas les coutumes. Elle a été investie de cette mission dès sa naissance.

Reproductrice des mœurs rétrogrades et humiliantes pour les femmes ? Ma mère ? Elle qui souffre du pouvoir autoritaire de mon père ?

Dans la chambre de mes rêves enfouis, je tourne en rond, les sens en alerte. J'épie j'écoute je tousse. Ma respiration est saccadée. J'étouffe !

Le sang noir de mon sexe, demeure sacrée des hommes, coule à flots. L'odeur ? Rance ! Elle inonde mon corps et imprègne mes vêtements.

Sang Sale Liquide poisseux. وَسِخ. Son odeur se répand dans la maison. Tâche Souillure عارHonte Déshonneur فضيحة

« *Ça pue la fille devenue femme. Aérez ! Ouvrez portes et fenêtres ! Purifiez notre demeure ! Vite ! Ça sent la fille devenue femme ! Ô malheur ! Que Dieu nous préserve du déshonneur et de la honte* ! criait mon père qui faisait mine de s'évanouir. Le sang des femmes l'horripilait. Il l'excitait. Il le rendait fou.

Angoisse. D'être devenue femme. Regret. Des jours de ma jeunesse insouciante. Je n'aurai plus le droit de courir dans la maison. Ça a été décidé en conseil familial. Dès que ma mère informa mon père de l'arrivée de mes lunes, il réunit mes frères et ensemble, ils édictèrent des règles qui me confinaient dans une identité de procuration. Dorénavant, et toute ma vie durant, je ne serai que la fille de mon père, *bent si flen.* Je n'existerai qu'en qualité d'épouse - *mart flen.* Je ne serai identifiée que comme la mère de mes enfants - *oum wladi*. Cette assignation identitaire ne présageait rien de bon pour moi. Moi qui aimais courir à tout vent. Moi qui laissais vagabonder mes rêves dans les ruelles inexplorées de la vie et de ses embellies inattendues. Moi qui rêvais d'exister par moi-même dans un avenir prometteur et radieux.

Un filet. Rouge vermeil. Sang de mes menstrues. دم الحيض.

« *Laisse couler ton sang pour expulser les mauvais esprits*, criait ma mère.

Sang de mes règles. Un filet. Noir charbon.

« *Le sang des menstrues porte malheur* », ruminait mon père en s'empressant de faire ses ablutions.

Le sang de mon assujettissement ruisselle le long de mes jambes.

« *Dites-lui de fermer ses cuisses. Attention elle les ouvre. C'est du mauvais sang. C'est haram. Halte à la malédiction qui nous guette.* حَرَام», fulminait mon plus jeune frère.

Un caillot de sang noir tombe sur le carrelage de la chambre. Deux djinns se le disputent.

« *Ouvre tes cuisses, vite* ! *Le chat ne va pas tarder à arriver. Il aime le sang impur* », murmurait ma mère dans mon oreille qui rougissait de pudeur.

© copyright all rights reserved

© copyright all rights reserved

Sang de mon innocence. أحمر. Rouge écarlate. Il coulait à flots pendant que ma mène parlait fébrilement, « *le sang des filles vierges est une menace pour l'autorité des hommes. Il a la pouvoir de les affaiblir. Le sang des femmes fortes et têtues a la vertu d'anéantir la puissance masculine. Laisse le chat le lécher. Il le dépouillera de ses vertus. Ton sang Ton sang Ton sang. Il nous préservera du déshonneur !* »

J'ai écarté mes cuisses, et j'ai laissé le sang de mes menstrues couler le long de mes jambes. Le chat a passé toute la nuit à le lécher. Lorsqu'il fut repu, il disparut dans l'obscurité de la chambre de mon abdication.

Une femme apparut dans le champ de ma vision troublée. Elle était escortée par deux nains. L'un d'eux portait sur ses épaules menues une caisse de pommes rouges. Un parfum de discorde effleura mes narines. Un goût de déchéance envahit mon palais. Une envie ardente de rébellion submergea mon esprit. L'acte de la désobéissance originelle était-il sur le point d'être rejoué ? Par moi ? La vierge devenue impure par la faute du sang de mes menstrues ?

Elle me tendit une pomme rouge et susurra dans mon oreille, « *Tiens, mange, profite de ta jeunesse. Le temps du sacrifice arrivera lorsque tu auras atteint l'âge de la raison !* »

Le deuxième nain s'engouffra dans mon sexe. Lorsqu'il en ressortit, il avait dans ses mains une fiole remplie de mon sang. La femme s'empara de la bouteille, y rajouta une dose d'eau de pluie, une goutte d'eau de fleur d'oranger, une pincée de cannelle et de poivre noir et versa la potion dans la terre sèche. Ce liquide rosâtre a la réputation de posséder des vertus régénératrices. Il purifie la terre et la rend fertile.

Dans l'imaginaire collectif, le sang des menstrues a une double fonction. Il est à la fois destructeur et régénérateur.

J'avais treize ans.

Par Nadia AGSOUS

Qui est Nadia AGSOUS ?

Nadia AGSOUS est journaliste et écrivaine. Elle est l'auteure de L'Ombre d'un doute, (Éditions Frantz Fanon, décembre 2020) ; Des Hommes et leurs Mondes. Entretiens avec Smaïn Laacher, Sociologue, (Éditions Dalimen, 2014) et Réminiscences, un recueil de textes en prose et en vers agrémenté de mains de Hamsi Boubekeur – artiste - (Éditions Marsa, 2012). Elle anime l'émission AlternaCultures sur Alternatv

© copyright all rights reserved

© copyright all rights reserved

Guerrières de l'ombre

Je le clame sans fléchir ni réfléchir, droit dans les yeux, du plus profond de mon âme, la femme, miroir et reflet de cette Afrique du nord chantée par les poètes, troubadours, ménestrels de toujours, cette dame, oui je l'ai rencontrée, tout au long de ma vie. Sereine, téméraire, secrète, comment qualifier au mieux, au plus juste, cette icône, héroïne des temps modernes ? Peut-être pas si modernes que cela en fait, ces temps où la vie s'écoule en noir et blanc pour le plus grand nombre, teintée parfois, trop souvent, d'un rouge, éclatant au grand jour et qui, lui, marque la marche effrénée de ces hommes et femmes, ces humains, vers la lumière. Et, surtout, vers une liberté encore lointaine. Cette femme est sortie de l'ombre, une ombre, faussement protectrice, pour braver nombre de tabous, d'interdits, de préjugés et d'arrière - pensées aussi pernicieuses les unes que les autres. Elle a dû affronter des défis auxquels elle n'était pas préparée, ou si peu, mais tellement peu qu'elle a tout appris par elle-même, vaillante et intrépide. Victorieusement, comme pour défier, tête haute, ce temps qui, elle le sentait, elle le comprenait, ne lui pardonnerait aucune faiblesse. Aucune faille. Et des défis, ses chemins allaient en être parsemés tout au long de son existence. Sa liberté déjà car trop jeune, trop frêle dans cette société où la voix tonnante du patriarche pouvait ébranler les murs. Celle du mari pas moins par la suite. Elle s'y adapta avec une certaine résignation, teintée en arrière-plan d'une volonté farouche et d'une opiniâtreté sans bornes. Vint ensuite, dans cette petite ville qu'elle ne connaissait pas, un cataclysme meurtrier qui la trouva désormais à la tête d'une fratrie dont elle devait dorénavant assurer, vaille que vaille, la survie au jour le jour, dans un environnement plus que jamais hostile. En ces temps difficiles et aléatoires, seul un observateur attentif pouvait envisager, imaginer même, les terribles tourbillons qui allaient s'abattre sur cette famille, toutes les familles, la ville puis le pays tout entier. A l'image d'un volcan qui déverse sa lave en petits ruisseaux incandescents, lentement, comme pour éviter d'attirer l'attention, avant de s'abattre en torrent sur les plaines alentour, toute une communauté allait se réveiller d'une longue léthargie pour se découvrir étrangère, rétive, face à un environnement imposé par le temps et par la force. Se métamorphosant en guerrière de l'ombre, la dame se mit à l'unisson de cette marche collective, animée par une foi inébranlable en l'avenir et, au-delà, par un don de soi inné qui ne disait pas son nom. Le danger ? Partout et nulle part. Personne et tout un chacun pouvait l'être ou le subir. La peur, omniprésente. Maitres mot, persévérance et silence. De longues périodes, jours, mois et années s'étaient succédé et le paysage général prenait alors des teintes multicolores, la verdure empruntant chaque jour au soleil rougissant du crépuscule. Cette femme néanmoins s'armait chaque jour de courage et y mettait du sien, laborieusement, participant à sa façon à cette œuvre gigantesque mais encore irréelle. Sa condition de femme et de chef de famille ne constituait pas -et ne le pouvait pas-, un quelconque obstacle. Mystérieux voyages au bout de la nuit, messages oraux ou écrits transmis dans tous les sens, lots de médicaments acheminés à des endroits précis ; des missions de toute nature, réalisées dans le plus absolu cloisonnage et au risque des plus fâcheuses conséquences. En parallèle, la vie déroulait son quotidien cahin caha au milieu de ce tourbillon, même si l'on pouvait, malgré tout, sentir un peu partout les traces de cette évolution-révolution.

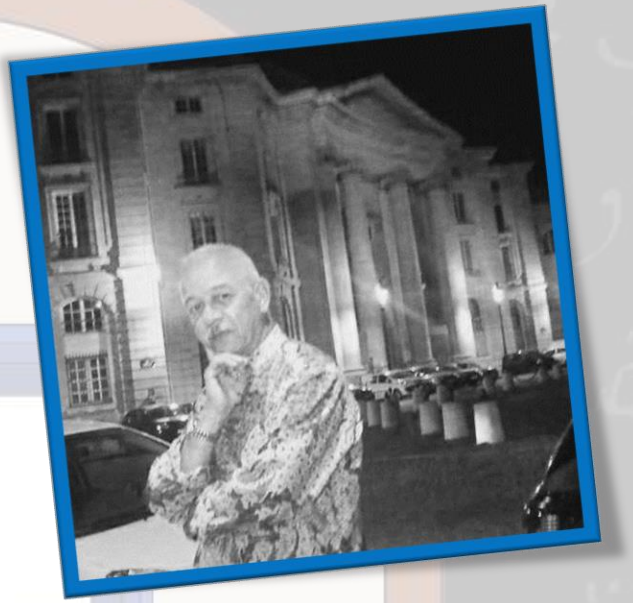
© copyright all rights reserved

© copyright all rights reserved

Tâches ingrates de tous les jours ou activisme aussi discret qu'efficace, la dame était de tous les fronts et de tous les combats pour la survie des siens, pour la liberté de tous ceux avec qui elle partageait les mêmes conditions et le même destin. Qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il vente ou sous la chaleur la plus torride, elle ne pouvait, ni ne voulait, arrêter cet activisme salutaire et cette lutte, devenus par la force des évènements la plus importante partie d'elle-même.

Cette femme, cette Dame, vous auriez pu la croiser au détour d'un étroit chemin ombragé, dans le plus petit hameau, dans un village de montagne ou sur la plus grande avenue d'une quelconque ville. Vous auriez pu rencontrer cette femme qui a porté avec abnégation, courage et témérité les plus ardents espoirs et ambitions de son peuple alors en proie au joug colonial C'était ma mère, c'était la vôtre, ce sont ces femmes jeunes et moins jeunes, venues des coins les plus reculés, fières enfants d'une Algérie, terreau de toutes les misères et spoliations mais également patrie- mère de tous les défis. Et lorsque, et si, vous avez le bonheur ou loisir de l'entretenir, vous l'entendrez alors vous raconter, vous bercer de cette odyssée qui l'a transportée par monts et par vaux, transfigurée même, au nom d'un idéal ô combien transcendant, un idéal de liberté et de rencontre avec l'Histoire. Avec une immense modestie, comme si elle ne relatait que les aventures d'un tiers. Cette dame enfin, et les milliers de ses congénères, compatriotes de tous les coins de cette terre d'Algérie qui était, demeure et sera éternellement terre des ancêtres, ont dignement assuré le cheminement puis le couronnement d'un invisible mais éclatant flambeau, celui de l'Indépendance.

Abderrahmane Benmokhtar



Qui est Abderrahmane Benmokhtar ?

Né le 15 juin 1949 à Chlef où il accompli sa scolarité primaire et secondaire. En 1970 il fait son entrée sur concours à l'ENA. Il occupe des postes diplomatiques à Belgrade et à Bruxelles. Il est aussi directeur au MAE à deux reprises et ambassadeur à Madagascar -Seychelles-Ile Maurice- Iles Comores entre 1998-2004, mais aussi en Ouganda-Rwanda-Burundi / entre 2009-2014. Abderrahmane Benmokhta est auteur d'un récit autobiographique intitulé Odyssée d'un enfant d'Orleans ville publié aux Editions du net-Paris en 2020.

© copyright all rights reserved

Le destin de Mrayouma

À peine sortie de l'enfance Mrayamou avait l'air guilleret par le fait de pouvoir enfin porter le voile comme toutes les jeunes filles de cette contrée loin de tout. Un peu plus élancée que les filles de son âge mais bien enrobée par le gavage subi cet hivernage, elle avait la silhouette d'une petite femme bien qu'elle réfléchissait encore comme une enfant toujours insouciante de cet événement qui brisera à jamais ses rêves. Ses petites dents marquées par un diastème qu'elle frottait sans cesse avec un messouak et ses grands yeux aux longs cils marquaient son joli visage. Son profond regard à la fois innocent et farouche faisait son charme sauvage et attirant. Tannée par le soleil du Sahara sa peau mate et ses cheveux noir brillant et ondulés à peine visibles sous son fin voile coloré qui couvrait presque tout son corps lui donnaient cette beauté gitane envoûtante qui ne laissait aucun homme indifférent. Pourtant tout le campement chuchotait en douce et à son insu la nouvelle de son futur mariage avec Hamadi de quarante ans son aîné. Dans cette profonde Mauritanie traditionnelle le mariage précoce, forcé et arrangé des adolescentes fait encore partie des mœurs tant il est vu comme anodin. Rarement le consentement de la fiancée n'est pris en compte surtout si elle vit encore sous la tente de ses parents. Son père Abdellahi très endetté ne pouvait refuser l'unique proposition de son intime ami qui annulera ses dettes en contrepartie de la main de sa fille chérie. Ici la pauvreté des uns fait encore le bonheur des autres. Mais la jeune adolescente ne se doutait de rien et tous les après-midis, à la même heure, assise en tailleur elle préparait tranquillement un thé à la menthe à son futur bourreau qu'elle considérait jusqu'ici comme un ami fidèle à son père. Bizarrement le vieil homme la couvrait de cadeaux venus directement du marché de la capitale et lui faisait des compliments parfois assez osés de sa part. Pour éliminer tous ses soupçons sa mère lui avait dit que ce prétendant avait demandé en mariage sa grande sœur divorcée et déjà mère de deux enfants seulement à seize ans. Mais par pudeur c'était à elle de préparer le thé à son futur beau-frère comme le veut la tradition chez les gens de bonnes familles. Ce fiancé déjà père de plusieurs enfants éparpillés un peu partout dans ce vaste territoire semi-aride était un commerçant et propriétaire de bétail. il possédait plusieurs centaines de moutons, de chèvre et de dromadaires. Une grande fortune dans ce monde encore pastoral où les animaux nourrissent les hommes. Son rang social lui permet aussi de demander la main de n'importe quelle jeune adolescente malgré son âge avancé et son physique visiblement pas très élégant. Ici la pyramide des castes est toujours solidement debout malgré le progrès qui frappe de plus en plus fort à la porte de cette culture qui se protège fièrement derrière ses us et coutumes. Hamadi était marqué par le poids du temps qui avait vieilli son visage, ramolli ses muscles et usé sa dentition dont il ne lui restait que quelques racines noircies par un usage excessif de tabac noir fumé dans une pipe. Dans la société maure traditionnelle la beauté d'un homme importe peu c'est plutôt son nom de famille et sa fortune qui comptent le plus. La date du mariage était déjà fixée car le vieux fiancé devait vite rejoindre le gros de son bétail parti très loin paître dans un pays voisin vu que cette année-là les pluies étaient insuffisantes à faire pousser suffisamment d'herbe pour nourrir tout le cheptel. Sa prochaine victime Mrayouma gonflera simplement le rang de toutes ces jeunes jolies filles qui ont eu le malheur de croiser son chemin de nomade et finira peut-être elle aussi avec un ou deux enfants à charge comme sa malheureuse grande sœur.

© copyright all rights reserved

Sachant que le sort de mon amie était presque scellé je ne pouvais que suivre de mes yeux d'enfant berger la succession des événements dans ce monde rural où certains ont toujours le pouvoir de décider de la vie des autres. Ce mariage qui se prépare en coulisses finira certainement par un divorce. Mais qui dit qu'ici une femme divorcée, encore plus appréciée des hommes, n'en vaut pas deux ?

Par Ahmed CHEINE SIDI

Qui est Ahmed CHEINE SIDI ?

Biographie : Ahmed Cheine Sidi âgé de 52 ans, titulaire d'un Master en communication de l'université de Rostov sur le Don en Russie et habitant à Nantes en France. Mauritanien d'origine il exerce dans le domaine du journalisme. Il est aussi interprète polyglotte, poète et essayiste.

© copyright all rights reserved

© copyright all rights reserved

Six lettres bleues

Telle une eau souterraine, certains souvenirs vous accompagnent dans le long processus de la création. Il en est un, encore vif dans ma mémoire, comme les tatouages sur le front ou les mains de nos vieilles femmes. Il concerne ma mère et remonte à mon enfance à Oran, où je suis né à la fin des années quarante. A cette époque-là, je vivais avec mes parents et mes trois jeunes frères dans un haouch, une modeste maison sans étage qui réunissait quatre autres familles autour d'une petite cour au sol en ciment.

De tous les miens, j'étais le premier à avoir franchi le portail d'une école. Dans ce haouch où les livres étaient absents, les seuls imprimés étaient le précieux livret de famille, un ou deux papiers administratifs et les manuels scolaires que je trimbalais dans mon cartable.

Un après-midi d'hiver à marquer, comme on dit, d'une pierre blanche, j'étais seul avec ma mère qui ne savait pas, comme ses voisines et mon père, ni lire ni écrire. Dans le bruit de la pluie qui tombait et la chaleur du kanoun qui rougeoyait, je faisais, dans l'exiguïté de la pièce où nous logions, mes devoirs. Assis sur une peau de mouton, j'utilisais, en guise de bureau, la meïda, la table basse en bois qui servait aux repas. J'allais refermer mon cahier quand ma mère, sans dire un mot, prit doucement mon stylo et retourna, comme la diseuse de bonne aventure qui fréquentait notre quartier, ma main droite. Les yeux brillants, elle se mit alors, avec une application touchante, à tracer, sur ma paume, les six lettres de notre patronyme.

Ce fut, pour moi, une formidable surprise, une joie profonde dont je me souviens encore avec émotion. Je comprenais soudain l'importance de son geste qui était une autre façon de me témoigner sa tendresse. Elle avait, fièrement, arraché du fond d'elle-même, ces six lettres bleues et penchées. Cet après-midi-là, une sorte de pacte silencieux s'était établi entre nous. C'était comme si, en me souvenant plus tard du beau cadeau qu'elle venait de me faire, j'étais dans l'obligation d'ajouter, pour elle, d'autres lettres, d'autres mots, d'autres phrases qu'elle ne pouvait pas écrire.

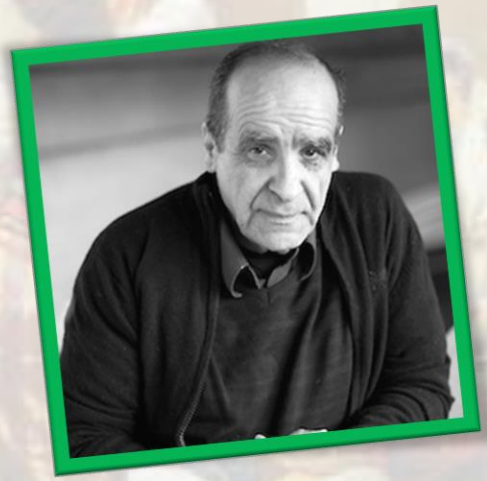
En repensant aujourd'hui à cette scène et sans vouloir trop forcer sur la corde sensible, il me semble que ma mère appartenait modestement à un livre invisible, celui des petites gens, des analphabètes, des pauvres et des sans-voix.

Entre les murs d'enceinte du haouch brûlés par le soleil et sur lesquels couraient, en été, des lézards, c'était le royaume des femmes et le pays bruissant et fertile de la langue de ma mère, la darija, la langue populaire qui a nourri mon imaginaire.

Les années ont passé et avec le recul, je crois - qu'en plus des six lettres tracées par ma mère - c'est dans ce haouch, qui était aussi un lieu de partage et de solidarité, qu'est née ma sensibilité littéraire.

Par Abdelkader DJEMAÏ

.



BIO EXPRESS

Djemaï Abdelkader est l'auteur d'une vingtaine de romans, de récits et de livres de voyage publiés notamment aux éditions du Seuil, chez différents éditeurs et en poche.

Dernier titre paru, Le jour où Pelé, éditions Barzakh, 2018.

© copyright all rights reserved

Ce qui reste de l'hiver

Longtemps, j'ai mis ma plus belle robe pour accueillir le 8 mars. Je me fardais avec subtilité, comme je sais si bien le faire, lâchais mes cheveux, mettais un manteau et des chaussures assortis et allais rejoindre deux ou trois copines pour un après-midi shopping, un café ou, parfois, un film à la Maison de la Culture. Je sais, vous trouvez ça ridicule, et peut-être que vous avez raison. Mais quand vous travaillez debout, du matin jusqu'au soir, tous les jours que Dieu fait, que vous devez supporter une marmaille d'enfants qui s'amusent ou se chamaillent pendant que vous vous tuez à leur expliquer le sens de telle phrase ou la moralité de tel texte, et que, une fois rentrée chez vous, vous devez vous occuper de deux mâles paresseux – votre mari et votre fils – eh bien, croyez-moi, vous guettez le moindre moment de détente. Quand, en dehors du 08 mars, ai-je le temps de voir mes amies ou d'aller à un gala ? Alors, pourquoi ne pas en profiter, mon Dieu ? C'est ce que je me suis dit pendant des années.

Il fait toujours beau, le 8 mars, et c'était pour moi un signe que le bon Dieu était du côté des femmes. Ridicule, là encore, puisque les femmes sont souvent oubliées par sa miséricorde, prisonnières qu'elles sont entre les souffrances que leur inflige la Nature et de celles que leur fait subir la société des hommes. Oh, moi, je suis plutôt chanceuse : mon mari ne me frappe jamais – ou presque – et il me laisse travailler, du moment que c'est avec des mômes. D'ailleurs, il ne rechigne pas à puiser dans mon propre salaire quand le sien ne suffit pas à couvrir les dépenses – celles du foyer ou les siennes propres. Mais enfin, il a ses principes. Il doit manger à heures fixes et je n'ai pas le droit de rentrer après 18h. Même pas un 8 mars. C'est pourquoi nous nous hâtions toujours, mes amies et moi, de rentrer, parfois avant que le film ou le concert soit fini. Et nous rencontrions, alors que nous pressions le pas, des groupes de jeunes hommes qui, *derboukas* et guitares à la main, chantaient en pleine rue. Un ou deux d'entre eux se mettaient même à danser, même s'ils s'arrêtaient parfois pour nous lancer un « bonne fête » jovial. Et moi, qui ne suis pas à une idée stupide près, me mettais à imaginer que c'étaient mes amies et moi qui chantions là, en plein air, de nos belles voix mélodieuses, et qui riions – puisque c'était notre fête – sans que quelqu'un n'y trouve à redire…

Oui c'était stupide, puisque le 8 mars n'est pas une fête, justement. Je l'ai compris quand mon amie Amel a été expulsée de son journal pour avoir accordé une longue interview à la présidente de l'association Femmes Libres de Demain. Oui, rien que pour ça. Il faut dire qu'elle n'a pas sa langue dans sa poche, la célèbre militante, et je me demande comment l'entretien a échappé à la vigilance de la direction. Mais enfin il est paru et ça a fait scandale. Ce n'est plus de la liberté qu'elle veut, s'est-on écrié ça et là ; c'est l'effacement de toutes nos traditions ! Alors, Amel, la journaliste coupable, a été sacrifiée. Le journal a même publié un long éditorial où il la désavouait et où il fustigeait ces femmes sans vergogne, dénaturées par leur soif du pouvoir et leur rejet des « nos valeurs sacrées ».

C'était un sept mars, il y a de cela quatre ans. Bien sûr, le lendemain, nous n'avons pas mis nos plus belles robes, mes amies et moi ; nous étions trop occupées à consoler Amel.

© copyright all rights reserved

Nous avons toutes pleuré des larmes de rage et d'impuissance, comme nous l'avions fait tant de fois, pour des tas de raisons différentes. Puis tout à coup, Amel s'est levée et nous a lancé d'une voix rendue rauque par la fatigue et l'émotion :

- Ils peuvent le garder, leur journal. Je ne vais même pas postuler ailleurs. Je vais créer le mien ; c'est décidé.

  Nous la regardions, sceptiques, mais sans oser briser cet élan d'espoir. Un journal ? Avec quels fonds ? Avec qui ? Cela allait-il marcher ?

- J'aurai besoin de vous, mes amies, poursuivait-elle avec la même détermination. Toi d'abord, notre chère informaticienne. Car ça sera un journal électronique. Et toi aussi, l'excellente institutrice. Parles-en autour de toi et invite les gens à le lire et à y contribuer. Parles-en aux collègues ; aux parents d'élèves ! Le reste, je m'en charge ; je me créerai une petite équipe.

Nous l'avons regardée, un peu perdues, un peu hésitantes, puis nous avons promis de faire de notre mieux. Sans conviction ; en balbutiant presque. Mais nous avons toutes tenu parole. Amel a créé son journal : un journal qui n'a pas peur de dire les choses qui fâchent. Oh, pas seulement sur les femmes ; l'injustice tend partout ses noirs tentacules, vous savez. Il raconte des histoires vraies – des histoires de souffrance, de courage, de lutte, d'espoir et de réussite. Il dénonce les oppresseurs – quels qu'ils soient – les hypocrites et les violents. Il donne la parole aux semeurs et aux semeuses de beauté et de sagesse, qu'ils soient penseurs, poètes ou artistes. Il répand une douce lumière sur notre société encore enténébrée. D'ailleurs, il s'appelle Soleil. Vous en avez sûrement entendu parler, car son succès ne cesse de grandir. C'est un bon présage.

Oui mes amies, la journaliste et l'informaticienne, font un travail remarquable. Et pour mieux m'impliquer, moi qui me sentais un peu inutile, Amel a pensé à inclure une rubrique hebdomadaire consacrée aux contributions des enfants. J'invite mes élèves et tous les autres à écrire ce qu'ils pensent du monde qui les entoure et à décrire celui auquel ils aspirent. A parler d'égalité, de droits et de devoirs, de rêves, d'épanouissement. A s'exprimer, tout simplement. Avec d'autres collègues, nous les orientons et corrigeons leurs écrits avant publication. Amel dit qu'elle ne le fait pas pour moi ; que c'est très important d'impliquer les enfants dans ce projet de bâtir des lendemains meilleurs. N'est-ce pas surtout à eux qu'ils appartiennent, ces lendemains ? Bon, je sais qu'elle dit ça par gentillesse, mais avouez que ça tient la route.

Mais je ne fais pas que ça. Depuis cette fameuse journée où nous avons consolé Amel, je fais toujours cours le 8 mars. Toute la journée. Je parle à mes petites têtes brunes de Clara Zetkin, journaliste comme mon amie et enseignante comme moi, qui a été l'instigatrice de cette journée. Je parle de Rosa Parks, de Fatma N'Soumer et d'Anna Greki. De femmes fortes et brillantes. Et, tout jeunes qu'ils sont, je sens que les petits chérubins comprennent. Je fais la même chose avec le plus adoré de tous – celui que j'ai à la maison. Ça agace parfois son père, mais je n'en ai cure. D'ailleurs, aujourd'hui, je suis particulièrement fière. Du haut de ses huit ans, il m'a dit qu'il voulait écrire un texte pour le journal d'Amel. L'histoire d'une fillette qui réussit à construire toute seule une maison, malgré des milliers de petits lutins méchants et envieux qui font tout pour l'en empêcher. Une histoire que sa petite tête a façonnée et qu'il tient à me dédier. J'ai hâte de la lire !

Par Lynda CHOUITEN

© copyright all rights reserved

BIO EXPRESS

Auteure algérienne originaire de Tizi Ouzou. Enseignante à l'université de Boumerdes. Elle a obtenu son doctorat en littérature à Galway grâce à une bourse obtenue du gouvernement irlandais. Elle est lauréate du grand prix Assia Djebar 2019.

© copyright all rights reserved

Poésies de Ouarda BAZIZ CHERIFI

Qui est Ouarda BAZIZ CHERIFI ?

Ouarda Baziz Cherifi est professeur de lettres anglaises. Elle est auteure de deux recueils de poésie libre publiés chez Edilivres et de trois romans "PRINCIPES Et AMERTUMES", "LES SURVIVANTS DE L'OUBLI" et " QUAND PLEURE LE JASMIN". Poétesse engagée, Ouarda Baziz Cherifi a plusieurs participations avec des anthologies bénévoles comme " LIBERTÉ, PLUME ET PAIX" (2015). Ouarda a participé à plusieurs festivités littéraires internationales comme le Salon du livre de Versailles, La journée du Manuscrit, le prix SENGHOR à Milan qui lui a attribué le second prix de la poésie en 2019. Elle est aussi lauréate du premier prix international de Poésie, femmes de demain (Octobre 2020).

© copyright all rights reserved

Au nom de ma pudeur

Qu'il pleuve des mensonges,
Ou qu'il vente des tornades,
Je resterai celle qui songe
A demeurer humble et grande.

Grande devant les petits
Qui se focalisent sur mon sort.
Grande devant leur mépris
Qu'ils me vouent à tort.

Qu'ils grognent ces loups sauvages
Qui bavent de haine,
Je resterai digne et sage
Pour rendre leurs manigances vaines.

Sage comme eux ne peuvent l'être,
Eux les fous ambulants
Qui ne pourront jamais mettre
Ma pudeur à nu, dans leur déraison.

Car ma pudeur est ma signature.
Celle qui porte mon âme
Dans sa profondeur qui perdure.
Celle qui fait de moi cette femme.

Cette femme qui ne plait pas
A tout le monde.
Mais qui ne s'incline pas
Car elle peut devenir grande.

Grande devant les petits
Qui ne pourront guère grandir.
Leur seul but dans la vie
Est de se pencher toujours vers le pire.

Qu'ils passent et repassent,
Par pudeur, je ne les vois point.
Qu'ils fassent.
Ils sont encore à hier
Je suis déjà à demain.

Oui, par pudeur
Je suis déjà à demain.
Et, d'eux je n'ai jamais peur.
Ils sont toujours là
Je suis déjà loin.

Par pudeur, je m'habille de mes principes
Pour ne pas dénuder mon corps.
Dans mon jardin, les rosiers et tulipes
Poussent encore.

Que les amoureux de sagesse,
De droiture
Et dont je vénère les messes,
Viennent profiter de ses saveurs pures.

© copyright all rights reserved

J'en pleure encore

Entre un pas devant et un pas derrière,
un poids émouvant rempli de larmes,
je vais et je viens dans mon univers
où loge ma vie de femme.

Entre un rire muet et un soupir bruyant,
un dire balbutié et un plaisir fuyant,
je vais et je viens, dans mon existence
tantôt vide et tantôt intense.

Entre un matin d'hiver et un soir d'été,
un parfum amer et un espoir invité,
je vais et je viens dans mon quotidien,
quelques fois pleine et d'autres fois sans rien.

Entre une joie soudaine et un sanglot pesant,
une voix hautaine et un mot brisant,
je vais et je viens dans mon royaume,
tel un mendiant demandant l'aumône.

Et, je pleure comme une pluie diluvienne
qui s'abat sur le monde et le malmène.
Je secoue les feuillages de tous les arbres
pour les dénuder dans une furie macabre.

Et je pleure comme une Cosette
dans ses haillons de pauvrette.
Je rougis car j'ai commis un péché :
celui de me retirer et me fâcher.

Et je pleure car j'ai honte,
dans mes remords qui me hantent.
Je ferme ma vie à huit clos
sans avoir dit mon dernier mot.

Et je pleure comme je pleure encore
comme une môme à qui l'on fait tort.
Je ne sais plus mais j'en pleure encore,
entre un sursaut et un rêve qui dort.

Je suis femme
Mais beaucoup plus que cette femme
Que vous voyez, que vous broyez
Que vous modelez, que vous souillez.

Femme sensible et vulnérable
Qui ne demande qu'à être respectée.
Pourquoi n'êtes-vous pas capables
De ne pas froisser ma beauté ?

© copyright all rights reserved

À ELLES

Elles étaient une, elles étaient mille
Mille et une à baisser les yeux
Sans pour cela, baisser la tête
Devant ces étrangers, se prenant pour des prophètes
Le regard lâche, assombri sous la casquette,

Elles étaient seules, elles étaient toutes,
Toutes seules à faire bonne mine,
A faire semblant, à contre cœur
Évitant les cris et les courroux
Les ires qui les blessaient, la peur et le pire,

Toutes seules, toutes ensembles, ensembles toutes
Elles avaient un regard affecté sur le pays confisque
Sur les plaines, les montagnes et la mer ravis
Avec le grand espoir de les voir un jour libérées.

Leur cœur, leur âme, leur regard triste
Se posaient sur celui des enfants du pays
Qui un sombre jour prirent le maquis
Puis grâce à leur bravoure, libérèrent la patrie.

Et soudain un et puis deux glorieux jours de juillet
Ou leurs chants sont montés, ou leur corps ont dansé
Les villes blanches ont allumé à la gloire du sang versé
Dans nos campagnes et nos cités en lettre d'or LIBERTE

© copyright all rights reserved

À ELLES

Elles sont toutes là, elles sont nos mères et nos sœurs
Qui de leurs grands yeux, qui de leur grand cœur
Racontent encore l'histoire, racontent la mémoire
Mêlant les souvenirs aux larmes, et les sourires aux espoirs.

Elles ont pu après les tristes années d'ignorance
Du découragement à la persévérance
De rêves impossibles mais d'un immense espoir
Voir enfin leurs filles accéder au savoir.

Elles ont pris leur essor vers d'autres destinées
Quittant la voie qu'on leur avait tracée.
Quand le voile noir de la déraison assombrit leur cœur
Elles s'y sont opposées déterminées et sans peur.

Ames du foyer, gardiennes des traditions
Elles allient souvent volonté et raison
Leur avis pas toujours écouté a souvent au fil des années
Donné raison à leur lutte quotidienne et acharnée.

Auréolées des plus belles couleurs de la vie
Elles incarnent le blanc du présent, le vert du Paradis
Près du croissant de lune qui veille sur elles,
Les branches de l'astre sacré s'ouvrent sur la lumière
De mille et une étoiles scintillant dans le ciel,
Comme une voûte rassurante et bénie sur leur vie.

Sadid MERAHBA (Poème inédit- fevrier 2021)

© copyright all rights reserved

À ELLES

Qui est Sadid MERAHBA ?

Sadid MERAHBA né en 1952, Cadre gestionnaire à la retraite, passionné de Littérature. Ecrit depuis 2010 des textes et poèmes inédits. A l'occasion du « 8 mars » propose ce poème « A ELLES » dédié aux trois femmes de sa vie (son épouse, sa mère, sa fille) et à toutes les Algériennes.

© copyright all rights reserved

Le pardon, la grâce des mères

« En France les féminicides sont devenus une banalité médiatique. En écoutant la litanie des statistiques, je ne peux m'empêcher de revenir à mon enfance, et à ce sinistre jour bien particulier. Les souvenirs sont parfois aussi douloureux que les actes. »

AOUT 1955 : La cour est inondée de lumière. Dans cette maison de pierre, seule la treille harcelée par les guêpes apporte un zeste de fraîcheur. Il est près de seize heures en cette fin d'été caniculaire. Hamid s'ennuie du haut de ses dix ans. Il préfère l'école à ces interminables vacances estivales. Il est pressé de voir son père s'en aller au village. Il se sent plus à l'aise en son absence. Quand il n'est pas là, toute la maisonnée respire.

Pour l'instant le père est perché sur l'unique chaise de la maison, réservée à son seul usage. Il ajuste son turban doré puis lisse sa fine gandoura en lin.

La mère est à même le sol, assise inconfortablement sur une natte en osier. Dans son libass défranchi, elle sert le goûter, café au lait et galette, tout en parlant. Elle semble protester mais l'enfant ne comprend pas la cause de la dispute. Quand elle ose élever la voix, le plus souvent c'est pour réclamer un peu plus de victuailles pour ses six enfants. Le père ne supporte pas d'être pris en défaut. Surtout par une femme. De l'argent il n'y en a plus, peste-t-il. Pourtant tout le monde sait qu'il dépense beaucoup au café maure.

Hamid craint cette montée de tension entre ses parents. Subitement le drame se noue. La cafetière vole en éclats, le garçonnet sursaute. Il voit son père penché sur sa mère à laquelle il administre une volée de coups sur le visage. Avec les poings ! Une violence bestiale comme s'il avait envie de la tuer. Ce n'est pas elle qui crie mais lui : comment cette fille de Satan ose-t-elle lui tenir tête ?

La mère ne se protège même pas, résignée, habituée. C'est dans l'ordre des choses, c'est dans l'ordre de Dieu. L'enfant fixe le sol, tétanisé.

© copyright all rights reserved

Il ne veut pas voir les dégâts, il voudrait fuir mais ses jambes sont paralysées, il voudrait crier mais sa gorge est sèche, de colère et de peur. Il a honte. Il se terre dans son coin et tente de se faire oublier derrière le tronc du figuier.

Hamid respire, le père a pris son bâton noueux, il va rejoindre le village et ses copains de dominos. Une trêve de quelques heures. Un regard vers sa mère. Elle est prostrée sur sa natte, sans un mot, le regard vide. Son visage s'est transformé en une bouillie violette, tuméfiée, un mince filet de sang suinte de ses lèvres. Que va-t-elle faire ? Pleurer, sûrement pas, ses yeux sont secs depuis longtemps.

Puis, enfin, elle semble se réveiller. Elle se précipite sur son coffre en bois, en extirpe son haïk et un baluchon comme si elle s'y était préparée à l'avance. Elle interpelle Hamid.

-Yallah yallah, vite accompagne-moi chez tes oncles, je ne peux plus vivre dans cette maison.

Hamid est heureux. Il a toujours aimé la compagnie de ses riches cousins maternels. Les frères de sa mère sont plus gentils, moins sévères et généreux. Leurs enfants ont toujours de l'argent de poche. Et puis chez eux on peut manger à satiété. Une seule ombre au tableau. Il a honte du visage ravagé de sa mère.

Pendant ce temps au village, les oncles vont contacter le père pour lui faire la leçon. Hamid se demande s'il ne faudrait pas le dénoncer aux moudjahidines de la liberté. Mais qui en a vu ? L'enfant est confiant. Il passe une quinzaine de jours agréables à jouer avec ses cousins et à manger à sa faim.

Hamid appréhendait le retour sous le toit du bourreau. Il avait bien raison. Une colère froide le saisit dans tout le corps quand il voit ses parents plaisanter et rire ensemble comme si ce cauchemar n'avait jamais existé. A l'évidence ils se sont réconciliés. Sa mère, la victime, a passé l'éponge. Sa lâcheté le désarçonne. Mais comment peut-on manquer ainsi de dignité ? Plus tard elle lui expliquera que si elle a excusé son bourreau c'est pour le bien de ses enfants. Car la mère, il le réalise plus tard, est un réservoir d'abnégation infini. Pour ses petits, elle sacrifie sa santé et son honneur. Du jour au couchant, il a vu la mère de ses jours pétrir la galette, laver, rincer, coudre, tisser, cuisiner, couper le bois, entretenir le feu, le feu oui, l'âme du foyer. Sans jamais se plaindre. Elle est créatrice puisqu'elle invente des plats insensés les jours de disette pour nourrir sa nichée. Elle est pro créatrice puisqu'elle a mis au monde une dizaine de frères et sœurs qu'elle a su élever jusqu'à l'âge de l'envol. Malgré toutes ces avanies, sa magnanimité reste intacte. Elle a le cœur assez grand pour pardonner. C'est en cela que réside sa dignité.

Pardonner, oui se dit l'enfant. Mais lui n'oubliera jamais.

Par Djilali BENCHEIKH

Qui est Djilali BENCHEIKH ?

Djilali Bencheikh est né aux Attafs dans la vallée du Chélif. Journaliste et écrivain il est l'auteur d'une demi-douzaine d'ouvrages et de nombreuses nouvelles chez Elyzad, Barzakh, et Bleu Autour. Son opus avec Sophie Colliex Le pays de ma mère a paru au Chèvrefeuille étoilée en 2019. Son ultime roman Le treillis et la minijupe est publié en Algérie aux ed El Kalima. Il vit en France depuis 52 ans. Il a 76 ans.

© copyright all rights reserved

Si l'écriture n'est pas femme ?

Dans la flaque où miroite le ciel, se reflète un volant de robe sur un pic de talon. Une beauté au rang de sentence qui hésite à un croisement. Dans les yeux, un horizon. Sous le bras, un calepin. A une page ouverte au hasard, deux lignes grossièrement gribouillées.

Pour conjurer le manque, elle squatte un quai de gare. De banlieue de préférence, là où les trains ne prétendent pas avoir quelque chose à voir avec les changements de destinées humaines. Elle n'aime pas les drames.

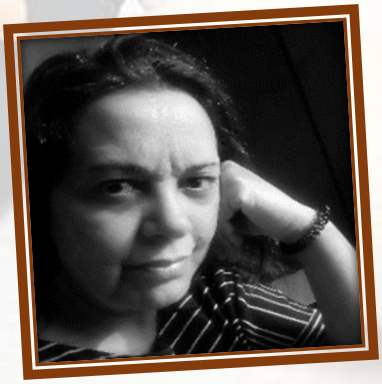
Sur un banc face au quai, elle planque l'appât, l'œil qui drague, l'ouïe qui guette, la plume à la main, comme au combat. Pour redire le monde, gagner son mot de tous les jours. Celui qui, la veille au soir, lui a échappé, l'a chauffée à blanc, lui a effleuré l'oreille sans se déclarer, l'a prise à la gorge, lui a tourné autour de la peau, l'a noyée au sec, n'a fait voir de lui que son ombre.

Pour chercher réparation, elle va à la bête, monte aux barricades, se fixe et laisse tout le reste bouger. Ici, ça va et ça vient, ça se mord la queue. Ici, elle cherche les mots qui disent la vie ordinaire comme si vous ne l'aviez jamais eue devant les yeux, comme si vous ne l'aviez jamais pratiquée. Les mots qui relèvent, élèvent, embellissent, ravissent. Elle glane des détails épars pour rendre un ensemble qui parle. Nargue l'incipit au-delà duquel elle a toujours trébuché, parce que dès que ça commence à couler de source, ça finit en flots. On la verra rentrer trempée aux os et on la sait mauvaise nageuse.

Ici, elle jette les racines et attend la floraison. Que la pâte lève, que les mots viennent, comme ça, comme on roule les graines, bobine les pelotes, épluche les pommes de terre. Contre la finitude, la platitude. Contre la brièveté, la mocheté, l'abîme, la béance. Contre l'intériorité. Contre le corps qui garde, la chair qui borde, la bouche qui se défausse et l'œil qui ne voit plus à force d'en avoir trop vu. Il lui faut immédiatement les mettre comme d'autres mettent le paquet. Il lui faut les commettre. Il lui faut se laisser happer par le mot. Le bas mot. Puis, vouloir de nouveau sortir de l'abysse aux parois lisses, créer un semblant de relief sur lequel poser pied et hisser la tête du fond du trou. Il lui faut diluer le décapant de la vie. Emballer le monde dans ses petits papiers. S'abreuver du fond de la cuve et vendre le premium. S'enivrer de la chaleur du frottement au monde qui brûle les doigts. Quelle belle escroquerie, les mots. La seule à se faire dans le bruit, dans la lumière, noir sur blanc, le plus souvent.

Si l'écriture n'est pas femme ? Demandez et il vous sera donné. Cet entre-soi-et-soi qui te révèle de quelle chimie tu es fait, de quel embrasement tu es capable. De quel anéantissement. De quelle longueur de souffle. Qui te tend l'échelle quand c'est l'échafaud qui t'attend. Qui tue entre les lignes, parce que la mort est une éternelle promesse d'horizontalité et qu'on gagnerait à commencer à prendre la pose.

Par Kaouther Khlifi



BIO EXPRESS

Kaouther KHLIFI : Née en 1971 à Tunis. Traductrice ''corporate'' depuis plus de dix ans, après une petite parenthèse académique et douze ans dans le privé. Auteure de ''Ce que Tunis ne m'a pas dit'' (Elyzad 2008, Comar Découverte).

© copyright all rights reserved

© copyright all rights reserved

Un Cœur Exilé

Si les dernières années ont vu un vent de liberté souffler sur l'Algérie, une revendication cruciale peine à s'y faire accepter, comme un cheveu déposé sur la soupe du consensus : la question des droits des femmes semble éternellement problématique. Face à cette stagnation rageante, il est capital de continuer le combat afin d'améliorer la condition de la femme dans notre pays et au-delà.

Des symboles, pour quoi faire ?

Pour mener à bien cette lutte, aucun instrument ne doit être négligé, y compris les plumes des auteurs solidaires de la cause. Pour certaines, le scepticisme face à une telle approche est de mise. En quoi des romans pourraient-ils faire face aux inégalités dures comme le bitume le plus rugueux qui rythment le quotidien des femmes maghrébines ? Confrontées à des obstacles ignobles, elles auraient le droit de se tourner vers les auteurs et de leur demander : « Vos écrits ne sont-ils pas une coquetterie flattant vos égos mais dont nous n'avons pas le luxe ? »

Si ces interrogations sont légitimes, nous serions malavisés de réduire les lettres à un militantisme d'apparat. Imaginons que, dans notre culture, nous ne trouvions aucune femme à la destinée susceptible d'éveiller la curiosité ou les rêves des générations futures. Ce serait là une terrible perte!

Heureusement, notre imaginaire regorge de figures emblématiques de la gent féminine. Continuer à évoquer ce patrimoine peut faire germer des idées novatrices, préparer un éveil durable des consciences. C'est ainsi que la littérature révèle son potentiel d'alliée précieuse de la cause féministe.

Une histoire de trésors et d'entraves...

Comment concrétiser ce potentiel ? À cette question, il n'y a évidemment pas de réponse définitive, mais nous pourrons hasarder quelques suggestions.

Le passé du Maghreb est d'abord un terreau fertile d'où émergent les épopées de femmes fascinantes aussi bien dans notre histoire que dans notre mythologie, ou encore à la frontière élusive où les deux se mêlent. Évoquer cette histoire, c'est accomplir un acte militant : de nombreux rétrogrades traitent chaque initiative féministe comme une agression portée contre notre héritage. En reprenant possession de celui-ci, nous coupons court à ces critiques.

Il est ainsi vital de rappeler l'existence d'un important mouvement féministe au sud de la Méditerranée, vieux de plusieurs décennies et fort de multiples symboles, de victoires précaires et d'une détermination sans faille face aux revers.

Nous devons cependant éviter le piège de la glorification béate de ce passé. En effet, si ces mouvements féministes sont profondément ancrés au Maghreb, ils ne peuvent pas contenir les solutions à nos problèmes contemporains. Il s'agit donc de trouver un équilibre dans l'approche de la cause, sans se couper des exemples fournis par les précédentes générations tout en inventant notre propre féminisme, celui qui nous permettra d'enfin surmonter la sclérose misogyne qui paralyse de larges parties de nos sociétés.

Le féminisme maghrébin, une âme autant qu'une arme

Ces idées mettent en relief la nécessité de la lutte féministe dans nos pays et surtout le lien fondamental qui unit celle-ci aux autres enjeux du millénaire. Car ce sont des questions universelles que pose le féminisme au Maghreb : quel rôle la littérature peut-elle tenir dans le monde moderne ? Quel rapport entretenir avec notre héritage ?

Ces interrogations touchent à tous les aspects de notre vie et sont au cœur du combat contre les injustices faites aux femmes. L'amélioration de la condition féminine sous nos cieux ne doit donc pas être une bataille isolée, sans cesse remise à plus tard. Elle ne peut être que le cœur et l'âme d'une transformation profonde de notre monde.

Par Mohamed ABDALLAH

© copyright all rights reserved

BIO EXPRESS

Né en 1997, Mohamed Abdallah est l'auteur de trois romans : Aux portes de Cirta (Éd. Casbah, 2019), Souvenez-vous de nos sœurs de la Soummam (Éd. Anep, 2018) et Entre l'Algérie et la France, il n'y a qu'une seule page (Éd. Necib, 2017

© copyright all rights reserved

ÉTATS D'ÂME D'UN ÉCRIVAIN OPINIÂTRE

Femmes du Maghreb, comme si cela datera d'aujourd'hui …

Il y a dans l'histoire de l'Humanité une vérité cachée qui n'est connue que par les avertis et les prévoyants. Ceux-là mêmes qui ne se laissent pas griser par les artifices de la « marchandisation » du monde. Mais cette vérité, quand bien même est altérée, voir muselée par les partisans du statuquo, ne saurait rester à jamais occultée. Et viendra le jour…

Femmes d'Algérie et du Maghreb, comme si cela datera d'aujourd'hui, je vous le dis, ne croyez pas que c'est un conte fictionnel, ni un rêve prémonitoire ou un souhait soumis au hasard, encore moins une Muse en quête de versification, non, c'est une vérité historique — du futur, exprimée par des états d'âme d'un écrivain opiniâtre…

Ce jour, celui-là même dont je vous parle, où toutes les femmes de mon pays, du Maghreb et de tous les autres pays d'Orient, mais aussi celles des bidonvilles, des zones d'ombres et les autres très sombres, de dessous les ponts et aux abords des routes qui vendent leur chair et leur charme ou celles qui ne se sont jamais vus au-delà des murs, végétant au milieu des patios, et même celles qu'on exorcise et excise se rappellent que leur essence d'être humain ne leur permet plus d'accepter de vivre en sous-êtres ni en mal d'être, ce jour-là…, oui, ce jour-là, je les vois venir réclamer aux « mâles », enturbannés ou pas, leur part de citoyennes à part entière. Sans distinction de statut ou de salaire. De belles ou de laides. De rebelles ou soumises. D'ici ou d'ailleurs. De jeunes ou de vieilles…

Ces femmes du « néant » n'auront plus besoin de chercher des « mâles » pour avoir le droit de nom, de toit ou de pain, comme aux premiers temps révolus.

Contre la dominance du « mâle » et la culture patriarcale, elles inventeront un nouveau monde où leur rôle sera primordial dans la société. Voir plus que nécessaire. Déjà, les prémices annonciatrices de cette révolution sont en marche, depuis quelques années. Dans tout le Maghreb, une véritable montée en puissance est constatée chez la gent féminine.

© copyright all rights reserved

Dans tous les domaines, l'écart entre les filles et les garçons rétrécit de jour en jour. Une revanche contre le sort et les mentalités se fraie un chemin de non retour.

Une nouvelle psychologie chez le sexe « faible » (comme on le croyait encore il n'y a pas si longtemps) est en train de remodeler les données sociétales vieilles de plusieurs siècles, qu'on croyait à jamais inextinguibles. L'homme (le sexe masculin) perd d'année en année de sa notoriété au profit de la femme qui, elle, grignote, « bon an, mal an », des pans entiers des acquis que l'homme détenait en exclusivité. Et comme la nature a horreur du vide, là où l'homme délaisse un terrain en jachère, les femmes le reprennent à leur compte. Et avec la perspicacité, la modernité aidant, en plus de l'esprit battant, la patience a porté ses fruits. Et quels fruits !...

Qui oserait aujourd'hui nier ce si doux fait ? Exaltant. Voir passionnant.

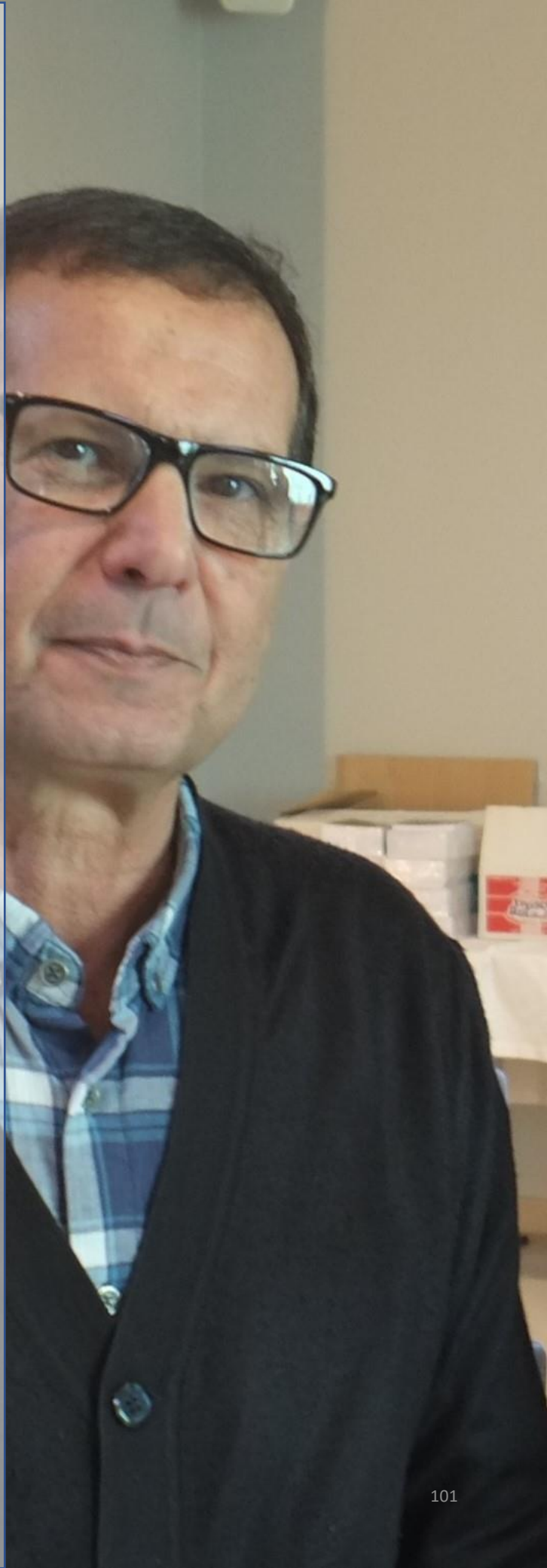
Je sais, ce n'est pas l'avis de tous. Et il y a même ceux qui vont fouiner dans quelques méandres douteux. Mais ça ne diminuera en rien l'envolée de ces studieuses filles qui cartonnent en tout et partout.

Ici, au pays du couchant – le Maghreb, de la Tunisie à la Mauritanie, et en passant par l'Algérie et le Maroc, « la fleur au stylo », elles écument, aux couleurs de l'arc-en-ciel, les espaces et les esprits comme jamais…

Cette notoriété féminine, et que les misogynes ne se voilent pas la vue, n'est plus à démontrer ou à philosopher. Personnellement, je n'ai besoin d'aucune statistique ou étude pour savoir que les femmes maghrébines sont plus que jamais présentes, en force, pour le meilleur et pour toujours, dans nos sociétés contemporaines.

Qui est Rachid Ezziane ?

Rachid Ezziane, auteur chroniqueur de journaux, est né en 1955 dans la wilaya de Ain-Defla, en Algérie. Ancien professeur de philosophie dans les lycées d'Algérie. Son œuvre est jalonnée de différents thèmes d'écriture, entre le roman, la nouvelle et le roman historique. « Un Automne à Miliana » est son dernier ouvrage.



Une femme

Le rôle de la femme dans la vie d'un homme reste considérable, dans la mesure où cette dernière est susceptible de l'influencer dans sa prise de décision. Elle peut constituer une forme de complément qui pourrait faire pencher une balance, d'un sens comme dans l'autre.

Elle détient cette sorte d'éloquence qui la dispense de prononcer toute palabre qui serait superflue. Elle peut être créative, inspirante, patiente, source de courage et capable de grands sacrifices tout comme l'homme peut-être, même davantage. Et puis elle est aussi la beauté et la tendresse. Elle mérite le respect et tout l'amour du monde. Un 8 mars n'est point suffisant pour lui rendre l'hommage qui lui ait dû. Lorsqu'elles exercent des professions ou lorsqu'elles excellent dans une science et dans un art, ces dernières sont bien plus critiquées et ciblées que les hommes et cela les poussent à se battre encore et encore, jour après jour jusqu'à prouver qu'elles sont dignes de leurs statuts.

La femme pourrait être une rose délicate, aux pétales rouge éclatant, mais il ne faudrait la brutaliser, car ses épines s'occuperont du reste afin de nous rappeler qu'elle aussi demeure assez forte pour nous rendre la pareille. Il est primordial de prendre soin d'elle à partir du moment où celle-ci reflètera notre image véritable. Elle est à la fois la flamme qui illumine et réchauffe le cœur des hommes, mais elle est également le feu qui pourrait bruler, car trop avivée.

Elle a cette particularité qu'aucun homme au monde ne pourrait avoir, étant donné qu'elle seule connait la souffrance et la solitude la plus totale lorsqu'elle donne la vie. Prétendre que c'est faux ne serait qu'hérésie, car même si le monde est roi, la femme demeure une reine. Elle est aussi le mystère et la complexité, car personne sur terre ne pourrait comprendre ou déchiffrer ce à quoi pourrait penser une femme et cela même s'il devait vivre des millénaires.

Son mystère reste cependant une forme de magie, sa complexité restera surprenante et c'est ce qui fait toute la magnificence d'une femme.

Par Mehdi MESSAOUDI

© copyright all rights reserved

4. Immersion photos

29. « Tripoli ne meurt pas » par Najla SHAWKAT FITOURI P.105
30. « Des lumières et des âmes » par Malika DIAGANA P.116
31. « L’art est une liberté » par Amie SOW P.128
32. « Peindre un pays sur un visage » par Faiza RAMADAN P.136

© copyright all rights reserved

Tripoli ne meurt pas

© copyright all rights reserved

Tableau 1 : La danse cosmique 46 x 62 centimètres.
Collage et acrylique sur papier

© copyright all rights reserved

Tableau 2 : Transit Peinture acrylique sur toile 120 x 100 cm

© copyright all rights reserved

Tableau 3 : Charge 100x145 cm Peinture acrylique sur toile

© copyright all rights reserved

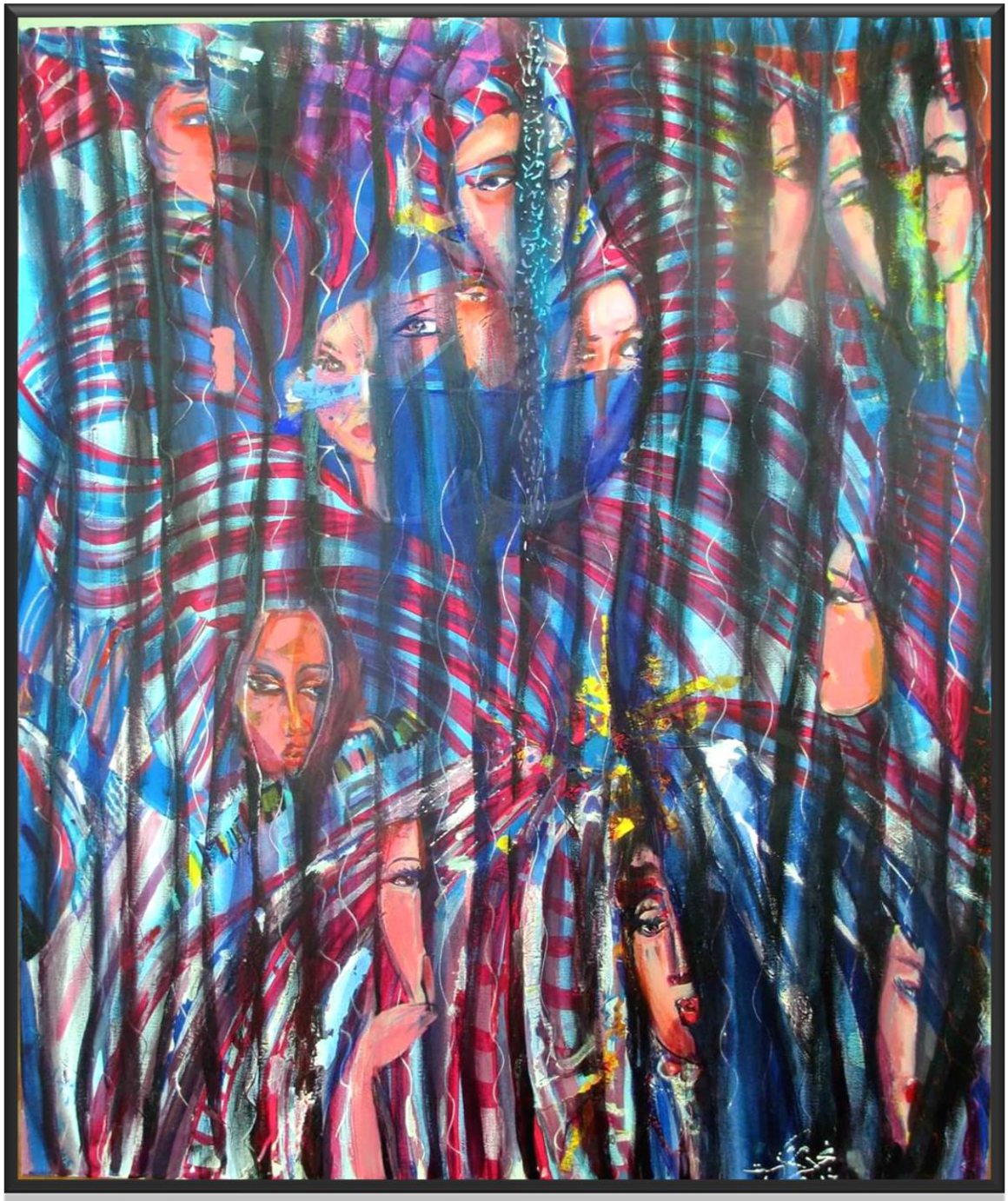


Tableau 4 : Chuchotements de Paupières
Peinture acrylique sur toile 120 x 100 cm

© copyright all rights reserved

Tableau 5 : Les premières histoires sont un point de lumière 150 x 140 cm Peinture acrylique sur toile

© copyright all rights reserved

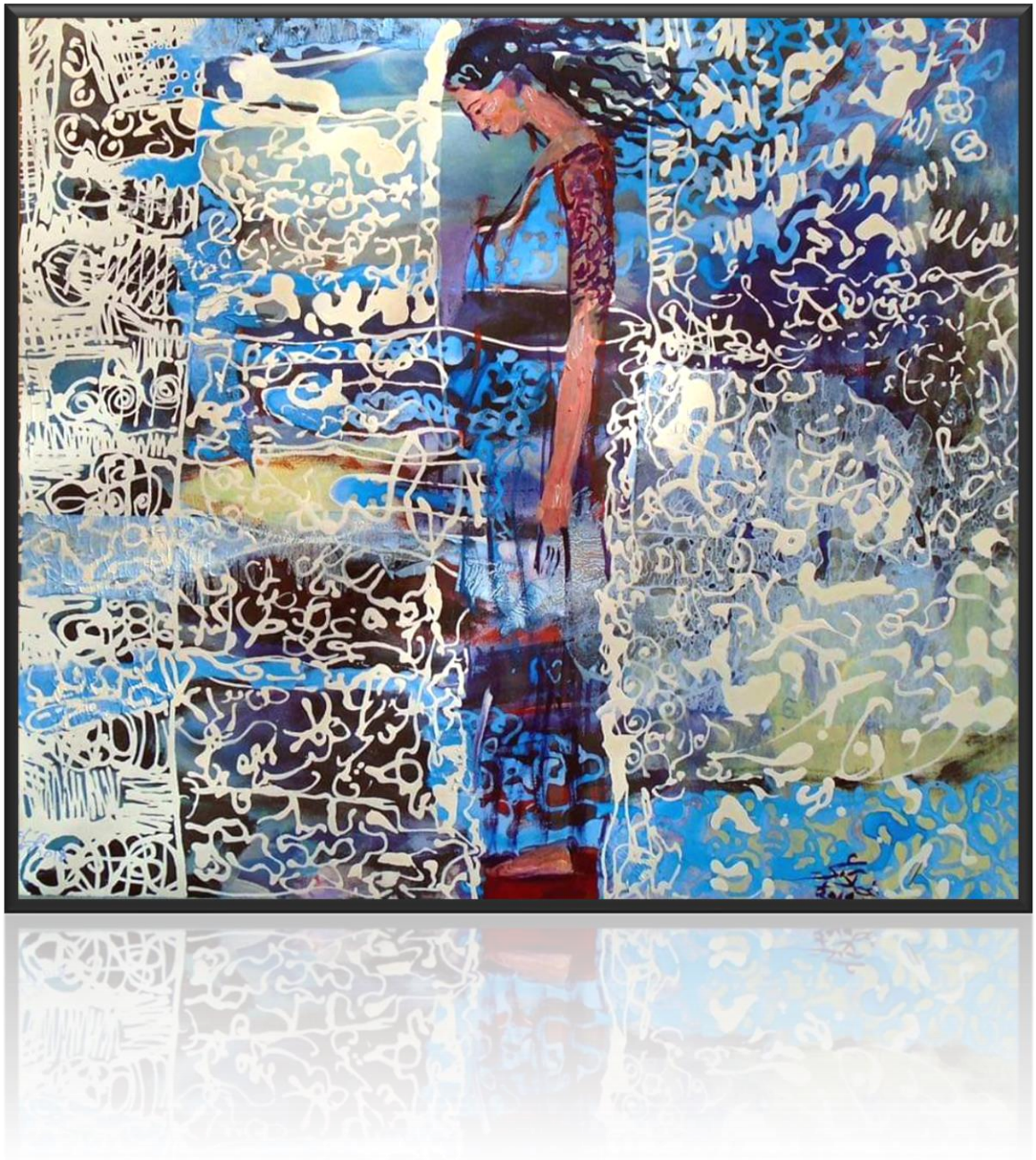


Tableau 6 : Le matin a frappé son front, 60x80cm. Peinture acrylique sur toile

© copyright all rights reserved

Tableau 7 : Tripoli ne meurt pas Peinture acrylique sur toile 80x60cm

© copyright all rights reserved

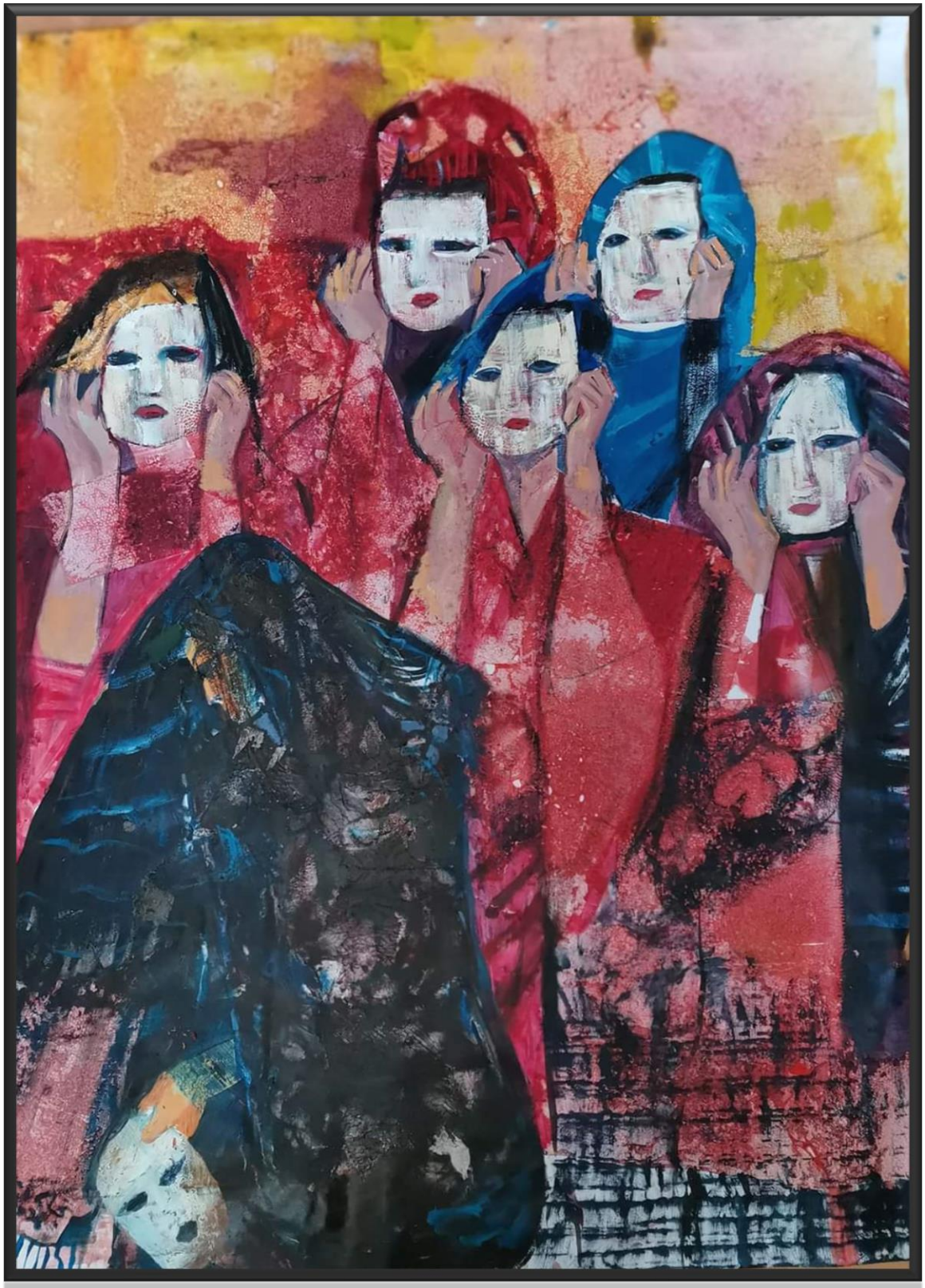


Tableau 8 : Masques en spirale 130 x 160 centimètres Huile sur toile

© copyright all rights reserved

Tableau 9 : Bizarre 100x70cm Peinture acrylique sur toile

© copyright all rights reserved

Qui est Najla SHAWKAT FITOURI ?

« Embargo international sur le féminin » C'est en ces termes que l'artiste libyenne Najla Shawkat Fitouri définit son travail. Née à Tripoli en 1968 Najla Shawkat Fitouri est diplômée de la Faculté des Beaux-Arts de Tripoli. Elle est membre de la Fédération de l'Association Internationale des Arts Plastiques (UNESCO-Paris). Après l'obtention du son diplôme, elle participe à plusieurs expositions collectives et individuelles en Lybie mais aussi au Royaume-Uni, en Suisse, en Espagne, aux USA en Irak et en Tunisie… À la suite de sa participation en 2018 à l'atelier qui célèbre les artistes arabes en Chine, plusieurs de ses peintures ont été acquises par le musée de Pékin. Certaines de ses œuvres ont été acquises par des institutions libyennes, y compris le Musée de la vieille ville. Elle est Les couleurs vives, très présent dans son travail, représentent pour elle « les rêves volés, les désirs cachés sous les tabous séculaires qui poursuivent le féminin encore aujourd'hui ».

© copyright all rights reserved

Des lumières et des âmes

© copyright all rights reserved

Des lumière et des âmes

© copyright all rights reserved

Des lumière et des âmes

© copyright all rights reserved

Des lumière et des âmes

© copyright all rights reserved

Des lumière et des âmes

© copyright all rights reserved

Des lumière et des âmes

© copyright all rights reserved

Silence de l'humanité

© copyright all rights reserved

Silence de l'humanité

© copyright all rights reserved

Silence de l'humanité

© copyright all rights reserved

Silence de l'humanité

© copyright all rights reserved

Qui est Malika Diagana ?

Née à Nouakchott (Mauritanie), Malika Diagana revendique son héritage multiculturel. Sa mère, cap verdienne, est écrivain, son père, soninké, est avocat. Son oncle Julien Lopez fait partie des premiers photographes de studio de Saint Louis. Il crée dans les années 60 le studio Photo Artista. Après son bac, elle vient à Dakar pour continuer son cursus et poursuivre ses études de graphisme et parallèlement s'initie à la vidéo et acquiert une solide compétence en régie lumière. Au cours de ses études de vidéo, elle eut la chance de suivre un enseignement photographique, ce contact avec l'image lui donna envie de continuer dans cette voie. Sachant utiliser ces différentes façons de « jouer « avec la lumière, elle poursuit une carrière de graphiste tout en consacrant une partie de son temps à la photographie. Sensible et certainement marquée dès sa jeunesse par la qualité des travaux de son oncle julien, elle opte délibérément pour la photo en noir et blanc, et s'intéresse plus particulièrement au portrait. Son « style » est basé sur son apprentissage multiple, résumé dans la maxime qu'elle fait sienne « photographier, c'est écrire en lumière ». Curieuse, ouverte à l'échange, Malika accorde une grande importance au mélange des créations. Fréquentant artistes plasticiens, réalisateurs de cinéma ou de vidéos, comédiens, elle s'enrichit à leur contact et reste en éveil constant pour tirer d'elle-même ce qui sommeille encore. La photographie est pour elle un moyen de donner son point de vue, de raconter une multitude d'histoire, de partage avec l'autre ainsi qu'un devoir d'archivage pour que la génération future puisse témoigner du temps passé Malika Diagana (Linguereart) fait partie de cette nouvelle génération de « gens de l'image » qui, loin d'opposer les différentes facettes de leur activité, inventent un nouveau langage visuel.

Elle explique son travail en ces termes :

« Ma démarche artistique prend sa source dans l'observation du quotidien mais aussi de toutes ces personnes qui me racontent leurs histoires. Parfois, je témoigne simplement de ce qui m'entoure, en m'inspirant des paradigmes classiques de la photographie documentaire ou de la photographie de portrait. Dans l'adversité je capture ces moments, ces instants, ces émotions. Mon regard se noie en l'autre et les esprits fusionnent pour ne faire qu'un. Un dialogue avec l'autre qui est une forme d'introspection de l'humain, symbole du dynamisme commun, l'humanité restant encore un mystère pour les esprits. Il serait comme ce miroir sans reflet ou celui de toutes les réalités que la photographie nous aiderait à capturer et à raconter. Par ma photographie je conte ces histoires invariables, celles de tout un univers en mouvement, mais aussi d'individualité. Je me sers de situations pour faire apparaître la nature abstraite sous-jacente. J'explore mes deux thèmes de prédilection, la lumière et les ombres, en les décontextualisant par des transformations effectuées à la prise de vue. Le noir et blanc représentant pour moi l'adversité celle que nous portons tous en nous. Et la recherche intérieure serait de trouver ce point d'équilibre, un travail de longue haleine celui de toute une vie à la recherche du bonheur. Je me sers de mon appareil photographique comme de mon œil intérieur, celui de toutes les sensations et intuitions qui feraient de nos regards une pensée hors du temps, et dans l'âme. Transformer des situations concrètes en images plus abstraites où les textures, le noir et blanc et les formes sont présentes pour elles-mêmes. Avec cette méthodologie, j'interroge et je transforme les idées et les codes qui sous-tendent la représentation photographique conventionnelle. Mon but étant de transformer notre conception en représentation ou chacun pourrait imaginer sa propre histoire ».

© copyright all rights reserved

L'art est une liberté

© copyright all rights reserved

© copyright all rights reserved

© copyright all rights reserved

© copyright all rights reserved

© copyright all rights reserved

© copyright all rights reserved

© copyright all rights reserved

Qui est Amie Sow ?

Née à Nouakchott en Mauritanie où elle réside et fais ses études primaires et secondaires, Amie Sow s'est consacrée à l'art en 1999 malgré l'absence d'école académique. Elle expose en Mauritanie et à l'étranger, utilisant la peinture, le dessin, la photo et les installations pour lutter et dénoncer les violences faites aux femmes et aux enfants. Ce phénomène est toujours d'actualité, même dans les lieux où les gens sont plus émancipés la femme est toujours violentée.

Utiliser l'art comme médium, pour elle est la meilleure façon d'exprimer sa liberté. Une liberté qu'elle voudrais vivre pleinement et qu'elle je souhaiterais à toutes les femmes qui peuplent ses contrés

Au fil de l'eau. Elle était, elle est et elle restera un des problèmes les plus saillants de cette planète. Source de beaucoup de nos conflits elle demeure la convoitise des sociétés modernes qui n'hésitent même plus à affronter et à visiter d'autres planètes pour explorer et voir est ce que meilleure vie est possible. L'exploitation abusive de la nature ou l'homme est le premier responsable a accentué le problème du changement climatique par le dérèglement de l'horloge de la nature, la perturbation du climat, la destruction de la couche d'ozone dont les conséquences sont très graves, la fonte des glaciers, la désertification et la destruction de l'écosystème.

© copyright all rights reserved

Peindre un pays sur un visage

© copyright all rights reserved

Par Faiza RAMADAN

Faiza RAMADAN est née en 1988 à Tripoli en Libye, fille d'un père libyen et d'une mère ghanéenne. Elle est artiste autodidacte qui vit actuellement à Tripoli. Les influences de son environnement sont tout aussi diverses que le style de ses peintures. Des représentations postmodernes, expressives et abstraites d'icônes libyennes et d'espoirs panafricains se retrouvent dans ses peintures ainsi que des réflexions sur la culture pop mondiale. Francis Bacon, Jean-Michel Basquiat et Frida Kahlo sont ses sources d'inspirations. Ses œuvres dépeignent les effets psychologiques, souvenirs et émotionnels causés par le mouvement social, économique et politique en constante évolution dans le pays. En 2017, Faiza a été sélectionnée pour participer au festival « pour la Libye » à Tunis, qui était organisé par l'Institut Français et l'ambassade de France en Libye. Ses œuvres ont également été exposées, la même année, à la Waraq Art Foundation, une exposition intitulée « warning » qui représente la triste réalité de l'après-révolution en Libye.

© copyright all rights reserved

© copyright all rights reserved

© copyright all rights reserved

© copyright all rights reserved

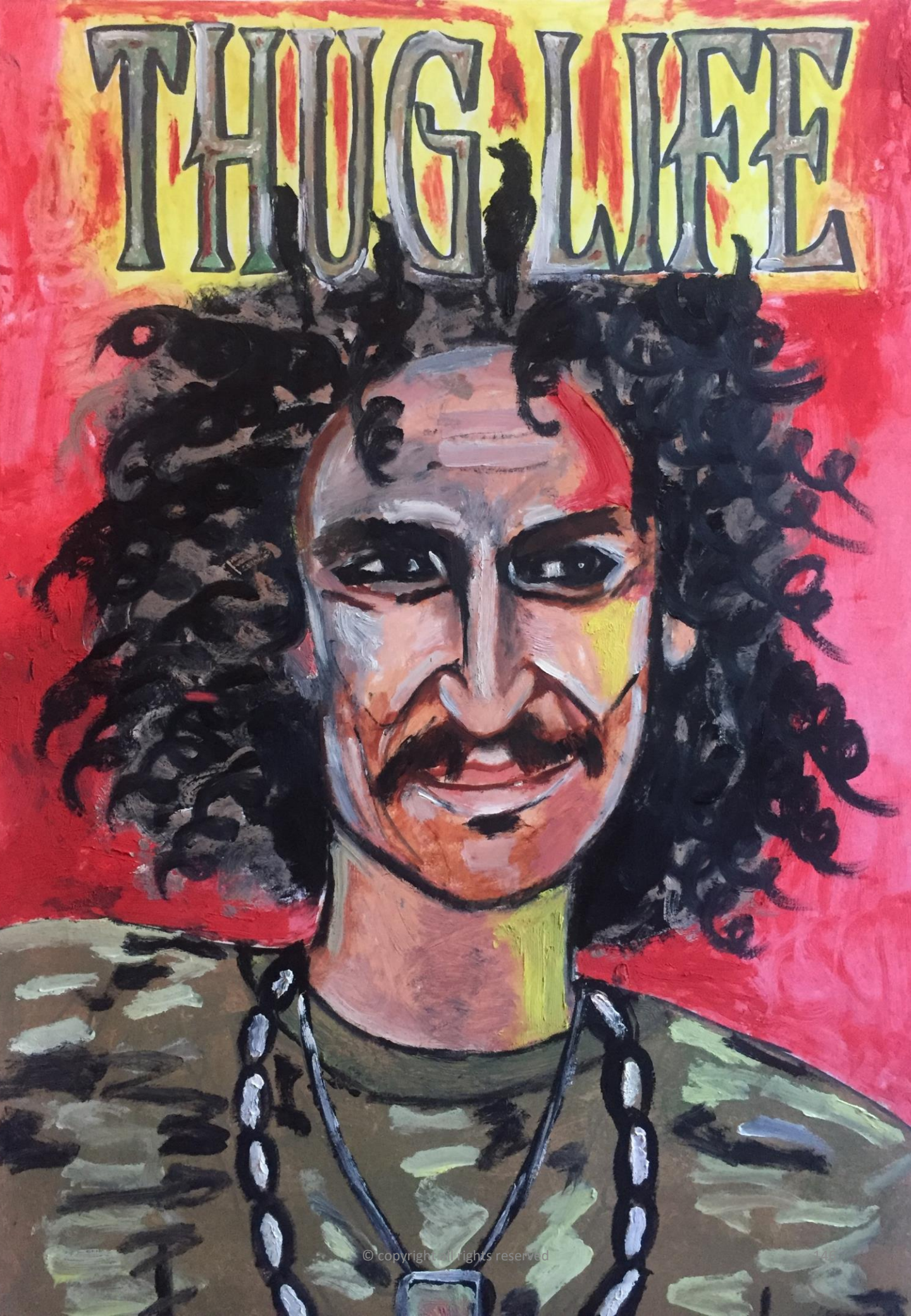
© copyright all rights reserved

© copyright all rights reserved

© copyright all rights reserved

© copyright all rights reserved

© copyright all rights reserved



© copyright all rights reserved

Trait-d'Union

MAGAZINE

Trait-d'Union

MAGAZINE